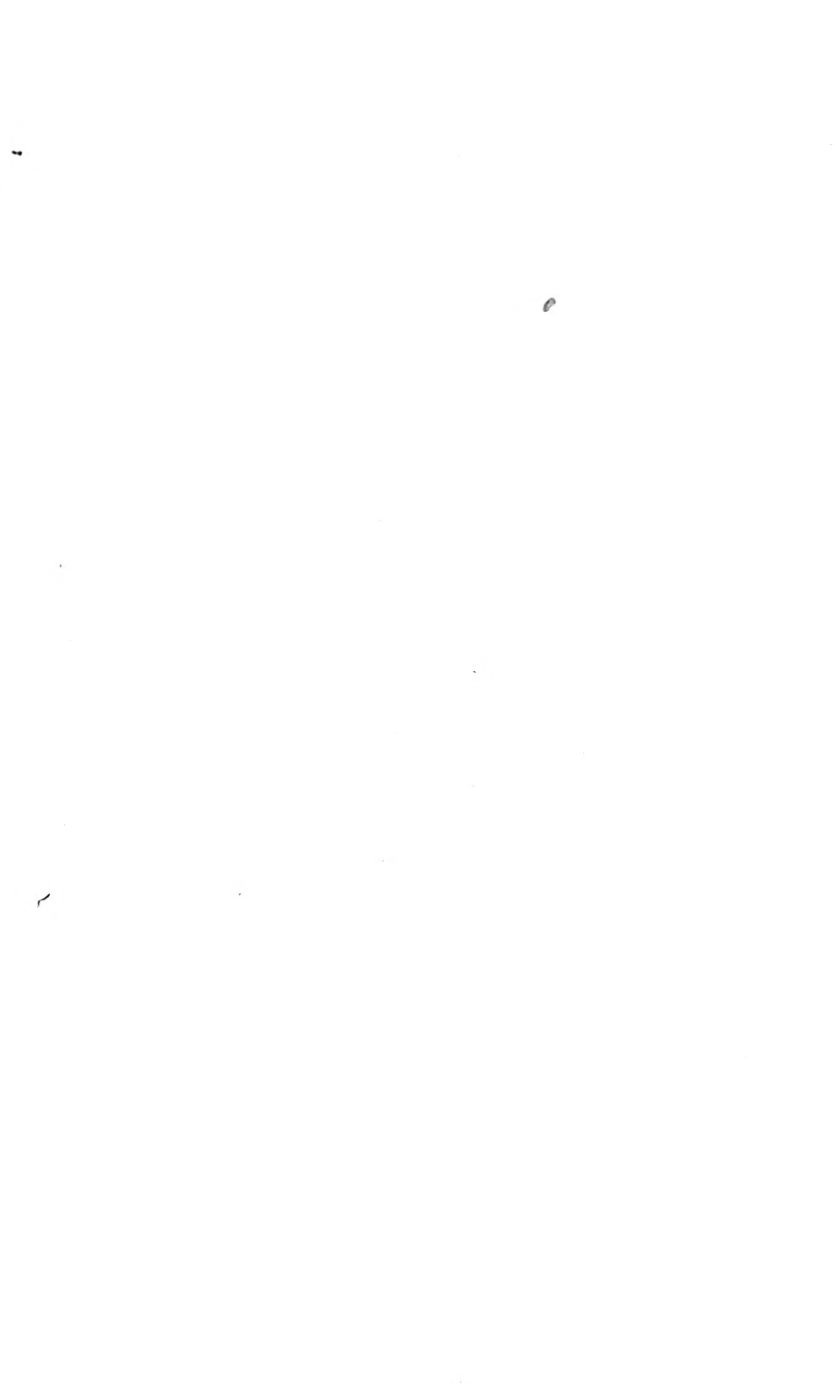


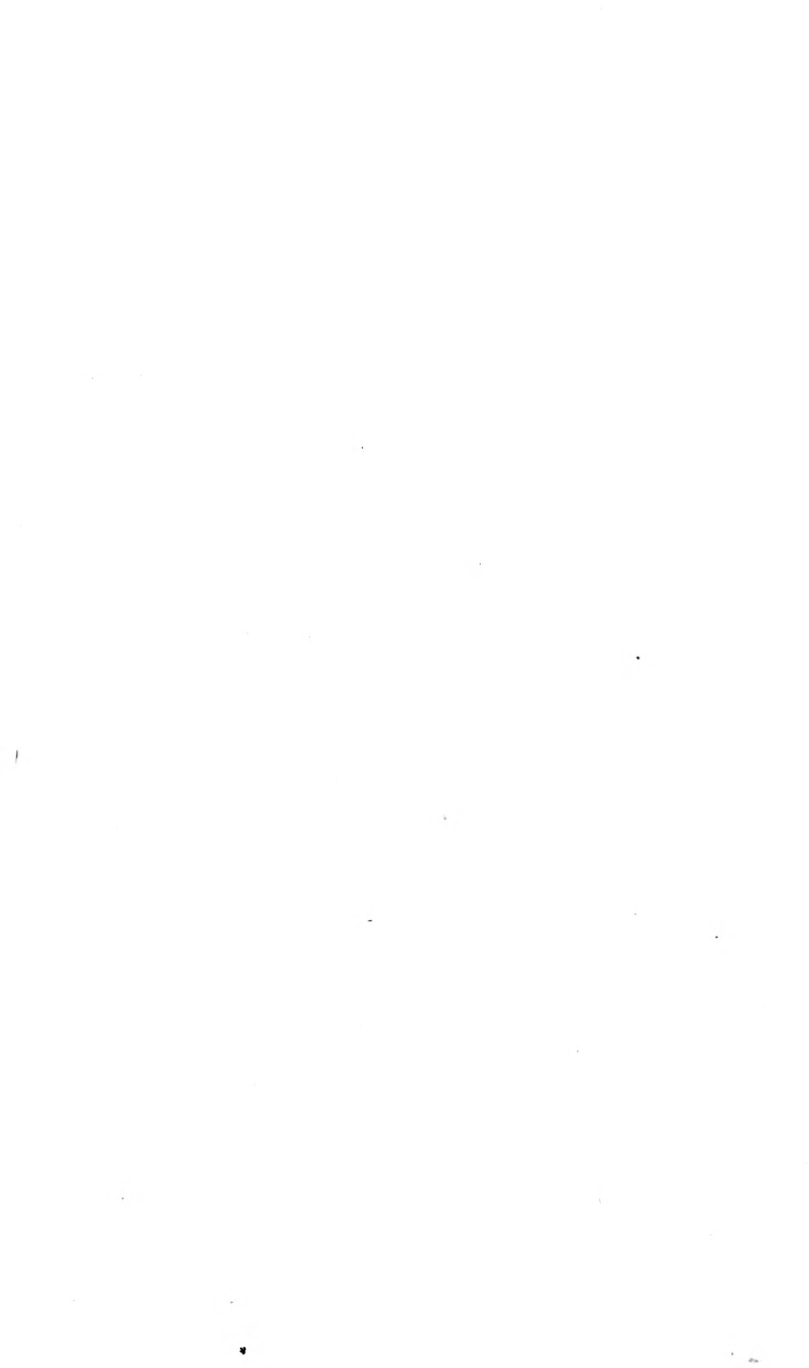
no
c. 64

Les de l'abbé Michel de Cébères
no. de l'abbé .

25, 14







É L O G E
DE CLAUDE-JOSEPH
D O R A T.

ÉLOGE

DE CLAUDE-JOSEPH DORAT,

SUIVI DE POÉSIES

QUI LUI SONT RELATIVES,

D'UNE

APOLOGIE DE COLARDEAU,

D'UN DIALOGUE INTITULÉ:

GILBERT ET UNE FURIE,

DE

LA VENGEANCE DE PLUTON,

OU SUITE DES MUSES RIVALES,

Ouvrage Dramatique en Vers & en Prose,

ET DE QUELQUES PIÈCES DÉTACHÉES.



A LA HAYE.

Et se trouve à PARIS,

Chez { GUEFFIER, Imprimeur-Libraire, rue de la
Harpe.
Et COUTURIER fils, Libraire, Quai & près
l'Eglise des Grands Augustins, au Coq.

M. DCC. LXXI.

369625
1.8.39

PQ

1981

D35C83



L E T T R E

A M A D A M E

L A C O M T E S S E D E B . . .

M A D A M E ,

Vous avez payé à la mémoire de M. Dorat (*) un tribut de louanges d'autant plus estimable qu'il vous a été inspiré par le sentiment de sa perte ; comment ai-je osé après cela analyser froidement ce que votre

(*) Voyez l'*Épître à l'Ombre d'un Ami*, imprimée à la suite de cet Éloge & traduite en vers Italiens.

cœur avoit si bien apprécié ; comment ai-je osé faire l'éloge d'un homme sur la mort duquel vous aviez pour ainsi dire composé un hymne , & mêler la sécheresse de mes jugemens à l'éloquence de votre douleur ? Vous l'avez voulu , Madame ; vous avez paru desirer que je vous fisse connoître ma manière de penser sur les Ouvrages d'un homme auquel vous croyez que son siècle n'a pas assez rendu justice : vos moindres desirs sont pour moi des loix sacrées , & je vous ai obéi sans que vous m'eussiez rien ordonné.

Ne vous étonnez point de cet empire inconnu que vous avez toujours eu sur moi ; il est l'effet naturel de

l'admiration que j'ai pour vos talens
 & de la vénération que m'inspirent
 vos vertus. Où trouver une ame aussi
 douce & aussi bienfaisante que la vô-
 tre? Où trouver cette égalité de ca-
 ractere qui n'appartient qu'à vous,
 & qui rend votre société aussi sûre
 qu'agréable? Où trouver autant d'i-
 magination & de sensibilité que vous
 en avez mis dans les Lettres subli-
 mes de *Stéphanie* & dans l'*Aveugle*
par amour; autant de graces & de
 légéreté qu'il y en a dans l'*Abailard*
supposé; autant de finesse qu'on en
 découvre dans vos Poésies fugitives?
 Où trouver..... Mais où m'entraîne
 un enthousiasme qui ne paroîtra in-
 juste & déplacé qu'à vous seule?

Pardon , Madame ; j'oubliois que la modestie est de toutes vos qualités celle qu'on apperçoit le plutôt en vous , & qu'elle m'imposoit la loi de me taire sur les autres : cette habitude que j'ai de louer ne doit point vous surprendre , c'est sur-tout depuis que je vous connois que je l'ai contractée.

Je desire que l'Éloge que je vous envoie vous plaise davantage que celui que j'allois faire de vous-même : je vous le livre avec tous ses défauts ; que n'est-il plus digne de celle à qui je l'offre & de celui que j'y célèbre ! La forme de cet Ouvrage n'étant ni oratoire ni académique , j'aurois dû peut-être l'intituler *Mé-*

moires ou Réflexions sur la vie & sur les Ouvrages de M. Dorat ; mais ce titre vous a plu moins que l'autre : c'étoit assez pour le rejeter. Il ne faut jamais prier les Graces de rendre compte de leur sentiment , même dans les plus petites choses , elles ne peuvent se tromper ; & le moyen de réussir toujours est d'être toujours de leur avis. Je suis bien fier que vous ayez été du mien sur un article. Quoique j'aie travaillé seul à cet Éloge de M. Dorat , j'ai parlé au pluriel & non au singulier. En disant *je* dans ces sortes d'Ouvrages , on a l'air de s'assimiler quelquefois à la personne qu'on loue : le *nous* vous a paru plus modeste ainsi qu'à moi ; &

vj

je ne faurois l'être trop , sur-tout dans
cette occasion : je vais juger des ta-
lens que je ne devois qu'admirer.

Je suis avec respect,

M A D A M E ,

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur ,
Le Chevalier de ***.



É L O G E

D E

C. J. D O R A T.

Au commencement de la guerre du Péloponese, plusieurs Athéniens furent tués à la bataille de Samos. Le personnage le plus illustre de la ville, si l'on en croit Thucydide, monta dans la Tribune aux Harangues; & après avoir versé sur les corps de ses concitoyens le tribut passager de ses larmes, il répandit sur leur mémoire les fleurs plus durables de l'éloquence : ce personnage étoit Périclès. Il est le premier chez les anciens qui ait fait une Oraison Funebre. Il étoit si éloquent que lorsqu'il lui arrivoit d'être vaincu dans une lutte, il se relevoit siérement, & conservant

toujours la contenance la plus assurée, il prouvoit aux spectateurs qu'on ne l'avoit point terrassé. Entraînés par la force de ses discours, plusieurs s'en rapportoient plutôt à ce qu'ils entendoient qu'à ce qu'ils avoient vû. Nous ignorons si en louant les Athéniens, Périclès employa le talent qu'il possédoit si éminemment de persuader le contraire de ce qui étoit ; tout nous porte à le croire. Avons-nous le même droit que Périclès ? Eh ! qui pourroit en douter ? Il louoit des hommes qui en mourant pour la Patrie ne firent que leur devoir, & nous allons louer un homme qui sans cesser de faire le sien auroit pu se dispenser de devenir célèbre. Les Athéniens tués à la bataille de Samos n'étoient que les concitoyens de Périclès, & M. Dorat étoit notre ami. Toutefois l'exemple de Périclès ne fera point une règle pour nous : en louant les Athéniens il est vraisemblable qu'il leur attribua des vertus qu'ils n'avoient point, qu'il célébra peut-être des exploits qu'ils n'avoient point tentés, & qu'il fit passer pour un Achille tel d'entre eux qui n'étoit

qu'un Thersite ; en rendant compte des ouvrages de M. Dorat, nous pourrions, au moment d'une chûte, nous pourrions, comme Périclès, crier que nous sommes encore debout ; nous pourrions d'un homme faire un dieu, faire un des premiers Poëtes d'un Poëte estimable, & d'un Auteur ingénieux, un homme de génie : personne n'oseroit nous en blâmer. Mais plusieurs raisons nous empêchent de suivre cette marche. D'abord nous n'avons point, à beaucoup près, l'éloquence de Périclès ; & quoique les habitans de Paris ressemblent assez à ceux d'Athènes, nous doutons qu'ils voulussent s'en rapporter à nos paroles plutôt qu'à leurs yeux : nous craindrions qu'en cherchant à leur faire voir dans les ouvrages de M. Dorat des beautés qui n'y sont pas, ils ne refusassent de voir celles qui y sont en effet. Ensuite nous croyons que les Éloges outrés déshonorent celui qui les reçoit & celui qui les donne : notre gloire nous est aussi chère que celle de notre ami ; & la sienne, & la nôtre ne nous imposent qu'une loi que nous suivrons,

celle d'être justes. Il est permis peut-être de taire la vérité ; le Théologien , l'Orateur du Barreau, l'homme enfin qui parle en public , a peut-être le droit de la cacher ; l'homme qui parle au public n'a point celui de ne point la dire.

Nous parlerons peu de ce qui fait tout le mérite de M. Dorat aux yeux de certaines gens , de sa naissance. Elle étoit très-distinguée ; il avoit plus de trois cens ans de Noblesse ; c'est ce qu'il nous a dit seulement lorsque nous le lui avons demandé ; c'est ce qu'on peut voir dans les titres de sa Famille , où sans doute les preuves en sont consignées ; c'est ce que nous aurions cherché à prouver peut-être , si M. Dorat n'avoit pas eu d'autre illustration ; mais nous faisons l'histoire de sa vie privée & littéraire , & non sa généalogie. Nous dirons seulement qu'il naquit à Paris le 31 Décembre 1734 , & qu'il fut baptisé le même jour à la paroisse S. Sulpice : nous ajouterons , que la Famille de M. Dorat est originaire du Limousin ; que les ancêtres de notre Auteur ont occupé depuis François I. des places très-hono-

rables dans la Robe ; que l'on compte parmi eux, plusieurs Conseillers au Parlement , & quelques Maîtres des Comptes. On a dit dans le Journal Encyclopédique & dans le Mercure , que notre Auteur descendoit du fameux Jean Dorat , Professeur au College(*) Royal, on s'est trompé ; il nous a dit encore bien des fois que cela n'étoit point ; personne à cet égard n'étoit plus croyable que lui-même. Il n'a rien eu de commun avec ce Jean Dorat , pas même le talent ; & nous serions bien fâchés qu'il eut partagé avec lui la gloire d'avoir inventé l'Anagramme. Nous ne dirons pas non plus qu'il fit ses études avec succès , qu'il remporta quelques prix à l'Université : Hercule, comme on fait , annonça dans les jeux de son enfance ce qu'il devoit être un jour ; cette ressemblance n'est point la seule qui se trouve entre Hercule & les gens de lettres , il est bien peu de ces derniers qui comme l'autre n'aient eu leur Euristhée.

Le premier ouvrage de M. Dorat fut une Ode sur le Malheur. C'est la divinité

(*) On l'a répété dans le Nécrologe.

que tous les gens de lettres devoient invoquer en entrant dans la carrière , puisque c'est souvent la seule qui préside à leurs travaux.

Je lis les noms des Poètes fameux ,
Où sont les noms des Poètes heureux ?

C'est Gresset qui a dit ces mots , & M. Dorat les auroit dits sans doute avec plus de raison. Une Epître à la Princesse de Robeck , & d'autres pièces fugitives suivirent l'Ode sur le Malheur. Ces jolis riens occupèrent les cercles & y produisirent un effet bien différent de celui que l'Auteur en attendoit. Il est dans la société une foule d'oisifs titrés qui , dignes de ces tems de barbarie où les nobles ne savoient pas lire & auroient rougi de le savoir , s'imaginent que les talens de l'esprit déshonorent celui qui les cultive. Ces personnages , aussi ridicules que vains , oublient que l'homme de génie est autant au-dessus d'un Roi qu'ils sont eux-mêmes au-dessous de ce dernier ; que Voltaire & eux sont dans l'ordre moral , comme le fini & l'infini dans l'ordre Métaphysique : ils ne savent pas que le sage

feroit bien de les hair s'il n'étoit pas plus juste de les mépriser , & s'ils n'excitoient pas plus de pitié que de colere.

Depuis que nous cultivons les lettres & que nous nous honorons de les cultiver , ces Messieurs nous ont fait entendre que nos occupations nous faisoient le plus grand tort dans ce qu'ils appellent la bonne compagnie ; qu'il n'étoit pas décent qu'un homme bien né fut ce qu'ils appellent un Auteur : dénomination à laquelle ils attachent un sens aussi faux qu'à la premiere. Leurs représentations ne nous ont point corrigés. Dès - lors ils nous ont regardé comme un être nul , perdu pour la société , & rayé du nombre des vivans. Tout cela n'est que burlesque ; voici ce qui est vraiment criminel. Désespérant de nous convertir , ils ont cherché à nous nuire. Pour la premiere fois nous avons vu que l'orgueil produisoit des Fanatiques ainsi que la Religion ; que la sottise avoit ses enthousiastes comme la vérité ; & nous nous sommes trouvés dans une crise si inattendue & si singuliere , qu'avec moins de fermeté & de

courage nous aurions regardé fans doute comme un vrai malheur d'être nés ce que nous fommes.

M. Dorat fut , ainfi que nous , expofé à cette bifaſſe perfécution. Certains importants , qui n'avoient pas même le mérite d'avoir lu ſes vers , mais qui ſavoient qu'il en faiſoit , oublièrent que pour la naiſſance il étoit leur égal , que peut-être il valoit mieux qu'eux , & le reçurent avec des airs de protection dont il fut indigné , dont même il ſe plaignit pluſieurs fois , entr'autres dans le diſcours qui eſt en tête des *Fantaiſies*. Il perdit ſon pere étant encore aſſez jeune : il lui reſtoit une tante qui le chérifſoit tendrement , mais qui étoit Janſeniſte ; ce qui annonce qu'avec les préjugés du monde où elle vivoit , elle avoit encore ceux de ſa ſecte. Elle contraria ſon neveu autant que ſi elle ne l'eut point aimé ; mais comme les parens ſont un peu plus faciles à défarmer que les ſots , le jeune homme ſans doute lui fit entendre raifon ſur l'article de la Poéſie ; il n'y eut qu'un point ſur lequel elle fut inexorable. M. Dorat ſervoit

dans les Mousquetaires , cette tante le retira du corps malgré lui ; & voici comme lui-même raconte la chose.

....Passons vite... Ciel ! que j'en veux

A ma Janfeniste de Tante !

Emporté par mes premiers vœux ,

Je méditois un vol heureux

Vers une gloire plus brillante :

Loin de me voir enforcélé

Par un talent toujours funeste ,

Que n'ai-je encor la soubreveſte

Et le courſier gris-pommelé !

Héros , que Venus favoriſe

Et dont elle aime la valeur ,

Parmi vous regnent la franchise ,

La loyauté , la bonne humeur.

L'amitié , l'amour & l'honneur ,

Du corps , je crois , ſont la deviſe.

Ma vieille Tante ſ'en moqua.

Après mainte & mainte neuvaine ,

De par Queſnel on me damna

Comme Eſcobar & Molina ,

Et , qui pis eſt , l'en m'ennuya.

Je me dépitois dans ma chaîne ;

Jen'y tins point. . . Avec regrets

Je quittai l'école guerrière :

Adieu mes belliqueux projets ,

Adieu la palme militaire
 Et mes combats & mes succès.
 Force invisible ! O providence !
 Quels sont tes décrets absolus !
 Peut-être sans Janfénius
 J'eusse été Maréchal de France.

Il y avoit alors à Paris un jeune homme d'une sensibilité d'autant plus vive que sa complexion sembloit plus délicate , ce jeune homme étoit Colardeau : il fut depuis l'intime ami de M. Dorat , & M. Dorat fut digne d'être le sien. Ces deux Ecrivains , comme on fait , avoient beaucoup de ressemblances respectives avec Ovide & Tibulle : Dorat tenoit beaucoup du premier , & Colardeau imitoit le second.

Leur amitié n'est point ce qui a mis le dernier trait à ces ressemblances. Colardeau mourut avant Dorat , (*) comme

(*) Une ressemblance plus frappante est celle du Poëte Gallus avec feu M. de Pézay. D'un peu bas , comme Gallus , M. de Pézay est parvenu aux grades militaires ; comme Gallus il a composé des Poésies tendres & galantes ; ambitieux & sensible comme Gallus , il est mort de chagrin , dit-on , d'avoir perdu les faveurs de la Cour : ajoutez si vous

Tibulle étoit mort avant Ovide ; & Dorat composa une Élégie intéressante sur la mort de Colardeau , comme Ovide en avoit fait une sur celle de Tibulle. Colardeau , comme Tibulle , avoit le sentiment le plus exquis de l'harmonie ; plus de goût peut-être que d'imagination ; la touche la plus moëlleuse , la plus suave ; une mélancolie douce & la sensibilité la plus touchante. Lassé de poursuivre la représentation de sa Tragédie d'Astarbé , il donna une imitation de la belle lettre d'Héloïse à Abailard par Pope. Cette imitation eut le plus grand succès , & ce succès tourna la tête à tous les jeunes Poètes ; comme aucun d'eux n'avoit le talent de Colardeau , aucune ne réussit autant que lui. M. Dorat fut entraîné comme les autres , mais il se distingua de la foule. Dorat , comme Ovide , avoit le coloris le plus brillant ; plus d'imagination peut-être

voulez à ces ressemblances que M. de Pézay a traduit les Poésies de ce même Gallus qui étoit l'ami de l'Ovide & du Tibulle des Latins , & que ce même M. de Pézay étoit fort lié avec l'Ovide & le Tibulle François.

que de goût ; plus d'esprit que de sentiment : la faculté d'exprimer presque toujours sa pensée par une image , & la facilité la plus heureuse. Sa lettre de *Bernewelt* à *Truman* , eut quatre éditions en peu de tems. Il y a de très-beaux vers dans cette Héroïde ; des Tableaux terribles , rendus avec énergie : l'Auteur a rempli le but qu'il devoit se proposer en traitant ce sujet. Après avoir lu son Ouvrage , on hait , on méprise Fanni , & l'on plaint Barnewelt. Un des beaux endroits est celui où Fanni emploie un moyen victorieux quelquefois , lorsqu'une femme veut faire commettre un crime à son amant : nous allons le citer.

- » O cher Truman ! peins-toi ton malheureux
 » ami ,
 » Foudroyé par ces mots, respirant à demi ;
 » Cherchant en vain sa voix , dans les sanglots
 » mourante ;
 » Renversé dans les bras de sa cruelle amante
 » Qui joignoit la tendresse à ces instans d'horreur ,
 » Et les feux de l'amour à ceux de la fureur
 » Peins-toi , si tu le peux , cette effrayante scène ;
 » Ce trouble , ces transports d'une femme inhu-
 » maine :

- » Ce lit , ce lit fatal d'une lampe éclairé ,
» Et ce double poignard par Fanni préparé !
» Que te dirai-je enfin ? Attendri par ses larmes ,
» Echauffé par sa rage , entraîné par ses charmes ,
» Ses menaces , ses cris . . . je promis tout . . .
» ah ! Dieux !
» Fanni dans ces momens me force d'être heureux ;
» Avant de l'égorger enyvre sa victime ;
» Et son dernier baiser est le signal du crime. »

Voilà de ces traits qu'il est impossible à un Auteur dramatique de transporter sur la scène , & qui , par le mélange du crime & de la volupté , font toujours de l'effet dans un autre Ouvrage. MM. de la Harpe & Blin-de-Saint-More , ont traité le même sujet que M. Dorat , mais d'une autre manière. Ils en ont fait chacun une Tragédie , & dans toutes deux il y a le même intérêt , mais non les mêmes beautés.

Encouragé par ce succès M. Dorat donna d'autres Héroïdes qui toutes en eurent , plus ou moins selon que les sujets en furent bien ou mal choisis. Il avoit déjà fait répondre Abailard à Héloïse , comme Abailard auroit répondu lui-même. Mais

quelle différence entre la situation de ces deux amans ! Héloïse en écrivant étoit encore une femme , & en répondant Abailard n'étoit plus un homme. Supposé qu'il eut encore mérité ce nom , une amante qui se plaint , & une amante comme Héloïse est toujours bien plus intéressante que son amant , quelque malheur qui lui soit arrivé. L'Héroïde de M. Dorat est bien écrite ; il l'a souvent présentée au public avec des changemens heureux , mais elle vint trop tard ; Héloïse avoit enlevé tous les suffrages ; & pour cette fois seulement Tibulle l'emporta avec raison sur Ovide.

M. Dorat fut plus heureux en faisant écrire Valcour & Zeïla. C'est dans le Spectateur qu'il avoit puisé le sujet de leurs lettres. La même aventure d'Inkle & Yarico a fourni à M. de Chamfort l'idée de la *Jeune Indienne*. La piece de ce dernier est restée au Théâtre , & le méritoit. On lira toujours avec plaisir les trois lettres de M. Dorat. Elles sont écrites avec sensibilité , avec élégance ; & dans la dernière ,

c'est-à-dire dans celle que Valcour écrit à son pere, il y a des tableaux qui feroient de l'effet au Théâtre, quoiqu'ils ne ressemblerent point à ceux de la *Jeune Indienne*.

Les autres Héroïdes de M. Dorât ont toutes à-peu-près le même mérite du côté du style, quoique le sujet de toutes ne soit pas également heureux. Voici le jugement qu'il porte lui-même de ces productions de sa jeunesse. « Je les avois publiées avec » cette précipitation que la jeunesse met à » tout. C'est la saison de l'ivresse, de l'im- » prudence & des fautes ; c'est alors qu'on » préfère les écarts brillans de l'imagination, » à l'expression simple d'un cœur profonde- » ment ému ; c'est alors qu'on sacrifie, à la » recherche de quelques vers éblouissans, » cette liaison insensible d'idées, cet accord » de toutes les parties, cette chaleur résul- » tant de l'ensemble ; enfin cette continuité » d'un style pur & vrai qui met le lecteur » dans l'illusion & fait disparoître l'effort de » l'Écrivain. » C'est à la tête des *Victimes de l'Amour* ou *Lettres de quelques amans célèbres*.

bres qu'il parle ainsi de ses *Héroïdes*, & dans cette dernière édition il a corrigé une partie des fautes dont il s'accuse.

Quelques gens de lettres ont prétendu que le genre de l'*Héroïde* n'étoit pas naturel, & qu'il falloit seulement le tolérer; d'autres que c'étoit une plaie réelle qui affligoit la littérature, & qu'il falloit le proscrire: nous prendrons un milieu entre ces deux excès. Le Président Nicole, dont l'avis étoit de quelque poids, regardoit les *Héroïdes* d'Ovide comme le plus bel ouvrage de ce Poëte. Cette admiration étoit exagérée; mais il est très-peu de savans qui n'en ayent fait le plus grand cas. Elles ont été traduites en France par Saint-Gelais, le Cardinal Duperron, Desportes, Meziriac, Lingendes, Hédelin, &c. &c... & l'on n'admire point, & l'on ne traduit point les ouvrages qui font une plaie pour la littérature. Pourquoi d'ailleurs ce genre ne seroit-il pas naturel? Il nous semble qu'il l'est plus que tous les autres. Lorsqu'un amant est loin de sa maîtresse, un époux de son épouse, un fils de sa mere,

quelle est la première idée qui doit venir aux uns & aux autres ? C'est sans doute de s'écrire mutuellement. Ce genre a sa source dans le besoin impérieux que nous éprouvons tous de communiquer nos idées & nos sentimens aux êtres dignes de les partager. Ce besoin est de tous les tems & de tous les lieux. Les Héroïdes ne sont donc pas un genre qu'il ne faille que tolérer ou qu'il faille proscrire ; c'est comme tous les autres , un genre dont il ne faut point abuser ; c'est un genre sur-tout où il faut savoir s'arrêter. Et ne pourroit-on pas dire à presque tous nos Auteurs d'Héroïdes, ce que M. de Voltaire écrivoit à M. Blinde-Saint-More , au sujet de *Gabrielle d'Estrées* ?

» Pour Gabrielle en son apoplexie ,

» Aucuns diront qu'elle parle long-tems.»

Qu'on ne croye pas que M. Dorat ne fut jamais occupé que d'une sorte de travail : son activité ne lui permettoit pas de s'attacher profondément à un seul ouvrage. L'excès de ses forces peut-être l'obligeoit

à les disperfer. Chaque jolie femme qui frappoit fes yeux , chaque événement fingulier , chaque homme remarquable par fes talens ou par fes vertus qui apparoiſſoit fur la fcène du monde ; la nouvelle du jour , l'hiftoire de la veille , excitoient fa verve tour à tour. Il entremêloit fans ceſſe les myrthes & les cyprès , les lauriers & les roſes ; il compoſoit en même-tems des Tragédies & des Madrigaux , un Poëme didactique & des Contes. En même-tems qu'il faisoit écrire en longs vers alexandrins Barnewelt , Comminges , Abailard , &c. , il écrivoit lui-même en petits vers à Voltaire , Helvetius , Hume , &c. ; & ſur-tout à ſa maîtrefſe ou à celle qui devoit l'être. De-là naquirent *Les Fantaiſies*. Mais ce n'eſt pas encore le moment de parler de cet ouvrage. Comme M. Dorat a fait toute ſa vie des Poéſies fugitives , & que ſes dernieres ne ſont pas les moins jolies , c'eſt pour la fin de cet Éloge que nous en réſervons l'examen : nous allons paſſer aux Contes & aux Fables. Nous plaçons au nombre des premiers *l'Iſle Merveilleuſe* , les *Tourterelles*

de Zelmis , Selim & Selima , que M. Dorat a quelquefois intitulés Poèmes & qui ne font , à ce qu'il nous semble , que des Contes , d'une plus longue étendue ou plus développés que ceux de la Fontaine.

Quand ces différentes productions & ses Fables parurent , on lui cita , comme on avoit déjà fait à Richer , à la Motte , à Grécourt , à Vergier , à Sénecé & à mille autres , l'éternel modele dans les deux genres , l'admirable , le divin , & sur-tout *l'inimitable* la Fontaine. On crut qu'il avoit voulu *l'imiter* ; & d'après cela bien des gens le condamnerent sans l'avoir lu. On ne le jugea point , on le proscrivit : méthode ordinaire du fanatisme de littérature , & de tous les fanatismes. On oublia qu'il n'avoit jamais eu l'intention d'égalier son modele ; on oublia ces vers modestes qu'il avoit mis à la tête de ses Contes dans une invocation à la Fontaine :

- » Comme toi j'ai bien du loisir ,
- » Comme toi j'aime le plaisir ;
- » Et là finit la ressemblance.
- » Prête-moi tes moindres pinceaux ;

- » Que de loin je suive tes traces :
- » Je n'aspire point à tes graces ,
- » Trop heureux d'avoir tes défauts. »

On oublia que chaque genre a ses loix générales auxquelles il faut s'affervir , & chaque Auteur ses graces particulieres qu'il ne faut point rejeter ; qu'ainsi il n'est point de sujet qu'on ne puisse traiter de plusieurs manieres , toutes également estimables. On oublia que cette intolérance en littérature est meurtriere & destructive ; que cette admiration exclusive pour un homme qui a excellé dans un art quelconque empêche un autre homme d'y exceller à son tour ; que s'il falloit briser toutes les statues de Jupiter qu'on a faites depuis Phidias , on briserait bien des chefs-d'œuvres ; que s'il falloit brûler toutes les Tragédies parce que toutes ne ressemblent pas à la plus belle de Racine , on brûleroit bien de bonnes Tragédies. On oublia enfin qu'on étoit injuste , terme où conduisent toujours l'intolérance & la passion. Quant à nous , dont l'ame a toujours été

fermée à l'une & à l'autre , quant à nous qui avons lu & jugé de sang froid les Contes de M. Dorat , voici ce que nous avons vu , & ce que tout le monde auroit pu voir comme nous. Il nous a semblé qu'au dessous de la Fontaine il étoit plusieurs places honorables , & que M. Dorat occupoit une des premières. Il nous a semblé que le conte d'*Alphonse* , étoit un petit chef-d'œuvre ; non dans le genre de la Fontaine , mais dans celui de M. Dorat : cet ouvrage est plein de volupté , de finesse , de graces dans les détails , de situations plaisantes , & même comiques. Celui de *Combabus* nous a fait aussi grand plaisir. C'est un ouvrage de Chaulieu , en prose & en vers , intitulé *la Perfection d'Amour* , qui a fourni à M. Dorat l'idée de *l'Isle Merveilleuse* ou *Irfa & Marsis*. L'ouvrage de Chaulieu est charmant ; M. Dorat n'a pas embelli ce fonds comme beaucoup d'autres , parce qu'il n'est gueres possible d'embellir Chaulieu ; mais il nous semble qu'il l'a enrichi de tous les atours de la Poésie & même de l'imagination. L'épisode

de l'Amour qui va consulter le Destin dans son Temple, la description de ce Temple ne sont pas dans l'ouvrage de Chaulieu ; & il nous a semblé qu'ils produisoient un effet très-agréable dans celui de M. Dorat. Ces Contes de M. Dorat & quelques autres, tels que *les Dévirgineurs*, *les Cerises*, &c. ont paru trop libres. Ils le sont en effet. Mais il nous a semblé qu'il y avoit de la différence entre être libre & être obscène. M. Dorat a dit quelque part *que l'obsénité ne devoit jamais souiller la plume d'un galant homme* : jamais il ne s'est écarté de ce principe. Il nous a semblé qu'on ne pouvoit pas en dire autant de tous les Conteurs. Enfin, quoiqu'il n'y ait aucune ressemblance entre la Fontaine & Dorat, ne pourroit-on pas toutefois risquer le parallèle suivant. La Muse de la Fontaine, (nous parlons de ses Contes) est toujours belle de sa nudité ; celle de M. Dorat est embellie par sa parure : celle-là se couronne sans prétention des fleurs qu'elle rencontre sous ses pas ; celle-ci des Diamans qu'elle trouve toujours sous sa main : l'une est

une nymphe de Village; l'autre une coquette de Cour. Quel a été d'ailleurs le but de M. Dorat en faisant des Contes? Il nous l'apprend lui-même dans des réflexions sur ce genre de littérature. » C'est chez le peuple, (dit-il,) que la Fontaine a pris les principaux traits de ses tableaux; il a peint, si l'on peut le dire, la nature Bourgeoise. Ce qu'on appelle la bonne Compagnie est, comme les autres ordres de citoyens, fertile en intrigues amoureuses, en aventures plaisantes, en caractères dignes du Conte. Pourquoi nos Marquis, nos Barons & tous nos Élégaus titrés, ne remplaceroient-ils pas les payfans, les valets & les muletiers, personnages si distingués dans la Fontaine? Pourquoi à la place de Cautaut, de Perette & de Madelon, ne peindroit-on pas nos jolies Femmes? Voilà donc les personnages que M. Dorat a voulu peindre, *des Barons, des Marquis, des Élégaus titrés*. Nous ne l'en blâmons point: toutefois nous ferons une observation qui paroît ici trouver sa place.

Des muletiers, des servantes de caba-

ret, des moines, ne sont pas trop bonne compagnie, il est vrai ; mais tous ces gens-là sont des hommes ; tous ont leur allure, leurs passions, leur caractère. Croire qu'il ne sont pas dignes d'être peints, c'est resserrer la sphère d'un art ; c'est donner des entraves au génie & des chaînes à soi-même. Il nous semble que le Poëte Philosophe ne trouve qu'une chose indigne de ses pinceaux, le vice ; & que si quelquefois il lui arrive de le peindre ce n'est que pour le faire hair. M. Dorat a suivi pour ses pièces de théâtre les mêmes principes que pour ses Contes : il n'a gueres mis sur la scène que *des Barons, des Marquis, des Élégers titrés*. D'après cela il nous semble qu'il est à la Fontaine pour le Conte, ce qu'il est à Molière pour la Comédie ; & il nous semble encore que cette double assertion n'a pas besoin d'être prouvée.

Quant aux Fables, si l'on condamna M. Dorat parce qu'on crut qu'il avoit voulu imiter la Fontaine, on eut encore moins de raison que pour ses Contes. Voici quelle fut son intention, il nous

l'apprend lui-même dans sa préface. » La
 » Fable, (dit-il,) est une Bergere qui cueille
 » en rêvant les fleurs qu'elle rencontre, &
 » qui ne songe pas même à s'en parer. Je
 » fais ma Satyre, mais n'importe. J'ai peut-
 » être envisagé l'Apologue sous un point de
 » vue qui ne demande pas tout-à-fait les
 » mêmes dispositions. Nous vivons dans un
 » siècle où tous les ridicules ont leur sauve-
 » garde, & presque tous les vices de puis-
 » santes autorités. Chaque Société particu-
 » lière est infectée de prétentions qu'on ne
 » peut choquer sans craindre un souleve-
 » ment : la Satyre déclarée produiroit cet
 » effet. Dans la corruption générale le Phi-
 » losophe le plus courageux doit respecter
 » les bienféances qui la masquent ; voilà ce
 » que fait la Fable ; elle est, selon moi, la
 » Satyre mitigée. »

Les prétentions de chaque Société ; les vices, les ridicules du siècle, voilà ce qu'il a voulu peindre ; il regardoit la Fable comme une Satyre mitigée. On pourroit conclure de-là que la Fontaine a écrit pour toutes les nations, & que M. Dorat n'a

écrit que pour la sienne. C'est sur-tout les ridicules littéraires qu'il a voulu désigner. *L'Autruche*, *l'Audience des Oiseaux*, *le Sylphe & le Pygmée*, *les Oiseaux de proie* en font la preuve. D'autres, telles que *l'Aiglonne & les Paons*, *les Voyages de Jupiter*, lui ont été suggérées par les circonstances. Quoiqu'il en soit cette production ne peut que faire honneur à son esprit, & ajouter un fleuron de plus à sa couronne. Nous avons compté soixante-dix Fabulistes depuis la Fontaine, sans ceux que nous ne connoissons pas : tous ressemblent plus ou moins au bon-homme. Si M. Dorat a un mérite, c'est de ne pas lui ressembler du tout. Le caractère distinctif de la Fontaine est la naïveté ; celui de Dorat est une gaité fine, & quelquefois maligne : chez la Fontaine on rit de surprise, & sans trop savoir pourquoi : chez l'autre on rit de malice, & on le fait. Le coloris de Dorat est en général plus brillant, plus riche de poésie que celui de la Mothe, de Richer, de Pessellier, &c. &c. Si ces derniers ont des avan-

tages

tages qui ne se trouvent pas chez-lui , ne peut-on pas dire qu'il a celui de s'être ouvert une route nouvelle. Quoiqu'il ne ressemble pas toujours à la Fontaine , il ne faut pas croire qu'il n'ait jamais des traits naïfs ; les vers suivans prouvent le contraire :

.... Dieu plein de bonté !

A qui les pigeons obéissent ,

dit une Colombe en cherchant à consoler ses pētit. *A qui les pigeons obéissent* est du genre de la Fontaine. Dans le *Renard & les jeunes Lapins* , un de ceux-ci , en voyant l'air doux , benin & tranquille du Renard , dit à l'un de ses camarades ,

Comme il est tendre alors qu'il nous regarde !

Il a l'air d'aimer les Lapins.

Il a l'air d'aimer les Lapins est charmant & n'a pas besoin de commentaire. Un ouvrage supérieur à ceux-là pour l'ensemble , & le meilleur peut-être de M. Dorat dans ce genre , est celui que nous allons citer.

LE SECRET DE L'ÉDUCATION.

Une tante, une mere, une bonne est suspecte.
La jeunesse est toujours prompte à s'effaroucher;
Pour la mener au but, il faut le lui cacher:
La leçon instruit mieux quand elle est indirecte.
Prouvons. Avec sa tante une niece habitoit.
La niece avoit seize ans, beaux yeux, joli corsage
Et déjà même on la citoit
Pour la Psyché du voisinage.
Mais avec les attrait qui parent le bel âge
Elle en avoit tous les défauts:
Elle couroit, alloit, parloit mal-à-propos,
Se coëffoit à triple étage
Et détestoit les plus légers travaux;
Aussi pas un amant n'y fixoit son hommage:
Les épouseurs sur-tout se tenoient clos;
Joignez à cette humeur volage & peu flexible,
La curiosité la plus incorrigible;
Elle vouloit tout voir, tout épier:
Personne ne savoit mieux qu'elle
Et l'historiette nouvelle
Et la chronique du quartier.
Son intelligente tutrice,
Quoique cherchant à la flater,
Reconnut en elle ce vice
Et résolut d'en profiter.
Dans une chambre solitaire,

Un jour elle s'enferme & fait sonner ses clefs.
Les desirs curieux à ce bruit éveillés ,
La belle de trotter , comme à son ordinaire ,
Se suspendant sur la pointe des pieds.
La voilà qui s'attache au trou de la serrure :
Elle contraint les moindres mouvemens ;
L'oreille est aux aguets, les yeux sont plus ardens,
Et d'un voile qui vole on maudit le murmure.
Que voit-on ? la tante à genoux
Et s'écriant, d'un ton sensible & doux :
Toi, qui changes les cœurs, Dieu ! permets que
ma niece
Agisse si bien désormais
Qu'elle mérite la tendresse
De ce mortel charmant qui l'aime avec excès ;
Se cache par délicatesse ,
Et m'a fait signer la promesse
De seconder ses vœux secrets.
Se doutant bien qu'elle étoit écoutée ,
Elle poursuit : ô Ciel ! dans tous les tems ,
Puisse-t-elle se voir chérie & respectée !
Qu'elle soit mere un jour de vertueux enfans ;
Et que son jeune époux dans un nœud légitime ,
Goûtant les charmes du retour ,
Affermissé encor par l'estime
Les tendres chaînes de l'amour !
Sa Pupille se trouble, & jure d'être sage
De transports inconnus son cœur est agité

Des pleurs innovent son visage :
Elle fuit. Le coup est porté.
De ses cheveux adieu tout l'édifice :
Une coëffe modeste en cache la beauté ;
Son tour-de-gorge est remonté ,
Elle plaira sans artifice.
Plus simple elle en a plus d'appas.
Déjà la réforme est sentie ,
Notre nouvelle convertie
Fait rêver les plus délicats :
Puis les Adorateurs d'accourir sur ses pas ,
Aujourd'hui quinze , demain trente ;
Et la niece bientôt, grace à son changement ,
Voit se réaliser l'amant
Qu'avoit imaginé la tante.
Ma Fable enferme plus d'un sens ,
Vous qui conduisez la jeunesse ,
N'employez pas les moyens violens.
La douceur est souvent l'arme de la sagesse.
Un mot encor : cultiver des talens ,
Diriger des vertus , c'est l'art des plus novices ,
Et les Instituteurs savans
Corrigent leur élève en dirigeant ses vices.

Que de graces ! que d'intérêt dans ce
Conte ou cette Fable ! on ne peut le lire
sans l'attendrissement le plus doux & la
surprise la plus agréable. Quand on se peint

cette bonne tante à genoux , formant des vœux pour sa niece , promettant de la marier à un amant qui n'existe point , cette fraude pieuse touche , émeut , & les larmes sont prêtes à couler ; en écrivant ces mots les nôtres humectent nos paupières , & nous ne sommes plus surpris qu'on ait trouvé assez justes ces vers du portrait de notre ami. (*)

Sur les pas du bon la Fontaine ,
Avec grace toujours , & non sans quelque peine ,
Il cueillit encor quelques fleurs.

Quand les *Baisers* parurent , on fit les mêmes reproches à M. Dorat , mais avec moins de justice que jamais. Si jusqu'alors M. Dorat avoit paru au dessous de ses maîtres dans les différens genres qu'il avoit traités , il nous semble que dans les *Baisers* il a surpassé son modele. Nous allons mettre le lecteur à portée d'en juger. Voici d'abord le Baïser de Jean Second :

(*) Voyez le *portrait de Dorat* à la suite de cet Éloge :

Cùm Venus Ascanium super alta Cythera tulisset,
 Sopitum teneris imposuit violis :
 Albarum nimbos circumfuditque rosarum,
 Et totum liquido sparsit odore locum.
 Mox veteres animo revocavit Adonidis ignes,
 Natus & irrepsit ima per ossa calor.
 O quoties voluit circumdare colla Nepotis !
 O quoties dixit : talis Adonis erat !
 Sed placidam pueri metuens turbare quietem,
 Fixit vicinis basia mille rosis.
 Ecce calent illæ Cupidæque per ora Diones
 Aura , fuffuranti flamine lenta subit.
 Quotque rosis tetigit tot basia nata repentè
 Gaudia reddebant multiplicata Deæ.
 At Cytheræa natans niveis per nubila Cyncis
 Totius terræ cæpit obire globum :
 Triptolemique modo sæcundis oscula glebis
 Sparsit & ignotos ter dedit ore sonos.
 Indè seges felix nata est mortalibus ægris
 Inde Médela meis unica nata malis.
 Salvete æternùm miseræ moderamina flammæ,
 Humida de gelidis basia nata rosis.
 En ego sum, vestri quo vate canentur honores,
 Nota Medusæi dùm juga montis erunt.
 Et memor Æneadum, stirpisque disertus amata,
 Mollia Romulidum verba loquetur amor.

Voici l'imitation de Dorat :

Un jour la belle Dionée ,
Dans un de ces bosquets qui couronnent Paphos ,
Fit enlever le fils d'Enée.
Tandis que le sommeil lui verfoit des pavots ,
Elle-même fema de fraiches violettes
Le gazon embaumé qui lui servoit de lit.
Près d'Ascagne étendue en ces sombres retraites
Vénus le voit dormir & Venus s'attendrit.

La Déesse alors se rappelle
Du Berger qu'elle aima les jours trop-tôt finis ,
Il revit pour moi , disoit-elle :
C'est ainsi qu'il dormoit : tel fut mon Adonis.

Elle sent à ce nom errer de veine en veine
Ce feu dont le progrès augmente ses appas :
Combien de fois ne voulut-elle pas ,
S'élançant à demi , ne respirant qu'à peine ,
Au cou d'Ascagne entrelasser ses bras !...
Le desir naît sur ses levres ardentes....
Mais craignant de troubler ce paisible sommeil
Elle se laisse aller sur des roses naissantes
Qui , graces à Venus , verront plus d'un Soleil.
Leur parfum la séduit & leur fraîcheur l'attire :
Au gré d'un caprice charmant
Elle y porte la main , avec feu les respire ;
En humecte sa bouche & croit dans son délire ,
Ne baisant que des fleurs , carresser son amant....
Vous eussiez vu les roses enflammées

Sous les caresses de Cypris
Epanouir leurs feuilles animées :
C'est de-là que leur vient leur tendre coloris.
Autant de baisers que de roses,
Rivale des zéphirs légers
Vénus en donne tant de ses levres mi-closes
Que les roses bientôt vont manquer aux baisers.
Sa moisson faite elle s'envoie :
Ses cygnes éclatans l'emportent dans les airs
En longs sillons d'azur devant elle entr'ouverts ;
Elle impose silence aux fiers enfans d'Eole ,
Et les beaux jours naissent pour l'univers.
Du haut des Cieux , que son haleine épure ,
Où son char d'or lui trace un lumineux chemin ,
Vénus sourit , & le front plus serein ,
Va semant les baisers sur toute la nature :
Elle en émaille la verdure ,
Colore les épis , teint le duvet des fleurs ;
Elle en couvre les bois, les prez, la grotte obscure,
Et répand sous les eaux leurs subtiles ardeurs.

Depuis ce jour tout brûle & s'unit & s'enlace.
Le bouton d'un beau sein est éclos du baiser :
Une rose y fleurit pour y marquer sa trace ;
Fier de l'avoir fait naître , il aime à s'y fixer,

Il n'est gueres possible d'imiter mieux
des vers Latins. Ceux de Jean Second

sont doux , harmonieux & brillans : ceux de M. Dorat ont les mêmes qualités. Mais pourquoi s'est-il exercé sur un si mauvais modele ? Si l'expression de Jean Second est toujours assez pure , sa pensée est souvent fautive ; ses tours sont maniérés ; il prend la mignardise des diminutifs pour la tendresse des sentimens ; il n'approfondit gueres ceux-ci , & abuse des autres : son imagination d'ailleurs n'est point dirigée par le goût , & ses fictions sont quelquefois hors de la nature. On vient d'en voir un exemple dans la piece que nous avons citée.

» Vénus fait porter Ascagne endormi dans
» un bosquet de Paphos ; c'est sur un lit de
» fleurs qu'elle fait déposer ce précieux
» fardeau. Ascagne ressemble à Adonis :
» elle le contemple & croit revoir ce der-
» nier. Son amour renaît tout-à-coup ; elle
» est mille fois tentée d'embrasser Ascagne ;
» elle craint de le réveiller , & dans cette
» crainte elle fixe sa bouche sur les fleurs
» voisines & les couvre de baisers.» Jus-
ques-là tout est bien. Mais qu'ensuite du
haut de son char Vénus seme des baisers

sur toute la nature ; voilà une image outrée ; voilà ce qu'on ne conçoit pas ; & cependant voilà ce qu'on trouve dans Jean Second.

Triptolemique modo facundis oscula glebis
Sparsit , &c. &c.

Un vers de sentiment vaut mieux que tous ces traits de bel esprit , & une Élégie de Tibulle est préférable à tous les baisers de Jean Second : mais voici une citation qui prouvera encore mieux la supériorité de M. Dorat.

BAISER DE JEAN SECOND.

Quid vultus removetis hinc pudicos,
Matronæque, puellulæque castæ?
Nulla hîc furta Deûm jocosa canto,
Montrosæve libidinum figuras,
Nulla hîc carmina mentulata : nulla
Quæ non discipulos ad integellos
Hirsutus legat in scholâ magister.
Inermes cano basiationes
Castus Aonii chori sacerdos:
Sed vultus adhibent modo hûc protervos
Matronæque , puellulæque castæ,

Ignari quia fortè mentulatum
Verbum diximus, evolante voce :
Ite hinc , ite procul , molesta turba ,
Matronæque puellulæque turpes.
Quantò castior est Neæra nostra ,
Quæ certè sine mentula libellum
Mavult, quàm sine mentula poëtam ?

IMITATION DE M. DORAT.

Pourquoi donc , matrones austères
Vous alarmer de mes accens ?
Vous , jeunes filles trop sévères ,
Pourquoi redoutez-vous mes chants ?
Ai-je peint les enlèvemens ,
Des passions les noirs ravages
Et ces impétueux orages
Qui naissent au cœur des amans ?
Je célèbre des jeux paisibles ,
Qu'en vain on semble mépriser ,
Les vrais biens des âmes sensibles ,
Les doux mystères du baiser.
Ma plume , rapide & naïve ,
Ecrit ce qu'on sent en aimant.
L'image n'est jamais lascive ,
Quand elle exprime un sentiment.
Mais quelle rougeur imprévue !
Quoi ! vous blâmez ces doux loisirs ,

Et n'osez reposer la vue
 Sur le tableau de nos plaisirs!...
 Profanes, que l'Amour offense,
 Qu'effarouche la volupté,
 La pudeur a sa fausseté,
 Et le baiser son innocence.
 Ah ! fuyez, fuyez loin de nous ;
 N'approchez point de ma maîtresse :
 Dans ses bras quand Thaïs me presse,
 Et, par les transports les plus doux,
 Me communique son ivresse,
 Thaïs est plus chaste que vous.
 Ce zèle où votre cœur se livre,
 N'est que le masque du moment :
 Ce que vous fuyez dans un livre,
 Vous le cherchez dans un amant.

Les deux derniers vers de Jean second
 sont assurément très - obscènes : ceux de
 Dorat sont chastes & fins. Il faut encore
 remercier ce dernier des deux suivans,
 qui ne sont pas dans l'original & qui sont
 charmans :

La pudeur a sa fausseté,
 Et le baiser son innocence.

Ces différentes citations prouvent assez
 que M. Dorat, en imitant les baisers de

Jean second les a embellis , qu'il en a les beautés & non les défauts. Voici pourtant ce qui nous arriva un jour au sujet des *Baisers François*. Il nous arriva d'en dire du bien devant de prétendus connoisseurs qui soudain nous demanderent si nous avions lu les *Baisers Latins* : nous assurâmes que non. Ces Messieurs , profitant de notre aveu , s'écrierent , avec cette morgue pédantesque qui les caractérise , *ah ! quelle différence ! Que Dorat est loin de Jean Second !* Nous le crûmes. Bientôt le hazard fit tomber entre nos mains les fameux Baisers que nous ne connaissions pas. En les lisant nous vîmes qu'on nous avoit trompés. Nous avons trouvé un peu injustes les Censeurs qui avoient immolé Dorat à leur admiration pour la Fontaine , nous trouvâmes un peu ignorans ou un peu faux ceux qui préféroient Jean second à Dorat. Cependant après quelques réflexions ces procédés nous surprirent moins , sans cesser de nous indigner. Nous nous ressouvînmes que pour faire tomber des productions vraiment estimables , les méchans ou les

sots avoient l'habitude de leur opposer sans cesse quelque chef-d'œuvre de convention ; que celui-ci étoit prôné, élevé jusqu'aux nuës ; que les autres étoient déchirés, rabaissés avec acharnement. Et s'il s'étoit agi d'un ouvrage de plus grande importance , nous nous ferions rappelés encore l'histoire des deux fameuses Tragédies de Phédre , dont la meilleure , grace aux maneges dont nous parlons , tomba ; & dont la plus mauvaise réussit. Des Censeurs de meilleure foi nous diront peut-être qu'il ne faut pas tant comparer Dorat à Jean Second ; que souvent le premier a imité l'autre d'une maniere si libre qu'à peine trouve-t-on entre-eux quelque rapport. Nous répondrons à cela que Jean Second est un de ces Auteurs qu'il est *moins difficile d'égaliser que de traduire* ; que M. Dorat a bien fait de l'imiter seulement : nous ajouterons que ce mot est de M. Dorat lui-même, & qu'il est plein de raison & de finesse.

Les Baisers sont précédés d'un Poëme intitulé *le Mois de Mai*, Poëme charmant ;

Poème où l'Auteur a fondu avec goût une partie du *Pervigilium Veneris*, & où l'on trouve tour-à-tour de beaux vers de description & de sentiment.

Les Lettres d'une Chanoinesse sont encore une imitation. Pourquoi M. Dorat s'est-il appuyé si souvent sur un modele, lorsqu'il étoit fait pour en servir lui-même ? Il est de vieilles statues faites d'après l'antique, que l'on gâteroit peut-être en leur appliquant une draperie. M. Dorat n'a point gâté les charmantes *Lettres Portugaises* en les révétissant des atours de la Poésie, mais il les a embellies en pure perte. J. J. Rousseau croyoit que les *Lettres Portugaises* étoient l'ouvrage d'un homme. M. Dorat pensoit que l'ouvrage étoit Portugais, mais qu'il avoit été traduit en notre langue. Quant à nous, qui n'aimons point à nous créer des difficultés sans raisons, nous croyons tout bonnement que l'ouvrage est français, (*) & qu'il a

(*) Ces Lettres ont été réellement écrites au Chevalier de Chamilli, frere du Maréchal de Chamilli, qui étoit, il y a environ soixante ans, Gouverneur du pays d'Aunis. Nous

été réellement composé en français par une femme : cet avis est celui des Portugais eux-mêmes , plus intéressés que nous à ne point l'adopter. Et pourquoi ne croirions-nous pas qu'une femme a écrit ces Lettres pleines de passion & de délicatesse ? Les femmes savent mieux aimer que nous ; elles doivent par conséquent savoir mieux exprimer l'amour. Quelque chose dans ce genre devoit-il nous étonner de leur part : d'où vient cette surprise ? De notre orgueil sans doute. Mais parce qu'une vérité humilie , faut-il forger un système qui révolte ? Et faut-il être injuste parce qu'on n'est pas convaincu ? *Les Lettres Portugaises* , nous dira-t-on , parmi beaucoup de traits de sentiment , offrent quelquefois une métaphysique entortillée , obscure ; des pensées fausses , des tournures maniérées , des expressions triviales. Oui sans doute , on trouve tous ces défauts dans les *Lettres Portugaises* ; ces défauts y sont mêlés à de grandes beautés , &

tenons cette Anecdote d'une personne parfaitement instruite ;

voilà

voilà pourquoi l'ouvrage est d'une femme. Quand on aime & qu'on écrit à son amant, songe-t-on à polir son style? Les négligences qu'on reproche à cet ouvrage sont précisément ce qui en fait le charme; il n'y auroit plus de naturel sans elles, plus d'illusion pour le lecteur : l'art perceroit; & si elles étoient mieux écrites, c'est alors que nous les croirions d'un homme. En imitant les *Lettres Portugaises*, M. Dorat a eu le projet de faire disparaître ces négligences. A-t-il bien ou mal fait? Il est des défauts respectables dans les productions de l'esprit; mais a-t-on toujours raison de les respecter? Nous ne déciderons point la question. Nous répéterons seulement que M. Dorat a embelli les *Lettres Portugaises*, puisqu'il en a ôté les taches nombreuses : les suffrages du connoisseur sensible seront pour les vers de M. Dorat, & les larmes du lecteur passionné pour la prose de la Chanoinesse.

Nous parlerons peu du Poëme de la *Déclamation* : quoique ce soit l'ouvrage de M. Dorat qu'on a le plus attaqué, nous

croyons que c'est celui de tous qui a le moins besoin d'être défendu. C'est son plus beau titre à la gloire & aux suffrages de la postérité; c'est sur cette base immortelle qu'est appuyée la réputation de M. Dorat, & le tems ne fera que l'affermir, ainsi que ces vieux édifices qui reposent sur de vastes fondemens (*).

Lorsque *la Henriade* parut, on convint que la Nation avoit enfin son Poème épique. Ne pourroit-on pas dire, avec autant de raison peut-être, que ce siècle n'a eu un beau Poème didactique que du moment que la *déclamation théâtrale* a été mise au

(*) Lorsque M. Dorat donna cet ouvrage tel qu'il est, on dut être étonné des ressources de son imagination, & que dans le chant de la danse, par exemple, il traitait en vers de cet art mieux que Marcel n'en auroit parlé, ce qui prouve, comme l'a dit M. le Mierre dans sa préface du Poème de la Peinture, que les principes fondamentaux des arts sont innés & que ce ne sont que les détails qu'on apprend. Le Poète d'ailleurs étant le synonyme d'inspiré, il devine ce qu'il ignore, & c'est pour cela qu'on le nomme *Vatés*, ainsi le talent & le sentiment tiennent lieu de pratique & même de théorie. M. Dorat & M. le Mierre en ont donné chacun une preuve non équivoque.

jour ? *J'ai déjà lu votre charmant Poëme sur la déclamation*, dit M. de Voltaire à son Auteur dans une lettre & dans un tems où il n'avoit pas trop envie de le flater ; *il est plein de vers heureux & de peintures vraies*. Nous nous garderons bien d'analyser ce qui a été si bien jugé. Nous ajouterons seulement que ce n'est pas ainsi qu'en a jugé un Censeur un peu partial de Voltaire lui-même & de Dorat ; mais ses arrêts ne peuvent pas avoir beaucoup de poids : les vers suivans feront connoître la maniere de ce Monsieur , quand il critique soit la *Henriade* , soit le *Poëme de la Déclamation*

(*) Dans ses jugemens, vrais ou faux,
Il fabre , mutile , estropie ;
Prend pour fureter les défauts
Un verre qui les multiplie :
Le bien il le tait à propos ,
Ou très-volontiers il l'oublie.

Plusieurs Gens de lettres ont dit que les Romans de M. Dorat avoient eu du suc-

(*) Vers de Dorat , tirés de *ma Philosophie*.

cès, mais peu en ont donné la raison : il est aisé de l'appercevoir. Les Romans de M. Dorat ont réussi parce que l'intérêt y naît toujours d'une action simple, peu chargée d'événemens, & développée sans trop d'étendue ; parce qu'il n'y a point d'avantures trop merveilleuses, de longs épisodes étrangers au sujet principal ; parce que les caractères en sont bien prononcés, qu'ils forment le plus souvent entr'eux un contraste piquant, qu'ils sont soutenus jusqu'à la fin ; qu'enfin ces productions sont une peinture vraie de la société. Le style en est touchant, passionné dans les lettres de *Versenay* ; noble & sage dans celles du *Baron* ; ingénieux, léger & plaisant dans celles de Madame *d'Ercy* & du *Marquis* ; simple & vrai dans celles de Madame de *Sénanges*. Nous ne parlons que des *Sacrifices de l'Amour* ; mais ce jugement peut s'appliquer aussi au style des (*) *Malheurs*

(*) Ce dernier Roman a un avantage sur l'autre, il y a plus de mouvement ; l'action, sans être compliquée, nous en a paru plus vive ; il y a sur-tout un Duc qui rappelle la scélératesse aimable du Comte de Grammont & qu'on pourroit appeller le Lovelace François.

de l'Inconstance. Ce qui nous a sur-tout étonnés dans ces deux Romans , ce sont quelques lettres de femme : si nous n'avions pas connu la flexibilité extrême du génie de M. Dorat , nous ne croirions jamais qu'une femme ne les eut pas composées. Nous allons en citer un exemple , pour mettre les lecteurs à portée de partager ou d'expliquer nos doutes ; il est pris des *Sacrifices de l'Amour* , tome premier , Lettre 37 : c'est Madame Dercy qui parle.

« ? ?

» Au reste voici l'Histoire de mon
 » voyage. Vous savez , ou vous ne savez
 » pas que , pour arriver là , il faut passer un
 » bacq. Imaginez-vous que mes chevaux ;
 » par un caprice qui n'a pas laissé que de
 » m'étourdir , vouloient me mener tout
 » droit dans la riviere. Ils étoient vrai-
 » ment mal intentionnés ce jour-là ; &
 » comme je ne nage pas bien , j'ai mieux
 » aimé descendre de voiture pour ne les
 » pas gêner. Un charretier , bien ivre ,
 » scandalisé de leur fantaisie , s'est mis à les

» fouetter de toute sa force , par bon pro-
» cédé pour moi. Un de mes gens a attrap-
» pé un coup de fouët : il a battu le char-
» retier qui a juré de son mieux ; & ce
» mieux-là je ne le connoissois pas encore.
» Nous voilà donc dans le bacq , avec
» beaucoup d'humeur les uns contre les
» autres , mes compagnons de voyage
» étoient des payfans qui rioient de bon
» cœur , & puis un gros bon - homme ,
» coëffé d'une perruque rousse , vêtu d'une
» redingotte grise , & monté sur un cheval
» étique. Le malheureux (c'est de l'homme
» que je parle) est sourd au point qu'un de
» ses amis qui causoit avec lui , ne pouvoit
» s'en faire entendre , quoiqu'on l'entendit
» de l'autre côté de la riviere. J'oubliois
» un Monsieur en habit verd , en parasol
» verd , dans un cabriolet verd - pomme ,
» qui regardoit couler l'eau d'un air tout-
» à-fait attentif. Cet homme est un sage ,
» ou un amant malheureux , ou un sot
» pour le plus sûr. Il n'a pas levé les yeux
» une seule fois : le plus beau ciel , de
» jolies femmes ; tout cela lui est égal , il

» n'en voit rien. J'arrive enfin. Je trouve
» six femmes faisant un Cavagnol. Ces six
» femmes sont des siècles ; la plus jeune
» a quarante ans ; & elle se feroit fort bien
» passée de mon arrivée : les autres la trai-
» toient comme un enfant , & il est doux
» d'être grondée à pareil prix. Etes-vous
» assez content de moi ? J'entre dans des
» détails , je m'occupe de vous . . . »

Qu'il regne dans ce morceau , de vérité ;
de naturel , & de cette ingénuité comique,
caractère dominant des femmes dans le
genre Épistolaire ! Madame de Sévigné ne
conte pas mieux ; tranchons le mot , il n'y
a qu'une femme qui puisse conter ainsi.
Comment se fait-il donc que ? . . . Mais
laissons une énigme qu'il n'est pas facile de
deviner , & dont nous ne dirions pas le mot ,
quand même nous le sçaurions.

Nous avons éprouvé la même surprise en
lisant les *Malheurs de l'Inconstance*. Les
Lettres de Madame de Circé ont une sim-
plicité , une sensibilité qui leur sont par-
ticulières & qu'on ne trouve pas dans les
autres. L'Auteur , au sujet de ce Roman ,

nous a conté plusieurs fois une anecdote qui peut-être ne sera pas déplacée ici. Il a tracé dans ces Lettres un caractère auquel il n'est pas honnête de ressembler, ce caractère est celui de *le Blanc*, espèce d'intrigant subalterne, comme on en voit beaucoup. Lorsque l'ouvrage parut, dans une assez grande ville de Province où demeurait depuis peu un homme qui portoit le même nom & qui depuis peu étoit revenu de Paris, on prétendit que M. Dorat, dans son Roman, avoit voulu faire le portrait du nouveau débarqué, & que pour qu'on le reconnut mieux il lui avoit laissé son propre nom. Cet homme aspirait à une place de Finance, que les ressemblances prétendues l'empêchèrent d'obtenir. Il écrivit à M. Dorat pour le prier de détruire cette opinion. Celui-ci répondit que l'imputation étoit injuste, que les applications tomboient à faux sur M. le Blanc, que jamais il n'avoit eu en vue de le tourner en ridicule. Armé de ce témoignage, M. le Blanc fut bien-tôt vainqueur des bruits qui couroient sur son compte ; la

calomnie se tût , & il obtint la place qu'il désiroit. Cette anecdote prouve que non-seulement M. Dorat étoit ennemi de la Satyre personnelle & ami de la vérité, mais encore qu'il portoit dans le monde l'esprit d'observation si nécessaire à tout homme qui écrit ; & que par conséquent il peignoit d'après nature. Si le Personnage de son Roman avoit été idéal, on auroit ri peut-être de son portrait , mais on n'en auroit appliqué la contre-preuve à personne.

Nous avons déjà dit que l'activité de M. Dorat ne lui permettoit pas de s'attacher à un seul ouvrage , & l'on va bientôt en voir la preuve. Un homme moins ardent peut-être , ou moins amoureux de la gloire , se seroit contenté de celle que lui auroient valu les ouvrages dont nous venons de rendre compte : les vœux de M. Dorat ne se bornoient pas à si peu de chose. Des myrthes & des roses ornoient déjà son front , c'est sur-tout de palmes dramatiques qu'il étoit jaloux de le couronner : il paroît même que les succès de la scène étoient ceux qui le flatoient le

plus ; il a plus d'une fois rassemblé toutes ses forces pour les obtenir. Mais avant de parler de son Théâtre , qu'il nous soit permis de faire quelques réflexions sur l'art de la Comédie , le plus utile peut-être , & le moins encouragé de tous les arts : nous ne croyons pas qu'elles soient absolument étrangères à notre sujet.

En disant que l'art de la Comédie est le plus utile , il n'est pas question ici des arts de première nécessité tels que l'Agriculture , la Mécanique , &c. &c. ; c'est moralement que nous parlons , & non physiquement : notre assertion n'a pas besoin de commentaire , & il nous est aussi facile de la démontrer , qu'à nos Lecteurs de l'entendre. Quels sont les vrais fléaux de l'humanité ? Les vices d'abord , & ensuite les ridicules , qui sont tour-à-tour les fils & les pères des vices. Attaquer de front ces ennemis , n'est pas le moyen de les vaincre : on n'élude leurs forces qu'en usant de ruses & de détours. Les hommes enfin sont de vieux enfans qu'il faut conduire à la vertu par un chemin de fleurs : des préceptes

directs les effarouchent ; des conseils amis les persuadent. C'est sur tout aux Auteurs Comiques que s'adresse l'éternel & charmant axiôme du Tasse. Il faut pour guérir les hommes de leurs inombrables maladies , entourer de miel les bords du vase où le rémede est renfermé. Les Poëtes Comiques qui suivent cette regle, nous semblent être les vrais médecins de l'ame. Ceci a besoin d'être développé. La Comédie qui fait ce bien aux hommes n'est point celle d'intrigue , ni même celle de sentiment à qui l'on a donné par dérision le nom de *Comédie Larmoyante*. Celle-ci fait pleurer beaucoup , l'autre peut faire beaucoup rire , & aucune ne corriger. La Comédie par excellence , la seule qui soit vraiment utile , est celle qui corrige & fait rire à la fois ; le *Tartuffe* nous paroît , non le modele , mais le chef-d'œuvre de ce genre admirable. Les modèles dans les autres genres ne sont pas rares ; Plaute , Térence & la Chaussée en fournissent plusieurs. Ainsi donc , le Poëte Comique qui , selon nous , est le vrai Médecin de l'ame , n'est point

celui qui , semblable à Plaute , imagine une intrigue que nouent & dénouent des valets , ou d'autres fourbes à gages ; une intrigue où les incidens sont accumulés , sans autre besoin de la part de l'Auteur que d'exciter la surprise & le rire dans ceux qui l'écoutent. Dans ces sortes de pièces un jeune homme peut quelquefois apprendre à braver son pere , ou à séduire une fille ; une fille à tromper son tuteur ou son futur époux ; un valet à voler son maître : ces sortes de pièces sont bien plutôt l'école du vice que celle de la vertu , & elles sont , comme on voit , bien plus de mal que de bien. Le vrai Médecin de l'ame n'est point celui qui , semblable à la Chaussée , rassemble dans une action quelque les situations les plus attendrissantes qu'il peut imaginer , telles que des reconnoissances imprévues , des duels forcés entre des personnes qui s'aiment , &c. seulement pour exciter le plaisir douloureux & momentané que goûtent les hommes sensibles à déplorer les malheurs de leurs semblables. Les pièces de ce dernier

genre ne font pas dangereufes comme les autres , mais elles ne font pas plus utiles ; & fi les autres font plus de mal que de bien , celles-ci ne font ni l'un ni l'autre. Le vrai Médecin de l'ame eft celui qui , femblable à Moliere , n' imagine pas une intrigue , ne combine pas une fittuation , n' arrange pas une fcène , n' écrit pas une ligne qu'il n' ait un defir vigoureux , un projet formel de détruire un préjugé , de ridiculifer un vice , ou d' extirper un ridicule. Mais nous parlons de ce qui doit être , & non de ce qui eft. Et qu' on ne croye pas que la puiffance d' un pareil homme foit bornée , & que fon genie , quand fes intentions font pures , ne foit pas d' une utilité générale , & ne caufe même dans l' ordre moral comme dans l' ordre civil ; les plus grandes révolutions. Aristophane , en jouant les Dieux & les Philofophes , triompha des deux chofes les plus fortes qu' il y ait dans le monde , la Religion & la Sageffe. Moliere , né dans une Monarchie & protégé par un Monarque légitime , a changé les mœurs d' un Peuple : Moliere ,

né sous un Roi usurpateur & protégé par le Peuple , eut détrôné le Tyran. L'arme du ridicule dans la main du sage , est aussi forte que l'épée dans celle du conquérant , avec cette différence que le premier n'emploie guère la sienne que pour le bonheur des hommes , & que l'autre. . . . Mais il est tems de prouver notre seconde assertion.

Il est certain qu'il y a peu de pays au monde où les Sciences & les Arts , soit mécaniques , soit libéraux , reçoivent plus d'encouragements qu'en France. Il y a des écoles gratuites de Dessin , de Droit & de Théologie. De jeunes peintres , de jeunes sculpteurs vont à Rome aux frais de la Nation , parcourent l'Italie , & forment leur génie & leur goût sur les chef-d'œuvres des grands-mâîtres ; ils recueillent à leur retour le fruit de leurs études , & leurs travaux ne sont jamais sans récompense. Par une fatalité singulière , & qui cependant ne nous étonne point en France , l'art de la Comédie est le seul qu'on y néglige , & même qu'on y opprime ; depuis quelque

tems sur tout il semble que tout s'unisse pour en retarder les progrès.... Les progrès ! que disons-nous ? Graces à cette inconcevable persécution , il n'en fait plus depuis long-tems ; & chaque jour même il marche à grands pas vers sa ruine. Sur les sept cent mille personnes qui habitent la Capitale il y en a à peine cent qui aient conservé les vraies notions de la bonne Comédie : *Apparent rari nantes in gurgite vasto*. Ces notions ressemblent à ces germes bienfaisans, épars dans un champ négligé, & qui , développés à peine, sont étouffés par l'ivraie qui les environne. On ne fait plus guère de Comédies dans le vrai genre ; & nous osons prédire qu'à moins d'une révolution générale dans les esprits, ce qui nous paroît impossible ; qu'à moins qu'il ne s'élève un Protecteur éclairé & puissant, ce qui ne le paroît guere moins, nous osons prédire que dans dix ans, & peut-être plutôt, l'art divin de Moliere, l'art charmant de rendre les hommes meilleurs en les faisant rire, ne sera guere plus connu que le secret du feu grégeois &

autres inventions pareilles , absolument perdues pour nous. On regardera les Comédies de Moliere comme les vieux édifices gothiques qu'on admire encore : on dira cela est beau ; mais on ne bâtera plus ainsi ; nous mêmes on nous regardera peut-être comme des Visigoths d'écrire sur ces matieres. Il se peut bien pourtant que quelqu'un , en lisant ceci , s'écrie : ce n'est pas tout de déclamer , ce n'est pas tout de former des conjectures vagues & des prophéties plus vagues encore , il faut prouver. — Que nous prouvions ? hélas ! rien n'est plus facile ; nous ne sommes embarrassés que sur le choix des preuves. Si nous voulions approfondir ce sujet , il nous seroit bien difficile de n'être pas diffus : nous tâcherons d'être courts.

Un homme qui a essuyé une partie des inconvéniens dont nous parlons , a dit fort ingénieusement que du tems de Louis XIV, *il régnoit plus de liberté & moins de licence , & qu'aujourd'hui il regne plus de licence & moins de liberté.* Ce mot est d'une vérité frappante. Qu'un Auteur Comique , s'il en est encore , s'avise de
donner

donner une Comédie dans le vrai genre , qu'il traite son sujet avec la même vigueur & la même liberté que Molière ; s'il peint les mœurs telles qu'elles sont , c'est-à-dire , avec toute leur dépravation & telles qu'il faut les peindre pour les faire haïr , soudain l'on crierait au scandale ; les hommes les plus corrompus accuseront l'Auteur d'avoir voulu les corrompre ; ils proscrireont , ils rejetteront la peinture de leurs vices , quoique pleins d'amour pour la réalité ; & le peintre leur paroîtra plus dangereux encore & moins chaste que ses tableaux. Cela est si vrai , qu'aujourd'hui *le Tartuffe* , *l'École des Femmes* , celle *des Maris* , ne passeroient point , & que tout le monde en convient. Le luxe d'ailleurs a tellement confondu les états & les conditions , que si notre pauvre Auteur a choisi des Bourgeois pour ses personnages , & les a fait parler comme des Bourgeois , des Bourgeois eux-mêmes diront que ces gens-là ont le plus mauvais ton ; les plaisanteries les plus naïves , les réparties les plus simples paroîtront basses & triviales dans leur bouche :

la bonne Compagnie trouvera ces personnages encore plus insupportables, & fera plus haut encore sonner le mot de *Bon-ton*, car c'est le mot de ralliement de tous les fots qui n'ont pas le ton de la nature. En conséquence, ces Messieurs & ces Dames diront que la pièce est détestable; cet Arrêt circulera; il parviendra peut-être aux oreilles de l'Auteur qui croira peut-être la bonne Compagnie, retirera sa pièce & n'en fera plus. . . On veut que nous prouvions! Eh! qui ne fait pas que de tous tems les Auteurs Comiques, & sur-tout leurs ouvrages, ont été persécutés? Qui ne fait pas que *le Misanthrope* est tombé? qu'une cabale trop puissante a fait arrêter *le Tartuffe*, & l'auroit fait brûler, ainsi que son Auteur, si elle l'avoit pu? Qui ne fait pas que, de nos jours, *le Glorieux* & *le Métromane* ont rencontré des milliers d'obstacles: que l'un a été refusé par les Comédiens, & presque étouffé par le public à sa naissance; que l'autre, avant d'avoir vu le jour, est resté dix ans sur le ciel-de-lit de Duffresne? Qui ne fait pas qu'il n'est pas un Auteur

Comique, depuis Menandre jusqu'à Vadé ,
 qui ne se soit plaint de cette persécution ?
 que ceux qui vivent s'en plaignent encore ?
 Qu'on lise la Préface de *Roséide*. « Il sem-
 ble , dit l'Auteur dont nous faisons l'Éloge ,
 » qu'il se répande une influence maligne
 » sur tous ceux que le Ciel prédestine à
 » rire aux dépens des autres . . . en arrivant
 » à nos jours on ne s'apperçoit pas que cet
 » astre perfide qui s'attache aux Courtisans
 » de la folâtre Thalie , ait acquis plus de
 » bénignité : il semble au contraire que le
 » public redouble de rigueur à mesure
 » que les difficultés se multiplient . . . Quel
 » accueil a-t-on fait à la *Mère Jalouse* , à
 » *l'Egoïste* , à *l'Homme Personnel* ; ouvra-
 » ges assurément très-estimables ? *L'Impa-*
 » *tient* , petite pièce pleine de feu , d'un
 » dialogue vif & d'un comique agréable ,
 » n'eut aucun succès dans la nouveauté.
 » Comment reçut-on la première fois ce
 » *Barbier de Séville* , si gai , si original , qui
 » joint aux effets les plus piquans de l'action ,
 » les finesse du dialogue le plus animé ,
 » & qui laisse , par intervalle , échapper des

» lueurs d'intérêt à travers toutes les folies
» de l'imagination ? L'Hydre vint en force ,
» elle fit son joyeux tintamare , & l'on ba-
» lança si l'on remettroit sur la scène une
» Comédie charmante , regardée aujourd'hui
» comme un chef-d'œuvre de verve , d'en-
» jouement , où les faillies d'un esprit libre
» désarment la critique , dérident la sagesse
» & n'attristent que l'envie.»

On nous dira peut-être , eh ! quel mal y a-t-il , après tout , qu'on n'encourage point des hommes qui peuvent être utiles , il est vrai , mais qui plus souvent encore sont dangereux par le fiel & le ridicule qu'ils répandent également sur le vice & sur la vertu ? Vous vous étonnez qu'on les persécute , ajoutera-t-on , eux qui sont persécuteurs ! & là-dessus on nous citera l'exemple éternel d'Aristophane qui dénonça publiquement Socrate , & qui peut-être hâta la mort d'un homme qui n'auroit jamais dû mourir. Aristophane fut coupable sans doute ; mais c'est une exception : nous sommes loin de proposer ses principes pour modèles ; si nous croyons que ses écrits peuvent en servir , périclisse l'art à

jamais ; périsse même le génie , s'il doit attaquer la vertu ! Nous abhorrons autant la satire particuliere qui nomme ou qui désigne le mortel qu'il faut respecter , que nous aimons celle qui peint en général les hommes qu'il faut haïr : Aristophane méritoit seul la ciguë qu'il fit boire à Socrate.

M. Dorat , témoin de la persécution qu'effuyoit un art qu'il aimoit passionément , jetté d'ailleurs dans des Sociétés brillantes , mais frivoles , où le ton de la nature auroit paru du dernier bourgeois , M. Dorat , disons-nous , crut devoir ennoblir un genre qui est toujours noble toutes les fois qu'il est vrai ; voilà pourquoi il n'a mis sur la scène que des hommes de qualité , & que même quelquefois il a prêté à des valets le langage poli & élégant des maîtres ; quoique ce défaut ait choqué plusieurs personnes dans les Comédies de Dorat , il n'est pas impossible de l'excuser. Ne faut-il pas toujours embellir la nature au Théâtre , & puisque le costume des payfans sur la scène n'est point le même qu'au village , qu'au lieu de hillons ils y paraissent vêtus d'habits frais &

quelquefois élégans , pourquoi n'y feroit-on pas parler les domestiques un peu plus noblement qu'ils ne parlent dans l'antichambre ? D'ailleurs les valets qui ont un peu d'esprit, & sur-tout les soubrettes , vivant perpétuellement avec leurs maîtres & leurs maîtresses, ne peuvent-ils pas , à la longue , s'être rapprochés de leur conversation ? Molière lui-même, dans le *Tartuffe*, ne fait-il pas tenir à *Dorine* des discours un peu hardis & peut-être au-dessus de l'état de cette dernière ? Voilà pourquoi nous avons cru pouvoir dire que Dorat étoit à Molière pour la Comédie, ce qu'il est à la Fontaine pour le Conte ; voilà pourquoi il nous a si souvent marqué sa prédilection pour la Chauf-fée, & qu'il en a si souvent fait l'éloge dans ses préfaces. Quoiqu'il en soit des principes de M. Dorat, nous ne croyons pas qu'il faille exclure de la scène les Grands & les gens de qualité ; Molière, qui n'excluoit rien, les y a mis avec succès ; & M. Dorat lui-même, s'il n'avoit rien exclu, les y auroit mis avec plus de succès encore. *Le Célibataire & la Feinte par*

Amour seront toujours vus avec plaisir ; ces deux pièces sont écrites avec esprit , avec légèreté , avec finesse : le rôle de *S. Gerans* , dans la première , est d'un naturel & d'une vérité qui tiennent à la vraie Comédie ; le cinquième acte de cette pièce est un des plus beaux qu'il y ait au Théâtre , & même un des plus moraux. Terville , subjugué par l'éloquence de Montbrisson , montre clairement que les systèmes échouent contre les sentimens , que les folles imaginations des hommes , que les calculs spécieux de l'esprit ne tiennent pas contre l'amour , & que l'on n'est véritablement heureux qu'en aimant la vertu & qu'en suivant la nature. Le sublime Plaidoyer que celui d'où l'on sort pénétré & convaincu de ces vérités touchantes ! il vaut mieux que les plus belles harangues des orateurs les plus célèbres. Il y a dans l'autre des portraits frappans ; l'intrigue en est simple. Dans l'une & dans l'autre , il y a plus de développement que d'action ; & c'est ainsi qu'on fait des Comédies de caractère. Quoique M. Dorat préférât la *Chaussée* à Molière , il nous semble

que dans ces deux pieces, il s'est fait une maniere qui tient un peu de l'un & de l'autre ; ce n'est point - là du moins celle de Destouches ; ce n'est point celle de Regnard , de Dufresni , c'est celle de M. Dorat ; & c'est beaucoup , après tant de gens , d'en avoir une à soi. Rien n'est moins définissable que ce qu'on appelle l'air dans les visages & les manieres , & rien cependant n'est plus réel. Il en est de même des écrits. Ceux de Dorat étoient marqués à son coin : dans presque tous il a une maniere qui lui est propre , & c'est pour cela qu'il a fait *École* , comme plusieurs personnes l'ont déjà observé. *Le Malheureux Imaginaire* , *les Chevaliers François* sont des ouvrages très-estimables, non peut-être pour l'intrigue & l'invention , mais pour les détails & les graces du style. Il y a sur-tout dans *le Malheureux Imaginaire* , un caractère charmant qui a fait la fortune de cette piece , c'est celui de d'Epermont insouciant aimable & gai , qui contraste parfaitement avec le principal personnage. Nous croyons qu'à quelques

égards M. Dorat a voulu se peindre lui-même dans le caractère de d'*Epermont*, il n'en convenoit point, mais tout le faisoit deviner. Ce sont les célèbres Mémoires du Comte de Grammont qui ont donné à M. Dorat l'idée des *Chevaliers François*. Ces deux petites pieces sont très-bien écrites, & la prose d'Hamilton, toute charmante qu'elle est, ne leur a pas fait autant de tort que l'on a semblé le croire. Quant à *Roséide* ou l'*Intrigant*, nous croyons que c'est la piece de Dorat dont le plan suppose le plus d'invention & de génie : cette Comédie est à la fois d'intrigue & de caractère, & elle auroit sûrement réuni plus de suffrages, si le personnage principal eut été un peu moins odieux ou si, tel qu'il l'est, l'Auteur l'eut placé dans des situations plus comiques.

M. Dorat avoit des idées encore plus saines sur la Tragédie que sur la Comédie : voici comment il parle de la premiere dans la Préface d'*Adélaïde de Hongrie* : « S'il » m'étoit permis de donner un conseil aux » Auteurs Tragiques, je les inviterois, au

» lieu de tenter des innovations incertaines,
» à se rapprocher avec courage de l'an-
» cienne simplicité ; encore un coup , ce
» n'est point par des tableaux , des groupes
» combinés & des effets pittoresques , qu'on
» va jusqu'au fond des ames surprendre
» le secret des passions , ouvrir la source
» des larmes , porter le trouble du senti-
» ment. Cette foible ressource réveille
» pendant quelque tems le goût émouffé
» de la multitude , mais n'obtient pas le
» suffrage de la raison. Les véritables coups
» de Théâtre partent du cœur , non de la
» tête : le développement des caractères ,
» la gradation de l'intérêt , le langage de
» la nature , un dialogue plein & soutenu ,
» la pitié , la terreur amenées au comble par
» des nuances bien ménagées , voilà les
» poignards qui nous déchirent , & les
» beautés qui nous transportent. Tout
» homme qui écrit , s'il est pénétré de son
» sujet , ne se rejette pas sur les accessoires :
» rien n'annonce plus le défaut de chaleur
» que la recherche des ornemens. Ce seul
» mot , *qu'il mourut* , dans les *Horaces* ,

» fait une impression plus vive , plus profonde que ne fera jamais tout l'appareil fastueux de la Tragédie moderne ».

Voilà assurément un système bien sage sur la Tragédie ; ce peu de lignes vaut un art poétique. Comment se peut-il après cela , que M. Dorat n'ait pas eu de grands succès dans la Tragédie ? Auroit-il mal exécuté ce qu'il avoit si bien conçu ? Non assurément. *Regulus* & *Pierre-le-Grand* sont la preuve du contraire. Une action simple , un dialogue naturel , un style qui leur ressemble ; voilà ce qu'on doit admirer dans ces deux ouvrages. Il a pris pour lui-même , en les composant , les conseils qu'il donnoit aux autres dans sa préface , & nous croyons qu'elles auroient eu beaucoup plus de succès il y a cinquante ans. Mais on ne sauroit se dissimuler que Voltaire a causé une révolution au Théâtre , en y mettant presque toujours la philosophie en action & en sentiment ; de puissans intérêts , une peinture rapide & animée des malheurs qu'ont fait aux hommes la tyrannie , le fanatisme & l'ignorance , de grands ta-

bleaux des mœurs des Nations ; voilà à présent ce qu'il faut pour plaire. Peut-être que la Tragédie a gagné d'un côté ce que la Comédie a perdu de l'autre : il semble en effet que Melpomène empiète chaque jour sur le domaine de Thalie ; *la Veuve du Malabar*, qui a le plus grand succès en ce moment, est à la fois une preuve & un exemple de ce que nous disons. Cette pièce est une satire vive & éloquente d'un usage cruel & ridicule ; & voilà peut-être pourquoi le public la voit avec tant de plaisir. Nous croyons que M. Dorat auroit eu le même succès s'il avoit eu le bonheur de trouver un sujet aussi heureux. Nous ne devons pas oublier de parler de la double palme qu'il cueillit le jour de la première représentation de *Régulus* & de la *Feinte par Amour* ; succès d'autant plus glorieux pour lui, qu'il est peut-être unique dans les fastes de la Littérature, & qu'il annonçoit une flexibilité de génie assez rare parmi les Gens de Lettres.

Zoramis, ou le *Ministre Vertueux*, ajoute encore à l'opinion que nous avons

des talens de M. Dorat pour la Tragédie. Celle-ci est la dernière qu'il ait fait imprimer , elle n'a point été représentée , & comme aucun Journaliste n'en a parlé , nous allons en donner un extrait rapide & succinct. Cet extrait sera nouveau pour le Lecteur qui peut-être aura lieu d'être surpris du silence qu'on a gardé sur cette production de M. Dorat : il en a puisé le sujet dans le fameux Roman de *Théagene & Chariclée* , un des plus beaux monumens de la brillante imagination des Grecs. Racine avoit puisé dans le même Roman le sujet de sa première Tragédie , & cette ressemblance n'est pas la seule que M. Dorat ait eue avec Racine ; ce dernier , d'après les conseils de ses amis , ne fit point imprimer sa piece. Voici l'avant scène de celle de M. Dorat.

La Princesse Philoclée est née en Afrique , on ne dit pas dans quelle Ville. Une nuit , ses sujets rebelles entrent dans le Palais du Roi son pere , le massacrent , ainsi que sa mere , & l'usurpateur , qui est à

leur tête, monte sur le Trône à leur place. Philoclée échappe aux fureurs de ce dernier, graces aux soins d'une main vigilante & protectrice ; elle est conduite à Micène, où on lui donne un asyle, & où l'on prend soin de son enfance. A Micène un jeune Grec, connu déjà par de brillans exploits, paroît s'intéresser vivement aux malheurs de Philoclée, il la suit sans cesse aux Autels. Un jour après avoir été victorieux dans un Cirque public, il s'avance vers elle, dépose à ses pieds ses couronnes, & lui jure de la venger, & de la faire remonter sur le Trône de ses peres. Les habitans de Micène, instruits du rang & des malheurs de Philoclée, secondent les projets du jeune héros ; on lui fournit des soldats, des armes, des vaisseaux, il s'embarque avec Philoclée, & fait voile pour l'Afrique. A peine il est en mer, que des Pirates très-aguerris fondent sur lui ; le combat s'engage, Philoclée est prise, & le jeune héros disparoît. Ces Pirates sont les sujets de Zoramis, Roi de Crète ; Philoclée est emmenée chez ce dernier, où

elle est captive depuis six mois ; elle y déplore sans cesse la perte du jeune héros , qui devoit lui faire restituer ses États , & ne trouve de véritable consolation que dans le commerce d'un vieillard respectable nommé Théosiris , lequel a pour elle l'amitié tendre & désintéressée d'un pere. Ce vieillard est le conseil & l'ami de Zoramis qui , instruit de sa sagesse , s'est reposé sur lui du soin de gouverner son Royaume. Le vieillard , quoique moins malheureux que Philoclée , a cependant été en butte aux coups du sort. Né dans l'Elide d'une famille illustre , il a long-tems exercé à la Cour un des premiers emplois ; mais sa franchise ; & l'habitude dangereuse qu'il avoit de dire la vérité aux Rois , lui ayant fait beaucoup d'ennemis , il a été obligé , pour éviter leur poursuite , de se bannir lui-même de sa patrie , sous le nom de Théosiris , qui n'est pas le sien. Avant de partir , il a laissé son fils unique & très-jeune encore entre les mains d'un ami fidele : on verra dans la suite de cet extrait ce que ce fils est devenu. Le fond de la scène représente la mer

qu'on apperçoit à travers des rochers. Sur les colonnes du palais , d'une architecture barbare , sont arborés des drapeaux & des trophées d'armes. On voit dans l'éloignement une tour & des boulevards fortifiés. Il fait à peine jour , Philoclée ouvre la scène avec Palmis , sa confidente, elle déplore la perte de *Thermodene* (c'est le nom du jeune héros qui s'est déclaré son appui) depuis le tems qu'elle est captive à la Cour de Zoramis , elle n'a point entendu parler de lui , elle le croit mort , ses regrets & ses larmes annoncent qu'elle l'aime , & qu'elle a pour lui plus que de la reconnaissance ; sa confidente lui laisse entrevoir qu'elle craint bien que Zoramis , que son vainqueur ne soit amoureux d'elle , ce soupçon indigne Philoclée , elle hait Zoramis , & sa flamme lui seroit insupportable : la confidente lui conseille de voir Théofiris & de le consulter ; il arrive en ce moment , Philoclée lui demande quel homme est Zoramis , le vieillard lui en fait le portrait suivant.

Endurci

Endurci par la guerre,

Il est inexorable , orgueilleux sanguinaire :

Dans son âme pourtant , à travers sa hauteur ,

J'ai souvent démêlé , quelque trait de grandeur :

La lâcheté l'indigne & la feinte le blesse.

Il sauroit se punir d'un instant de foiblesse ;

C'est par là qu'il m'enchaîne , & quelquefois j'ai cru

Que l'héroïsme en lui produiroit la vertu.

De l'Egypte long-tems , il occupa le trône ;

Mais Sésostris enfin lui ravit la couronne.

Ce revers éclatant , cet affront immortel ,

Vit au fond de son cœur , & le rend plus cruel.

Reportant ses regards vers ces plaines fécondes ,

Que le Nil enrichit du trésor de ses ondes ,

Il faut que par son peuple à regret fécondé ,

Il soutienne un Etat que la haine a fondé.

Les vaisseaux vers ces bords poussés par la tempête

Attaqués par les siens , deviennent sa conquête :

Le naufrage & la mort servent à ses desseins ;

Il fait mettre à profit les malheurs des humains :

Il hait , combat , triomphe & plein de son outrage ,

Jusqu'à l'amitié même , en lui tout est sauvage.

Ce caractère , comme on le voit , est un mélange de vices & de vertus & tel à peu près qu'Aristote le desire. Théosiris poursuit , il raconte à Philoclée tout ce qu'on vient de voir dans l'avant scène ; comment

il a été obligé de s'exiler de sa patrie , & de confier aux soins d'un ami son fils *tendre & frele espérance*. Philoclée lui apprend à son tour comment elle a perdu ses parens & son trône , comment ce jeune Grec avoit formé le projet de la venger , comment ce projet échoua , &c. &c. Après cette double confiance Zoramis paroît , suivi d'une escorte nombreuse , Philoclée l'évite , il reste avec Théosiris ; il a appris que l'Egyptien veut tenter contre lui de nouveaux efforts , il jure de le repousser & exale son courroux de la sorte.

Périssent à jamais , ces monumens hautains
 Qui portent jusqu'au Ciel le néant des humains ,
 Pompeuse sépulture , où la mort semble fiere
 D'enfvelir cent Rois dans la même poussiere ,
 Et ne laisse percer quelques pâles lueurs ,
 Que pour en éclairer le débris des grandeurs.
 Non , non , Memphis n'est plus qu'un séjour de
 mollesse ,
 Où l'erreur usurpa le nom de la sagesse ,
 Où l'homme aveugle & bas insulte à l'Éternel ,
 Par le culte d'un Dieu qui mugit sur l'Autel.

Les vers de cette imprécation sont fort

beaux , & le dernier sur-tout nous paroît sublime. La Tragédie de *Zoramis* est pleine de morceaux de cette force , & l'on ne tarderoit pas à le voir , si les bornes d'un extrait ne nous empêchoient pas de les citer tous. *Zoramis* congédie sa suite & reste seul avec *Théosiris*, il lui raconte un songe qu'il a fait la nuit précédente ; ce songe ressemble pour le fonds à tous ceux des Tragédies faites & à faire , il a des rapports marqués avec l'action de la piece , il est bien sombre , bien terrible , bien merveilleux , mais par le style , il ressemble à peu d'autres ; & s'il est vrai que dans chaque Tragédie il faille un songe , nous ne croyons pas qu'on doive proscrire celui là. *Zoramis* rappelle ensuite cette nuit désastreuse où

Philoclée en pleurs étonna ses regards

Au milieu des flambeaux , des débris des poignards.

Il avoue enfin qu'il aime cette Princesse & qu'il a fait de vains efforts pour surmonter cet amour. Le vieillard l'exhorte vivement à étouffer un feu qui peut lui être funeste , lorsqu'on vient annoncer au

Roi qu'un Envoyé de Memphis lui fait demander audience. Le Roi répond qu'il le verra , fort , en demandant des nouvelles de Philoclée , & ainsi finit le premier Aëte.

A C T E II.

On a vu dans le premier Aëte , que Théofiris , avant de partir de l'Élide , avoit confié son fils à un ami sincere (le nom de cet ami est Pasiclés) il a répondu à l'attente de Théofiris , il a donné à ce fils chéri , une éducation distinguée : ce fils est Thermodene , le même qui s'est armé en faveur de Philoclée. Graces au crédit & aux soins de Pasiclés il a été introduit à la Cour de Memphis , où sa réputation l'avoit précédé , il a plu au Roi Sésostris , il a obtenu sa confiance , & c'est lui qui , en qualité d'Ambassadeur de Sésostris , vient demander une audience au Roi de Crete. Thermodene est cet Envoyé dont on a parlé à la fin du premier Aëte. Il arrive à la Cour de Zoramis , il y rencontre Idamas qu'il n'avoit pas vu depuis quatre ans , lequel Idamas *déteste Zoramis & sert sous ses dra-*

peaux , il lui raconte comment à l'aide de Pasiclés il est devenu Ambassadeur de Sésostris ; il lui dit qu'il a laissé Pasiclés , non loin de là avec une flotte nombreuse , & que si Zoramis refuse ce qu'on lui demande , il sera accablé. Mais un soin plus touchant & plus tendre l'a amené en Crete , il désire , il espere y retrouver Philoclée son amante , qui lui a été ravie au sein des mers , & qu'il a vue prête d'expirer sous le fer du redoutable Zoramis. Idamas lui apprend que sa maîtresse respire encore , il s'évanouit de joie , le confident ajoute qu'elle doit épouser le tyran. Thermodene s'écrie :

Leur himen ? Zoramis auroit touché son cœur ,
Non , crois-moi , Philoclée à ces nœuds en horreur ,
Si tu favois , ami , combien son ame est belle :
Tout jusqu'à mes revers , est un lien pour elle.
Le doute est un affront

Il ajoute que rien ne peut rendre Philoclée infidele , qu'il est sûr d'être toujours aimé , & cependant Zoramis paroît. Sa scène avec Thermodene , est une des mieux écrites de la piece , & nous allons la citer.

THERMODENE.

Ceint de tristes lauriers , dans le sang moissonnés ,
 Sensible aux cris plaintifs de tant d'infortunés ,
 Que le meurtre fatigue , ou que le glaive immole ,
 Sans qu'il reste à leurs fils d'espoir qui les console ,
 Sésostris , ce Monarque ami de ses sujets ,
 Vous propose un accord , & vous offre la paix.
 Vous lui rendrez , Seigneur , si l'offre peut vous
 plaire ,

Ses places & ses ports enlevés par la guerre :
 Vos vaisseaux , vos captifs , tout vous sera remis ,
 Et ce grand Roi tiendra ce qu'il aura promis.
 Osez lui disputer , quand sa foi vous seconde ,
 Le titre glorieux de bienfaiteur du monde.

ZORAMIS.

Ce titre est beau , sans doute , & plaît à ma fierté ,
 Mais comment puis-je croire à la foi du traité ,
 Aux vœux de Sésostris ? s'il veut poser l'épée ,
 Et maintenir en paix sa grandeur usurpée ,
 Pourquoi tous ces vaisseaux qui tournez vers nos
 bords
 Remplissent à mes yeux l'enceinte de vos ports.

THERMODENE.

Et surquoi voulez-vous que son cœur se repose !
 Toujours à ses desseins , votre haine s'oppose ;
 Toujours ,

Z O R A M I S.

Je vous entends. De pressans intérêts
De Sésostris ailleurs détournent les projets ,
Tandis qu'une autre guerre occupera ses armes ,
Je peux dans ses états ramener les alarmes ,
Voilà tout ce qu'il craint ; & pour mieux me trahir ,
Dans un calme trompeur il voudroit m'assoupir :
Mais sa prudence en vain fait prévoir les orages.
La Crête à des Soldats , si l'Égypte à des Sages

T H E R M O D E N E.

Souvent la politique est l'art des Rois cruels ;
Elle est , dans Sésostris , l'art d'unir les mortels.

Z O R A M I S.

Eh bien ! que son retour soit feint , ou soit sincère ,
Je veux d'autres garans de l'accord qu'il veut faire.
De l'altière Memphis qu'il détruise le port ;
Sur le Nil , à mon choix , qu'il m'abandonne un fort ,
A ce que j'ai conquis que cessant de prétendre ,
Il ne demande rien à qui ne veut rien rendre ,
Et que mon pavillon désormais respecté ,
Domine sur les mers & flotte en liberté ;
Je souscrirai pour lors à la paix qu'il délire.

T H E R M O D E N E.

Y mettre un pareil prix , ce n'est pas y souscrire.

Vous avez vos projets ; Sésostris à les siens :
Je crains que ses refus. . . .

Z O R A M I S.

Annoncez-lui les miens,
Partez.

T H E R M O D E N E.

Cette rigueur , qu'attendoit peu mon Maître ,
Trop prompte à s'expliquer , s'adoucir peut-être.
Sur ces grands intérêts lorsqu'il faut prononcer ,
Plus à loisir , Seigneur , je vous laisse y penser.
Ce jour encor , souffrez qu'en ces lieux je demeure,
Et votre dessein pris , je m'éloigne sur l'heure.
Quel qu'il soit , j'attendrai , prêt à m'y conformer ,
Que de vos derniers vœux vous daigniez m'in-
former.

Thermodene s'éloigne en effet. Thé-
siris reste seul avec son Roi , & lui adresse
le couplet suivant , rempli d'éloquence de
philosophie & de fermeté.

Eh bien , cruel , contentez votre envie
Rendez-moi douloureux les restes de ma vie ,
Poursuivez ; de vos mains embrâsez vos états ;
Par d'éternels travaux consumez vos Soldats ;
Des cœurs las de souffrir aigrissez les murmures ;
Au lieu de les fermer , déchirez leurs blessures ;
Et vous-même , en ces lieux appelant le danger ,
Perdez ce peuple & vous , en croyant vous venger

Je n'applaudirai point à ces affreux ravages.
Si vous avez juré de troubler ces rivages ,
Moi , j'ai fait le serment dans le fond de mon cœur,
D'être l'ami des Rois , & non pas leur flatteur ;
De n'altérer jamais ce langage severe ,
Fait pour leur être utile , & non pas pour leur
plaire.

Eh ! quel seroit le sort des peuples malheureux ,
S'ils pleuraient quelquefois n'osoient parler pour eux ?
Et ne reclamoient point jusques aux pieds du
Trône,
Ces droits qu'en gémissant leur foiblesse abandonne ?

Accablez moi, Seigneur , de tout votre courroux ,
Ecrasé sous vos pieds , expirant sous vos coups ,
D'une mourante voix , je vous dirais encore
Que par la haine aveugle un Roi se déshonore,
Et mon dernier soupir , condamnant vos desseins ,
Serviroit malgré vous au bonheur des humains.

Zoramis s'excuse comme il peut , s'en
prend à son amour des torts qu'il peut
avoir , il a mandé Philoclée , elle arrive ,
il lui fait sa déclaration à la maniere des con-
quérons , c'est-à-dire d'un ton moitié brus-
que, moitié poli, d'un ton , où regnent tour-
à-tour la fierté, la tendresse, les menaces

& la priere ; il commande , il supplie , il soupire , il exige ; la Princesse lui répond comme elle doit : Zoramis insiste , la Princesse rejette toujours ses vœux ; le Roi se retire avec assez de courroux , mais non pas sans quelque espoir. Théosiris qui s'étoit retiré, peut-être par respect, reparoit : Philoclée lui témoigne combien elle a souffert de l'aveu du Roi , combien il est impossible qu'elle réponde à sa flamme, elle aime, elle sera fidele à son Amant quoiqu'il ne soit plus (nous avons dit qu'elle le croyoit mort), elle sera fidele à son ombre , à l'ombre de Thermodene. A ce nom de Thermodene, le vieillard lui fait différentes questions , les réponses de Philoclée l'éclaircissent de plus en plus ; l'amant que vous pleurez, s'écrie-t-il , étoit mon fils. Cette découverte redouble les malheurs de Théosiris , & n'adoucit point ceux de Philoclée ; unis par l'infortune , le pere & l'amante jurent de s'estimer toujours , & de se défendre contre l'ennemi commun : ils sortent.

A C T E III.

Nous avons dit que le fond du Théâtre représentoit la mer, Philoclée, que rien n'a défabusé encore sur le sort de son amant, se promene au bord de cet élément redoutable, elle rappelle en peu de mots tous ses malheurs, se reproche sur-tout d'avoir ajouté à ceux de Théosiris, en lui apprenant que son fils n'étoit plus, & lasse du jour, impatiente de rejoindre celui qu'elle aime, elle va se précipiter dans l'onde. Tout-à-coup Thermodene paroît à ses yeux, d'abord elle le prend pour son ombre, sûre enfin que c'est lui-même, elle s'abandonne à la joie. Thermodene, que la tempête avoit poussé vers l'Égypte, raconte à sa maîtresse comment, ayant gagné la confiance de Sésostris, ce Roi l'a choisi pour Ambassadeur, & comment, par les soins d'Idamas, il est parvenu à s'introduire auprès d'elle. Philoclée l'écoute avec le plus vif intérêt, lui répond les choses les plus tendres & lui apprend qu'*Eumene* vit, *Eumene* est le véritable nom de *Théosiris*,

c'est celui qu'il portoit en Elide avant sa disgrâce. Thermodene enchanté de retrouver son pere & sa maîtresse , s'apprête à sortir pour aller embrasser le premier. Il arrive lui-même , il vient de la part du Roi ordonner à Thermodene de se retirer : Philoclée lui annonce que Thermodene , que cet Ambassadeur du Roi d'Égypte , est son fils ; qu'on juge de la joie de ce vieillard ; il embrasse son enfant , qui l'embrasse à son tour. Mais Philoclée , Thermodene & son pere , sont dans le plus grand danger : ce dernier dit aux deux autres.

Que seroit-ce ? grands Dieux
Si Zoramis alloit vous surprendre en ces lieux ,
Nous périssons tous trois , si son cœur nous soup-
çonne.

Ce moment est le plus doux & le plus cruel de leur vie ; à peine ils se retrouvent qu'ils sont obligés de se séparer. Cependant Zoramis qui est naturellement désiant , & qu'on a aigri d'ailleurs par un avis secret , arrive sur la scène , témoigne sa surprise à Thermodene de ce qu'il n'est point parti , & lui ordonne de nouveau de se retirer. Il

reste seul avec son Ministre , il feint d'avoir dompté son amour pour Philoclée , & lui en fait l'aveu ; le vieillard applaudit à ce triomphe & en félicite son Souverain : ce dernier cependant laisse entrevoir au vieillard des soupçons qui l'offensent , & voici comment Théoliris se justifie.

Soixante ans d'infortune accumulés sur moi
 Aux yeux de l'univers , ont consacré ma foi.
 Des mes plus jeunes ans , mon ardeur pour mes
 maîtres,
 Mes yeux toujours ouverts sur les complots des
 traîtres,
 Cent malheureux ravis au glaive des tyrans,
 Tels ont été mes soins , & voilà mes garans.
 Aux brigues , il se peut qu'à la fin je succombe ;
 Mais un rayon sacré partiroit de ma tombe,
 Pour desfler les yeux qui m'auroient mal jugé.
 L'ami de la vertu par les Dieux est vengé ;
 Son nom seul le défend , il terrasse l'envie ;
 Sa mort enfin l'absout , en éclairant sa vie,
 Et bénissant son nom , les peuples en secret
 Gardent le souvenir du bien qu'il leur a fait.
 Oui , oui , si près de vous , pour comble d'im-
 posture,
 L'envie osoit noircir une ame ouverte & pure,
 J'oserois attester , pour unique soutien ,

La fureur des méchans , le vœu des citoyens ;
Ce cœur que fit saigner , au sein de ma patrie ,
Le poignard de la haine & de la calomnie ;
Les Dieux , l'humanité , vous-même dont la
voix

Démentiroit l'erreur qui m'eut ôté mes droits.
Opprimé , condamné sous la main meurtrière ,
Terminant les ennuis de ma longue carrière ,
A mon accusateur devant moi confondu ,
J'opposerois ma vie & j'aurois répondu.

Cette tirade nous paroît la plus belle de la pièce , elle fait peu d'impression sur l'ame de Zoramis , qui toujours inquiet & soupçonneux , sort , en recommandant à Théosiris de veiller sur-tout ce qui se passe : le Ministre sort quelques momens après lui.

A C T E I V.

Thermodene n'a point souscrit aux volontés de Zoramis , il n'est point parti , il est revenu trouver son pere par un sentier secret , il a à ses ordres un gros d'Égyptiens qui l'attend près du palais , il propose au vieillard de fuir avec Philoclée , de quitter un séjour détesté , Théosiris le refuse , il

craint que cette fuite ne redouble leurs communs dangers , il exhorte son fils , au contraire , à s'éloigner le plutôt possible , après un combat assez long , Thermodene obéit , il s'éloigne. Zoramis instruit de ces délais qui l'irritent de plus en plus , rentre sur la scène , il ordonne de nouveau qu'on éloigne Thermodene , il craint que cet Envoyé ne soit son rival ; il s'emporte , il menace , il rugit , il se livre à toutes ses fureurs , le vieillard les réprime le mieux qu'il peut. Thermutis , Capitaine des Gardes de Zoramis , vient annoncer que Thermodene est aux fers , on l'a entendu , on l'a entrevu même dans l'ombre de la nuit s'avancer vers le palais , suivi d'une escorte , le nom de Philoclée échappoit de sa bouche , il avoit sur elle quelque projet criminel : on l'a attaqué , il s'est défendu long-tems avec courage , mais enfin , accablé par le nombre , il a été obligé de céder. On juge des tourmens de Théosiris présent à cette narration. Zoramis ordonne qu'on lui amene sa captive & l'audacieux Thermodene , l'un & l'autre paroissent ,

chacun par un côté du Théâtre , Zoramís ;
 en les observant tous deux , découvre
 facilement qu'ils s'aiment & qu'il est trahi ,
 il ne garde plus aucun ménagement ;
 l'autel est prêt , dit-il à Philoclée , venez
 & la Crete vous nomme sa Reine : Phi-
 loclée le refuse avec mépris & indignation ,
 & Thermodene ajoute :

De quel droit oses-tu
 Sous ton indigne joug , accabler sa vertu ?
 Va , le sort la placée , alors qu'il l'a fit naître ,
 Au-dessus de tes dons , & de ton rang peut-être.
 Tu lui parle d'un Trône , & ce Trône est le tien.
 N'attendant , ne voulant de Sceptre que le sien ,
 Elle te dit par moi : « Faite pour la Couronne ,
 » Je veux qu'on me la rende , & non qu'on me l'a
 » donne.
 » Garde tes vils présens ; ils m'outragent : dans
 » moi
 » Respecte ton égale & la fille d'un Roi.

Zoramís furieux ordonne le supplice de
 Thermodene. *Fais donc avant* , s'écrie
 Théosiris , *fais donc avant assassiner son*
pere. Zoramís indigné autant que surpris
 que Théosiris soit d'intelligence avec son
 ennemi

ennemi & son rival , éprouve un accès de rage , elle est cependant modérée par les discours du vieillard , & par Philoclée ; il suspend le trépas de son Rival & de son Ministre , les fait sortir de sa présence , & se contente de leur ôter leur liberté. Seul avec Philoclée , il met en usage tous les moyens qu'il peut imaginer pour la fléchir , elle reste inébranlable , & préfère la mort à la main de Zoramis. Au moment que celui-ci , ne se connoissant plus , pousse les derniers hurlemens du désespoir , Thermutis arrive & lui donne l'avis suivant.

D'un assaut imprévu redoutez les approches ,
Entendez-vous les cris répétés dans ces roches ?
Les ennemis , Seigneur , occupent l'autre bord ,
Et leur clameur soudaine a volé j'usqu'au port.
Aux premières clartés de l'aurore naissante ,
Nous avons découvert leur flotte menaçante.
Ami de Thermodene , Idamas qui le sert ,
Chargé d'avis secrets , les rejoint & nous perd.
Non , l'Egypte jamais , fiere de sa fortune ,
Sous tant de pavillons n'a fait gémir Neptune ;
Leur orgueil par les vents semble être protégé ,
Et dans une heure enfin , vous êtes assiégé.

Zoramis que rien n'épouvante , met le fabre à la main , fort avec sa garde , & ordonne que Philoclée soit conduite à la tour.

A C T E V.

Le Théâtre représente un cachot horrible en forme de caverne , on voit sur l'un des côtés un roc enfoncé , au pied de ce roc est assis Théosiris enchaîné , Thermodene paroît furieux & parcourt la scène avec la plus vive agitation. Nous allons citer en entier la premiere scène de ce cinquième acte , & rien n'est plus digne de l'attention de nos Lecteurs.

T H É O S I R I S.

De quel ardent courroux, ton ame est consumée !
La mienne s'affermit plus elle est opprimée.

T H E R M O D E N E ne se possédant plus.

Mon pere! . . . il est des Dieux , & pour dernier
revers ,

Ce séjour vous renferme , & vous portez des fers !
Et Zoramis respire ! ô désespoir ! ô rage !
Vos jours si précieux sont en butte à l'outrage !

Que devient Philoclée ? on enchaîne ses pas ,
Sous d'infâmes liens elle attend le trépas.
Le trépas ! Philoclée ! & c'est là ton partage ! ...
Princesse infortunée ! ... exécration rivage !
Il faudra donc loin d'elle expirer en ces lieux ,
Et voilà le vengeur que lui gardoient les cieux.

THÉOSIRIS.

O toi , dont les vertus , noble & brillant présage ,
D'un digne Successeur m'offrent déjà l'image ,
De ma constance , ici , fidele imitateur ,
Supporte tes revers , & commande à ton cœur.

THERMODENE.

Quand des Dieux inhumains ! ...

THÉOSIRIS.

Étouffe ce murmure.

THERMODENE , *avec une sorte d'empportement.*

Étouffez donc en moi le cri de la nature.

THÉOSIRIS , *avec calme.*

Celui du désespoir : il est peint dans tes yeux.
Le croira-t-on ! eh quoi ! dans ce jour , en ces lieux ,

C'est-moi , c'est un mortel appésanti par l'âge ;
Qui t'égale en malheur & te passe en courage !

THERMODENE , versant des pleurs de rage.

Ah ! je n'ai point celui de voir , sans m'indigner ,
Cet antre , ce sépulchre où l'on vous fit traîner ;
Je n'ai point le pouvoir de retenir mes larmes ,
Lorsque de Philoclée on m'enleve les charmes ;
Je ne m'endurcis point contre de tels objets.
Je chéris vos vertus , j'adore ses attraits ;
Je vous pleure tous deux... eh ! pourquoi m'en
défendre ?

Il n'est rien que pour vous je n'osasse entreprendre :
Ciel ! faut-il que mon bras languisse inanimé ,
Quand d'un glaive vengeur il devoit être armé ?
Quand Zoramis dompté par ces mains qu'il en-
chaîne ,

Devroit , en expirant , satisfaire à ma haine ?
Elle est juste.... ah ! du moins qu'il brise vos liens ,
Qu'il finisse vos maux , je souffrirai les miens ;
Mais je ne souffre point sans trouble & sans colere ,
L'esclavage odieux d'une Amante & d'un Père ...
Quel bonheur d'obéir à ses ressentimens !
Qu'on doit sentir de joie à frapper ses tyrans !

T H É O S I R I S.

Tremble de te livrer aux transports de ton zèle :

Une ame impétueuse est bientôt criminelle,

(*Le serrant dans ses bras*)

Viens, écoute un ami. Depuis que je suis né,
 Poursuivi, dépendant, à souffrir condamné,
 J'ai de mes passions dompté la violence:
 Tout résiste à la fougue & cède à la constance.
 Poussé de piège en piège & d'écueil en écueil,
 J'appris de l'infortune à surmonter l'orgueil.
 Ne crois pas cependant que jamais la misère,
 Ait sous son joug honteux courbé mon caractère.
 Défendre l'opprimé fut ma plus sainte Loi,
 Et par humanité, j'ai vieilli près d'un Roi.
 Dans les camps, dans les Cours, dans ce sauvage
 asyle,
 Si j'ai plié, ce fut dans l'espoir d'être utile.
 Vas, parmi les mortels que j'ai su trop chérir,
 J'ai vu qu'il faut céder, quand on veut les servir;
 J'ai vu qu'une ame altière, inflexible & rébelle,
 Aigrit sa destinée, en s'irritant contre elle;
 Et j'éprouvai toujours, qu'espérant tout du tems,
 On triomphe de fôï, du fort & des tyrans.
 Jeune, ardent & trompé, que ton ame se fie,
 Aux conseils d'un vieillard qui va quitter la vie:
 Sur cette mer terrible, où je fus agité,
 Je veux servir de guide à ta témérité;
 Je veux, en échouant, prévenir ton naufrage.
 Songe que, pour trésor, pour unique héritage,

Je ne puis te laisser , grace à mes oppresseurs ,
Que mon expérience , & sur-tout mes malheurs.

T H E R M O D E N E.

Ah ! pour le cœur d'un fils , leçon chere &
sacrée !

De tout ce que j'entends mon ame est pénétrée...
Vous , malheureux ! ... qui ? Vous , finir dans ces
cachots

Soixante ans de vertus , d'honneur & de travaux !
Le Ciel qui fit en vous un présent à la terre ,
Est-il jaloux du bien que vous pouviez lui faire ? }
Si de la bienséance , il mit en vous l'attrait ,
Pourquoi , par le malheur , en détruit-il l'effet !

T H É O S I R I S.

Il ne l'a point détruit : par ma persévérance ,
J'ai fait quelques heureux ; ils sont ma récompense.

T H E R M O D E N E.

Que votre calme auguste ajoute à mes fureurs !

(*Se jettant dans les bras de son Pere.*)

Cachez dans votre sein , mon courroux & mes
pleurs.

Quel mortel , où quel Dieu calmera mes alarmes ?
Qui brisera mes fers ? qui me rendra des armes ?

Mais, quoi ! quel bruit soudain fait retentir ces lieux ?

Il redouble : on approche. Est-il vrai ! justes cieux ?

(*Appercevant Idamas.*)

N'en pouvant plus douter , j'ose à peine le croire.

THERMONE A IDAMAS.

Qui t'amène ?

I D A M A S.

Le zèle armé par la Victoire.

THÉOSIRIS A THERMONE.

Accuse encor les Dieux.

Nous avons déjà dit que Pasiclès étoit resté sur la mer avec une flotte assez nombreuse , Idamas vient annoncer aux deux prisonniers que l'ayant rejoint sur la mer , ils ont attaqué Zoramis , que ce dernier après s'être long-tems défendu avec beaucoup de courage a été poussé & referré contre des rochers dans un défilé fort étroit , que là il a disparu sous une

voûte souterraine , & que peut-être il s'est donné la mort. Thermodene que cette nouvelle encourage , reçoit des armes des mains d'Idamas , confie son perc à une garde nombreuse , & vole au secours de Philoclée. A peine il est sorti , que Zoramis pâle , échevelé , sanglant , sort d'un souterrain pratiqué dans la caverne par une ouverture qu'il se fait , en écartant quelques débris de rochers , il lui reste un poignard dont il compte faire le plus terrible usage ; il cherche des yeux Thermodene , son vieux Ministre lui apprend que Thermodene est libre ; il est plus furieux que jamais en voyant que son rival lui est échappé , toutefois il se console un peu en songeant que Philoclée , dont il a ordonné le trépas , l'a reçu en effet : il se trompe , Philoclée n'est point morte , elle a été délivrée. Elle arrive dans le souterrain avec Thermodene , celui-ci ordonne à ses soldats de le délivrer d'un monstre : arrêtez , arrêtez , s'écrie le vieillard en se jettant entre les soldats & Zoramis , & en faisant de son corps un rampart à ce dernier.

Arrêtez , malgré sa furie

Il fut mon bienfaiteur , je défendrai sa vie.

Thermodene est vainqueur , Philoclée respire encore , Zoramis est vaincu , il perd sa maîtresse & son empire : frappé de tant de coups imprévus , il se tue , & c'est le seul parti qu'il dut prendre. Théosiris, Thermodene & Philoclée , sont unis , libres & heureux. Le sujet de cette piece est un peu romanesque , elle ressemble un peu trop à beaucoup d'autres ; mais il y a des beautés de détail qu'il est impossible de ne pas admirer ; lorsque Philoclée dit au vieux Ministre que Thermodene est son fils , lorsque ce vieillard le reconnoît , l'embrasse & est obligé de s'en séparer au moment même où il a le plus de plaisir à le voir , il est impossible de ne pas fondre en larmes : cette situation est vraiment Tragique , & les ennemis même de M. Dorat (supposé qu'il en ait encore) seront obligés d'en convenir. Ils ne pourront pas nier non plus que la premiere scène du cinquieme acte ne soit une des plus belles qu'il y ait au Théâtre , & que tous les morceaux que nous avons cités

ne soient écrits avec la couleur qui convient au sujet. M. Dorat avoit déjà donné une Tragédie de *Théagène & Chariclée* ; Mais elle ressembloit peu à *Zoramis* , quoiqu'elle fut la même pour le fonds.

M. Dorat aimoit passionément la Tragédie , son projet même étoit , il nous l'a dit souvent , de ne plus s'exercer que dans ce genre. On lui a constamment refusé les talens qu'il exige , rien n'est plus injuste , mais rien n'est moins étonnant , la grace s'allie rarement avec l'énergie ; Dorat avoit tant montré de la première qu'il falloit bien le croire incapable de la seconde , & après tout il n'y avoit pas grand mal à cela , cette impuissance prétendue de réussir dans plusieurs genres , est la seule consolation qui reste à l'envie , & ne faut-il pas lui en laisser quelqu'une ? On donnoit un jour *Adélaïde de Hongrie* , nous entendîmes un homme , au sortir de cette pièce , dire que Dorat ne faisoit bien que des vers de société , & les yeux de cet homme étoient encore humides des larmes que le cinquième acte de cette Tragédie lui avoit fait répan-

dre. Nous observerons , au sujet de cette piece , que quoique le fonds en ait paru trop romanesque , il est impossible de la lire ou de la voir représenter sans éprouver l'attendrissement le plus vrai. Dorat , a-t-on dit , en avoit puisé le sujet dans un Conte de Fée ; & qu'importe la source où l'on puise , si l'on fait disparaître le merveilleux sous un air de vraisemblance qui en impose au point d'arracher des pleurs au spectateur sensible ? Les Tragédies faites d'après quelque trait de la Fable ont-elles une source plus digne de vénération ? La Fable n'est-elle pas une suite d'Historiettes plus incroyables quelquefois que toutes celles de la Bibliothèque Bleue ? Les gens qui ne s'attendrissent qu'aux pieces composées exactement d'après les règles du Théâtre , rappellent le mot de ce Payfan qui assistant à un Sermon touchant où tout le monde pleuroit excepté lui , & interrogé pourquoi il ne pleuroit pas , répondit : *Je ne suis point de la Paroisse*. Les règles sont très-respectables sans doute , mais la poétique du cœur vaut bien celle d'Aristote.

Nous venons de jeter un coup-d'œil rapide sur les ouvrages importants de M. Dorat : sa couronne est composée de lauriers & de fleurs ; & ces dernières en sont peut-être le plus bel ornement. Ces fleurs sont ses Poésies fugitives. Elles se répandoient d'abord dans la capitale , & de là dans la Province. On les lisoit avec avidité , & au bout d'un certain tems l'Auteur les rassembloit & les offroit au public sous un titre quelconque ; c'est ainsi qu'il a donné , à différentes époques , *les Fantaisies* , *les Nouveaux torts* , & le premier volume du *Coup-d'œil sur la Littérature* : on trouve dans ces trois recueils des pièces de tous les genres. Ces bagatelles ne sont pas aussi frivoles que bien des personnes le croient : plusieurs événemens singuliers & remarquables y sont consignés en jolis vers , ce qui vaut bien la prose lourde & monotone des Gazettes ; on y trouve des peintures vraies des mœurs du tems , des modes & des ridicules du jour ; ces pastels fugitifs , ces croquis légers peuvent servir à l'Historien , qui médite de grands tableaux ; & plus

encore au moraliste qui observe l'influence des événemens sur les hommes , & celle des hommes sur les événemens. Dorat , dans ces petits ouvrages , a moins de négligence que Chaulieu ; il a plus de précision que Gresset ; plus de traits fins , plus d'esprit que le Cardinal de Bernis ; plus d'abandon que Bernard , plus de graces que Desmahis ; plus de coloris que Voltaire , & enfin une légèreté qui n'appartient qu'à lui. C'est-là que sa muse ressemble à cette Nymphe qui couroit sur les épis sans les courber. Au nom de Voltaire , si supérieur dans ce genre , le Lecteur indigné s'est arrêté peut-être en criant au blasphême : Il a eu tort. Encore une fois nous ne voulons point déshonorer notre ami & nous-mêmes en lui prodiguant des éloges qu'il n'a point mérités ; nous ne devons , nous ne voulons être que justes. Il en est de ses Poésies fugitives comme de ses fables : si Dorat a des qualités qui ne se trouvent point chez les Auteurs que nous avons nommés , ils en ont qui ne se trouvent point chez lui. Voltaire sur-tout a toujours

plus de précision & de philosophie. On a reproché à Dorat de traiter ces petits sujets toujours de la même manière, & par conséquent d'être monotone. Ce reproche n'est pas fondé. Il est vrai qu'il a presque toujours le coloris brillant de Properce, mais la scélératesse aimable de Catulle a régné dans ses premiers écrits en ce genre, & la tendresse de Tibulle a respiré dans les derniers. C'est une autre Délie qui a causé cette révolution; &, s'il faut en croire les vers suivans, cette moderne Délie, que nous ne connoissons pas, étoit bien plus intéressante que l'ancienne. Il est bien peu de femmes à qui l'on puisse dire ce qui suit :

Qu'un Auteur ordinaire efface ,
Il fait très-bien assurément ,
Mais toi , dont l'amour suit la trace ;
Toi qu'inspire ce Dieu charmant ,
Use du moins bien sobrement
Du conseil épineux d'Horace ,
Délie , efface rarement ,
De peur d'enlever une grace
Ou de rayer un sentiment.

Lorsque Dorat écrit à des femmes de Théâtre, célèbres par leurs attraits & leurs talens ; à *ces femmes de bien qui sont*, comme il le dit lui-même :

Qui sont du célibat en France

Et la ressource & le soutien.

Il prend avec elles un ton leste & cavalier qui n'est point celui d'un jeune Mousquetaire, comme on l'a prétendu, mais celui d'un homme qui a vécu dans le monde, qui l'a observé, qui connoît la mesure des choses & ne la passe jamais ; qui paroît avoir la certitude de ne pas déplaire, lors même qu'il est un peu insolent. Lorsqu'il parle à ces femmes de leurs maris ou de leurs amans, c'est sans le moindre égard, sans le moindre intérêt pour les malheurs auxquels ils sont sujets. Mais qu'on lise toutes les pièces qu'il a adressées à Délie, on verra qu'il y prend un ton absolument différent ; c'est celui du respect, du sentiment le plus vrai & le plus tendre : il y déplore même ses infidélités ; il se repent,

& n'a point l'air d'un faux converti. Ces légères observations suffisent pour montrer l'injustice du reproche qu'on lui fait. Est-ce être monotone que de peindre également bien l'amour constant & l'amour fripon ?

On a dit quelque part que *les derniers Ouvrages de M. Dorat se ressentoient d'un physique qui se détruisoit tous les jours.* Ce reproche n'est pas plus fondé que le précédent, nous allons donner une preuve du contraire en transcrivant ici l'Épître à la Variété.

ÉPITRE A LA VARIÉTÉ.

Jeune Déesse que je fers ,
 Enchanteresse au vol agile ,
 Qui me séduis par les éclairs
 De ton diadème mobile ,
 Et , comme Iris , en nuances fertile ,
 D'une écharpe changeante embrasses l'Univers ;
 Toi , qui fens la plaine liquide ,
 Ou vas t'ouvrir dans l'air des chemins inconnus ,
 Sur un char rayonnant , diaphane & rapide ,
 Traîné par les Dragons d'Armide ,
 Ou les Colombes de Vénus ;

De

Variété, c'est toi que je prends pour modèle,
De ce Globe embellis l'uniforme tableau;
Il n'est rien à mes yeux, s'il ne se renouvelle.

Viens ; de l'ennui même du beau

Sauve ma Muse qui t'appelle.

Dirige-là ; ton art piquant

Au vrai mariant l'imposture ,

Des écrits , & de la nature ,

Est le plus aimable ornement.

Étale à mes regards ce vase inépuisable ,

Ce dépôt immense de fleurs ,

Dont ta main si légère assortit les couleurs ,

Leur frêle & vif éclat ressemble à nos ardeurs.

Tout ce qui plaît n'est point durable ;

La rose du matin , le soir , meurt sur le fable ;

Les zéphirs sont charmans , les zéphirs sont trom-
peurs ;

J'aime mieux les regrets , qu'un bonheur qui m'ac-
cable :

Le vol même du tems emporte ses rigueurs. .

Daphné fuit , Apollon l'implore ;

Le Dieu jouit , même alors qu'il se plaint ;

L'amour que l'on poursuit encore ,

Est bien plus séduisant que l'amour qu'on atteint.

Pour moi , dans ta riche corbeille ;

Vas , je me garderai de jamais faire un choix ;

Chaque fleur ou sombre ou vermeille

Viendra s'effeuiller sous mes doigts.

Pour le front de Thalie , ou le sein de Climene ,
Tantôt je cueillerai l'œillet éblouissant ,

Tantôt du fouci palissant

Je couronnerai Melpomene.

Les larmes ont leur volupté ,

Comme le rire à son ivresse ,

Et des indifférens l'importune pitié

Insulta trop souvent à ma douce tristesse.

Docile aux mouvemens dont je suis agité ,

L'abandon est la loi qui me conduit sans cesse ;

J'ai de l'instinct , & point de volonté ;

Le projet m'effarouche , & le travail me blesse ;

Je vais où je suis emporté ,

C'est rarement vers la sagesse.

Enfin , mon vol est libre autant qu'illimité ,

Un siècle ne vaut pas l'instant qui m'intéresse.

Ni gai ni sensible à demi ,

Aujourd'hui je triomphe aux pieds d'une maîtresse ,

Je pleurerai demain dans le sein d'un ami.

Voilà pourquoi , moitié fous , moitié sages ,

Mes écrits ont offert tant de traits différens.

Ces fruits irréguliers de mes loirs volages ,

Dictés par mes erreurs , ou par mes sentimens ,

Sont des rêves , des jeux , & non pas des ouvrages.

Par ses illusions , secondant mon attrait ,

Une autre Déesse , qui t'entraîne à sa suite ,

Me donne tous les biens que la raison promet :

Le monde enchanté qu'on se fait

Vaut bien le monde qu'on habite.

L'imagination partage mes desirs ;

Autour de moi, par vous, la lumière est plus pure,

En sons mélodieux vous changez mes soupirs.

Pourvu de maux par la nature ,

L'homme du moins la trompe , en créant des
plaisirs.

La gloire est imposante , & par fois je l'adore ,

C'est un nuage coloré

Qu'on embrasse & qui s'évapore ,

N'importe ; on est heureux tant qu'on est enivré.

Variété, tels sont les objets que j'encense ;

Ta double étoile au front, ta baguette à la main ,

Verse à jamais ton charme souverain

Sur ma fugitive existence ,

Et , lorsqu'à mon dernier instant ,

J'aurai vu s'envoler le songe de la vie ,

Immortel comme toi , que ton prisme éclatant

Me reproduise encor ta brillante féerie ,

Dans ce monde invisible , où l'avenir m'attend.

Cette Épître est assurément un des derniers ouvrages de Dorat. Y a-t-il quelque phrase qui se ressente *de la foiblesse d'un physique qui se détruit tous les jours* ? Que de graces au contraire ; quelle pureté &

même quelle douce philosophie dans ces deux vers !

Le monde enchanté qu'on se fait
Vaut bien le monde qu'on habite.

Les suivans ne font-ils pas dignes de la Fontaine ?

Je vais où je suis emporté :
C'est rarement vers la sagesse.

M. Dorat se portoit fort mal , il est vrai , lorsqu'il donna ces vers : *son physique se détruisoit en effet tous les jours*. Mais y a-t-il dans cette pièce quelque chose qui l'annonce ? Ne pourroit-on pas l'appeller le chant du Cygne ; ainsi que la réponse qu'il a faite à M. le Chevalier de Cubieres , & qu'on trouvera à la suite de cet Éloge ?

Nous ne parlerons point des écrits où l'on prétend que M. Dorat eut l'intention d'attaquer des hommes justement célèbres. Nous dirons seulement , pour l'excuser , que puisqu'il n'y a nommé personne , il n'est pas absolument prouvé qu'il ait eu

cette intention : quoiqu'il en soit, nous n'en parlerons point, & nous le pouvons sans nuire beaucoup à sa gloire. S'il eut en effet le projet de jouer ces hommes célèbres dans une de ses Comédies, il fut d'autant plus à plaindre qu'aucun d'eux n'a jamais écrit une ligne contre lui ; que parmi ces hommes qu'il croyoit être ses ennemis, plusieurs l'apprécioient mieux que personne & lui rendoient plus de justice que quelques gens qui se disoient ses amis. M. d'Alembert, entr'autres, nous a dit souvent que M. Dorat avoit dix fois le mérite nécessaire pour être de l'Académie Française. Eh ! qui pourroit contredire M. d'Alembert ? Tout le monde fait que Malleville, Pavillon, Benferade, Voiture, furent de l'Académie Française ; qu'elle porta même le deuil de ce dernier, & M. Dorat qui valoit mieux que tous ces hommes ensemble, n'auroit pas mérité d'en être ? Cessons d'agiter cette question, sachons pourquoi il n'en fut pas. Né avec une délicatesse ombrageuse, chaque fois

qu'il avoit un succès , il croyoit que ce succès étoit contesté par les hommes mêmes dont le suffrage y mettoit le sceau. D'autres hommes d'ailleurs intéressés peut-être à ce qu'il ne fut pas de l'Académie , l'aigrissoient contre ses véritables Juges. Aussi crédule que sensible , altier tour-à-tour & modeste , il ajoutoit foi à ces insinuations perfides : & lorsque dans ses Préfaces ou dans ses Épîtres il se plaignoit , soit avec amertume , soit avec raillerie , de ses prétendus détracteurs , il avoit le malheur de se faire de vrais ennemis & d'en combattre d'imaginaires (*).

(*) La sorte de férocité avec laquelle on s'est déchaîné contre M. Dorat après sa mort , ne justifie-t-elle pas cette délicatesse ombrageuse que ses amis lui ont souvent reprochée ? Il n'est donc plus vrai que l'envie n'attaque que les vivans , elle distille son fiel sur la tombe des morts , elle hait des cendres ; elle ne se contente pas de ressembler à ces Vampirs de la Moravie qui suçoient le sang des hommes & en faisoient des squelettes , elle s'assied sur les monumens , en brise la pierre & ronge les squelettes même.

Ce siècle a vu naître une foule de Philosophes , dignes émules des Platon , des Lucien , des Plutarque , des Sénèque , des Montaigne , &c. &c. M. Dorat sentoît tout le mérite de ces derniers qui ne font plus ; il les lisoit avec plaisir ; il les imitoit même tant qu'il pouvoit ; plusieurs de ses écrits en font la preuve. Mais graces aux insinuations dont nous avons parlé , quoiqu'il adorât les maîtres , il se croyoit détesté des disciples , dont il augmentoit le nombre sans le savoir & sans y prétendre. Il vivoit avec les vieux Philosophes morts depuis long-tems , & fuyoit ceux qui existent encore. Enfin , il eslimoit , il révéroit la Philosophie ancienne : & la Philosophie moderne , qui est la même sous des formes différentes , lui paroissoit dangereuse. Cette Philosophie , cette divinité bienfaisante qui éclaire & console l'humanité , étoit à ses yeux une furie armée de serpens & toujours prête à le poursuivre. C'est sur-tout dans les dernières années de sa vie que ce fantôme lui apparoissoit sans cesse ; il le voyoit assis au bord de sa tombe.

Pénétré de courroux & d'indignation , il s'armoit à son tour ; dresseoit contre le prétendu monstre son artillerie légère ; mais ses traits ne faisant qu'effleurer l'égide impénétrable de cette Déesse , retomboient le plus souvent sur lui-même , & le bleissoient malheureusement d'atteintes incurables. On sera surpris peut-être qu'à cet égard nous déplorions son aveuglement : peut-être croira-t-on qu'étant amis , qu'ayant à-peu-près les mêmes goûts , nous devions avoir les mêmes principes ; pourquoi cela ? Pourquoi veut-on que les sentimens influent si fort sur les opinions ? Ne peut-on s'aimer & s'estimer beaucoup sans penser & se conduire de même ? Les meilleurs amis de l'antiquité parmi les hommes de Lettres Philosophes , furent un Epicurien & un Stoïcien. Si nous sommes fiers de quelque chose , ce n'est point du goût à-peu-près stérile que nous avons pour les Lettres , c'est de la justice que nous nous plaçons à rendre à ceux qui les cultivent avec plus de fruit que nous ; nous admirerons toujours le talent par-tout où il se trouvera ; & si déjà nous n'étions

pas d'un parti , celui de la vérité , c'est le seul que nous voulussions épouser.

Il est intéressant d'observer que M. Dorat n'a pas toujours eu pour les honneurs Littéraires cet éloignement qu'il a souvent manifesté sur la fin de ses jours , avant qu'on eut aigri son caractère , décoré déjà de titres suffisans , il s'étoit présenté pour être de l'Académie Française ; mais comment s'étoit-il présenté ? De la manière la plus intéressante , & qui seule , nous osons le dire , qui seule lui méritoit une place , s'il est vrai que dans une Société où les vertus ne font qu'un avec les talens , un procédé héroïque ait la valeur d'un bon ouvrage. Dans le tems que Dorat eut le noble desir d'être de l'Académie ; Colardeau l'avoit aussi ; Dorat proposa à son ami de faire avec lui les visites nécessaires , Colardeau y consentit & il n'y avoit qu'une place vacante. Il est une seule chose dans le monde que les amis n'aiment gueres à partager , c'est la gloire : Dorat & Colardeau , en confondant leurs droits ; prouverent que le bonheur de l'un devien-

droit celui de l'autre , que le succès du vainqueur consoleroit le vaincu de sa défaite , & la Littérature ne fournit pas souvent des exemples de cette générosité & de cette délicatesse.

Si nous avons eu beaucoup à louer en parlant des ouvrages de M. Dorat , nous ne l'aurons pas moins en parlant de sa personne & de son caractère. Sa passion dominante étoit un amour immodéré pour la gloire , qu'il n'avoit point l'air de mépriser comme on l'a prétendu , mais dont seulement il paroissoit ne pas se soucier beaucoup : il traitoit cette divinité à-peu-près comme ses maîtresses ; il lui ravissoit des faveurs & feignoit de la dédaigner. Ce sentiment qui l'occupoit presque tout entier devoit nécessairement affoiblir en lui des sentimens plus doux ; voilà pourquoi en amitié il étoit peu empressé , mais solide ; il ne venoit point chercher son ami , mais son ami étoit sûr de le trouver & le trouvoit sur-tout dans les grandes occasions : il en a donné plus d'une preuve à des gens qui ont eu avec lui les torts les plus graves :

nous connoissons à ce sujet des faits que nous ne révélerons point ; il y a trop de choses à louer dans notre ami pour que nous lui fassions un mérite d'avoir pardonné de vrais coupables.

Il avoit les vertus que donnent la religion & la philosophie, ces vertus sont à-peu-près les mêmes : il étoit doux, poli, bien-faisant, plein d'humanité & de franchise ; une chose qu'on aura peine à croire & qui cependant est vraie, c'est que sous un extérieur léger & presque frivole, il cachoit un grand fonds de bonhommie & la pouffoit même jusqu'à la crédulité ; par ces dernières qualités comme par quelques autres, il ressembloit assez à la Fontaine : & qui osera nier qu'il n'eut pu dire comme ce dernier ?

Je suis chose légère & vole à tout sujet
 Je vais de fleur en fleur & d'objet en objet ,
 A beaucoup de plaisir , je mêle un peu de gloire ,
 J'irais plus haut peut-être au temple de mémoire ,
 Mais quoi ! je suis volage en vers comme en amours...

Il avoit de plus que le *bon homme* une activité incroyable. Il ne paroissoit jamais

occupé, & il l'étoit fans cesse : il travailloit par-tout, dans les cercles, aux promenades, aux spectacles ; il observoit en courant, & peignoit de même ; & malgré cela il n'apportoit jamais dans la Société ces distractions si communes à ceux qui ont plus de commerce avec les livres qu'avec les hommes ; il y montrait de l'esprit & favoit sur-tout faire briller celui des autres, talent ordinaire de ceux qui en ont le plus. Il parloit peu, mais il écoutoit bien, & l'on ne pouvoit s'empêcher d'aimer son silence. Sa modestie & son indulgence lui donnoient un avantage réel sur tous ses semblables. Dès qu'il ouvroit la bouche on l'écoutoit avec attention ; il ne l'ouvroit guères que pour dire des choses fines & faillantes, & c'est sur-tout alors qu'on lui favoit bon gré de s'être tu. Il avoit dans sa tournure physique quelque chose de vif, de délié & de lesté, qui annonçoit absolument le caractère de ses écrits, & nous sommes presque tentés de l'appeller le *Sylphe de la Littérature* ; mais il s'est peint souvent lui-même & pour en donner une

idée plus juste , il vaut mieux que nous
citions ses propres paroles :

Quoique le ton du siècle autrement en ordonne ,
Je prétens fuir l'orgueil , ne détester personne ;
Bien scandaleusement toujours rire à souper ;
Sur le front d'un Rival attacher la couronne ,
S'il le faut , être dupe , & ne jamais tromper.
Je veux de plus , dans ma très-humble sphère ,
Jouer , sans faste & sans éclat ,
Du peu de bien que je puis faire :
Et plaindre mon ami , s'il devient un ingrat.
Que la haine après persévère ,
Je verrai , ma Zirphé , ses complots sans effroi :
Mon cœur est courageux , si ma tête est légère ;
Malin pour mes censeurs , mais sensible pour toi ,
Je garderai mon caractère ,
Et mes torts , Dieu merci , ne mourront qu'avec
moi.

Voici un endroit où il se peint encore
avec des couleurs plus vraies : il est tiré
de son Épître intitulée *ma Philosophie* ,
qu'il a donnée ensuite sous le titre de *mes*
Erreurs.

DANS ses folles métamorphoses
Mon esprit , toujours au-dehors ,

Ne fait point saisir les rapports ;
L'ensemble harmonique des choses
Et leurs invisibles accords :
Mais je fais rire , en récompense ,
Et même rire à mes dépens.
Tous les matins dans le silence ,
Je vais brûler un grain d'encens
Sur l'Autel de la tolérance.
Je persifle avec assurance
Ces égoïstes fourcilleux
Qui ne permettent pas qu'on pense ,
A moins qu'on ne pense comme eux.
Trop fier pour descendre à l'intrigue
Je fuis les sentiers tortueux :
La palme qu'emporte la brigade
Cesse d'en être une à mes yeux.
L'ombre du crédit m'importune ;
Loin de courtoiser la faveur ,
Si je veux rencontrer un cœur
Je le cherche dans l'infortune ;
Je ne me laisse point charmer
A l'éclat d'un luxe stérile ,
Moins mon ami peut m'être utile ,
Plus j'ai de plaisir à l'aimer.
J'honore les rangs & les titres ,
Mais sans jamais m'en étayer :
Au coin de mon humble foyer
Mes sentimens sont mes arbitres ,

Et je m'appartiens tout entier.
Ma gauloise philosophie
Borne-là ses modestes vœux ;
Et dans mon délire joyeux ,
Je tiens à ma superficie
Pourvu qu'elle cache un heureux.

Avec cette aversion pour l'intrigue ; cette fierté de caractère , & ce mépris réel pour la fortune qu'avoit M. Dorat , doit-on être surpris qu'il n'ait pas obtenu les faveurs de cette dernière ? Il est passé ce tems où l'or , prenant des aîles entre les mains du sage & généreux Colbert , voloît dans les retraites des Savans de presque toute l'Europe ; & , perdant à leurs yeux ce qu'il avoit de vil & de méprisable avant d'avoir passé entre les mains de leur Bienfaiteur & de leur soutien , conquéroit à Louis XIV des hommes que l'on ne conquiert point avec le fer , & étendoit ses victoires jusques sur les esprits , terme où se brise ordinairement le pouvoir des Rois. Tout est un peu changé dans ce siècle. Un homme d'un vrai talent & qui se distingue de la foule , est d'autant plus

heureux qu'à son égard on s'en tienne à l'indifférence , qu'il est bien rare qu'il n'excite pas la persécution. M. Dorat n'ayant jamais demandé de grace , n'en obtint jamais aucune ; cependant il en étoit digne par ses succès , & sur - tout par ses malheurs. Ces derniers sont moins connus que les autres : deux banqueroutes qu'il essuya presque en même - tems , dérangerent prodigieusement ses affaires ; de-là naquirent des chagrins , & peut-être même des infirmités qui le conduisirent au tombeau. Il mourut à Paris le 29 Avril 1780 , d'une maladie de langueur qui le consumoit depuis environ deux ans. Il conserva jusqu'à son dernier moment sa présence d'esprit , sa fermeté & ses principes. Ainsi fut enlevé à la Littérature un homme qui promettoit plus encore qu'il n'avoit tenu , & qui , avec les secours du tems & de l'étude , fut devenu sans doute supérieur à lui-même.

Il aimoit trop la gloire pour garder long-tems ses productions dans son porte-feuille : le desir extrême des jouissances ne lui permettoit

mettoit point à cet égard de faire des sacrifices. Il se hâtoit même un peu trop de paroître au grand jour , & il en convenoit. (*) Les corrections, quelquefois con-

(*) Voici une Lettre que nous avons écrite à ce sujet, & qui a paru dans le Journal de Paris le Jeudi 12 Avril 1781.

Aux Auteurs du Journal.

MESSIEURS,

C'est avec une surprise mêlée de chagrin, que je viens de lire dans le Nécrologe de cette année, une *Notice* sur feu M. Dorat, dont un (1) Homme de Lettres estimable se déclare l'Auteur. Ce dernier prétend avoir *souvent exhorté M. Dorat à mettre la dernière main à ses ouvrages*, & le plus grand reproche qu'il lui fasse, c'est de n'avoir point suivi ce conseil. Il dit très-affirmativement qu'*abusant de sa facilité, ses ouvrages étoient, pour ainsi dire, des in-promptus sur lesquels il ne revenoit jamais. Tout ce qui nous reste de lui, ajoute-t-il, est du premier jet : il lui en couloit moins de faire vingt vers que d'en corriger deux.* Comment se fait-il que l'Auteur de la Notice, s'il a été lié avec M. Dorat, comme il le laisse croire, comment se fait-il qu'il ait avancé des faits aussi contraires à la vérité? Je puis vous assurer, Messieurs, que si Dorat avoit un défaut, c'étoit peut-être de revenir trop souvent sur ses premières productions. Il n'en est aucune, excepté *la Feinte par Amour*, & très-peu de Poésies fugitives, il n'en est aucune, dis-je,

(1) M. Castillon,

fidérables, qu'il faisoit à chaque nouvelle édition de ses divers écrits, annonçoient

qu'il n'ait vingt fois remise sur le métier; il n'en est point à laquelle, à plusieurs reprises, il n'ait retranché, ajouté ou corrigé un très-grand nombre de vers. Cette extrême sévérité supposoit dans M. Dorat un grand desir de la perfection, & s'il n'y a pas toujours atteint, pourquoi donner à entendre qu'il n'en avoit point la volonté? L'Auteur de la Notice n'ignore pas qu'il est peu d'ouvrages de Dorat qui n'ait eu plusieurs éditions; qu'il les compare toutes, qu'il les confronte, il verra qu'elles ne se ressemblent point, & qu'à beaucoup d'égards les dernières sont souvent préférables aux autres. Il verra que la Tragédie de *Zoramis*, qu'il appelle *Zoramir*, je ne fais trop pourquoi; il verra, dis-je; que cette Tragédie, pour le fond, est à-peu-près la même que celle de *Théagene & Chariclée*; mais que la forme en est toute changée, & que les deux derniers Actes en sont absolument neufs. Il verra dans la seconde édition de *Régulus*, un rôle qui n'est point dans la première, celui d'*Amilcar*, rôle qui assurément ne dépare point cette Tragédie. Il verra que le beau Poëme de *La Déclamation* n'a été dans sa naissance qu'une Piece de trois ou quatre cens vers, sans division de chants, & sans aucune forme didactique. Il verra que les Contes, les Fables & presque toutes les Poésies fugitives, ont subi une foule de changemens plus ou moins heureux, plus ou moins considérables. Il verra que le Drame intitulé *les deux Reines*, a été refait sous le titre d'*Adélaïde de Hongrie*; & que celui de *Zulica* a été séparé sous le nom de *Pierre-le-Grand*. L'Auteur de la Notice convient de ces deux derniers articles. Comment

qu'il ne pouvoit dévorer cet intervalle , cruel , mais nécessaire , qu'il faut laisser

peut-il donc se faire que tout ce qui reste de Dorat soit *du premier jet* ? Comment se fait-il que l'on soit ainsi en contradiction avec soi-même ? Comment se fait-il que l'on soit homme de Lettres , & que l'on ignore des faits Littéraires aussi connus ? M. Dorat n'a dit bien des fois , ainsi qu'à ses autres amis , que son plus grand plaisir étoit de corriger ses ouvrages : comment se fait-il qu'il ne l'ait jamais dit à l'Auteur de la Notice , ou que celui ci ne s'en soit jamais aperçu ? Notice , si je ne me trompe , vient du mot Latin *noscere* , qui signifie connoître : lors donc qu'on fait une Notice sur les écrits d'un homme , il me semble qu'il faudroit connoître un peu davantage cet homme & ses écrits. Un Étranger , qui n'auroit lu que la Notice du Nécrologe , où l'on prétend que les ouvrages de Dorat sont des *In-promptus* , ne seroit-il pas un peu surpris s'il lisoit ensuite le *Célibataire* & la *Déclamation Théâtrale* ? Ne trouveroit-il pas ces *In-promptus* un peu longs , & n'auroit-il pas quelque peine à croire qu'ils eussent été faits *du premier jet* ?

Je ne répondrai point aux autres reproches que dans la Notice on a fait à M. Dorat : chacun a raisonné bien ou mal sur cet Écrivain ingénieux ; chacun l'a jugé à sa manière ; je l'ai jugé à mon tour , j'ai fait de lui un éloge assez détaillé que je vais mettre au jour. Si l'ouvrage est bon , il répondra à tous les jugemens , à toutes les critiques , à toutes les Notices qui ont paru dans mille & une feuilles périodiques ; s'il est mauvais , je n'aurai pas moins le courage de l'avouer. Quand j'ai loué mon Ami , je

entre les travaux & les succès. Cependant il a laissé plusieurs ouvrages posthumes , parmi lesquels on distingue sa Tragédie d'Alceste , (*) reçue à la Comédie Française depuis plusieurs années , & dont il avoit déjà publié des fragmens ; une Comédie , intitulée *le Faux Superficiel* , & plusieurs jolies pieces fugitives. Son impatience de jouir étoit si forte , & il attachoit tant de prix à la gloire , qu'il a voulu , pour ainsi dire , s'en rassasier avant que de mourir. Jamais il n'a publié tant d'ouvrages que dans les

n'ai pas dû songer à ma gloire. Au reste , Messieurs , je vous prévins qu'en faisant l'Éloge de Dorat , je n'ai cru aucunement m'immiscer dans les factions polémiques qui divisent & déshonorent la Littérature. J'ai dit dans cet *Éloge* , ce que je pensois , sans chercher à réfuter ce que les autres ont pensé. Je serois bien fâché de ressembler à ces gens qui , comme le dit J. J. Rousseau avec son énergie ordinaire , *se vont fourrant dans le tripot Littéraire*. J'aime le repos , l'obscurité même ; s'il n'avoit été question que de moi , jamais je n'aurois relevé les erreurs de la *Notice* ; mais qui osera me blâmer d'avoir fait un sacrifice à l'amitié ?

J'ai l'honneur d'être , &c. Le Chevalier de C***.

(*) Tous les ouvrages de Dorat non connus paroîtront dans l'édition que l'on prépare.

derniers jours de sa fugitive existence : on a vu paroître de lui dans l'espace d'environ trois mois , *Roséïde* , *Pierre-le-Grand* , *Zoramis* , *Merlin bel-esprit* , *Voltaire aux Welches* , & les deux volumes intitulés *Coup-d'Œil sur la Littérature*. On eut dit , & il paroît certain , qu'il pressentoit son heure fatale. Semblable à l'astre du jour qui rassemble tous ses rayons au moment où il va cesser d'éclairer l'Hémisphère , il a voulu que les derniers éclairs de son génie expirant fissent baisser les yeux même à l'envie.

Mais l'envie a dit , & dira peut - être encore , pourquoi louer un homme qui a fait le *Dialogue de Pegaze & de Cl*** , *Voltaire aux Welches* , les *Prôneurs* , l'*Épître du Curé de Saint-Jean-de-Latran* , celle intitulée *aux Grands Hommes des Cotteries* , &c. &c. &c. ? Pourquoi ne pas rejeter sur lui-même le fiel qu'il a versé dans tous ces Pamphlets ? A Dieu ne plaise que nous voulions faire honneur à M. Dorat de ces productions , qui en feroient à ces Auteurs qui mettent leur gloire dans la Satyre , & qui n'ont , pour

réussir, d'autre ressource que cette dernière. M. Dorat en avoit de plus respectables, ces productions quoiqu'estimables dans leur genre, ne sont que la moindre partie de sa gloire. Le talent de la Satyre nous paroît si facile, qu'il n'en est point un à nos yeux : tout homme qui n'a que celui-là prouve, selon nous, une impuissance absolue, & de plus un cœur vicieux ; & nous n'admirerons jamais le contraire de l'honnêteté & du génie. Mais n'est-il pas permis à l'homme qui a la conscience de sa force & de son talent, de repousser l'injure par le ridicule, & d'opposer la plaisanterie légère à la grossière critique ? Est-il un seul écrivain célèbre, depuis le bon la Fontaine jusques au caustique Piron, qui n'ait ri quelquefois aux dépens de ses Censeurs ou de ses ennemis ? Nous ne parlons point de Boileau : il étoit sans excuse, puisqu'il faisoit métier de ce qui doit n'être, tout au plus, qu'une distraction. Mais Racine, mais Voltaire sur-tout ; mais Fontenelle même, le doux Fontenelle & mille autres ? Qui ne fait qu'ils ont laissé d'assez

bonnes Epigrammes ? Ont-ils bien ou mal fait de répondre à des fots ? Nous ne déciderons point la question. Encore une fois , nous ne voulons point excuser M. Dorat de les avoir imités ; nous voulons prouver seulement qu'il n'étoit point fatyrique , quoiqu'il ait fait des espèces de fatyre. Lui , méchant ! lui , fatyrique ! Qu'on se rappelle qu'il y a peu d'homme qui ait loué plus que lui ce qu'il y avoit de plus louable dans ce siecle , VOLTAIRE. Ce nom ne paroît jamais dans ses écrits , qu'il ne soit précédé ou suivi d'un Éloge , & ce nom revient très - souvent dans ses préfaces , dans ses poésies fugitives , &c. Nous n'en citerons qu'un exemple , il est tiré de la préface d'*Adélaïde de Hongrie*. » M. » de Voltaire , dit-il , qui depuis a donné le » ton à son siecle , sçut , ainsi que Corneille » & Racine , profiter avec habileté du goût » qu'il trouva dominant. Dès le premier » pas dans la carrière il fixa les yeux sur » quelques hommes qui avoient imprimé » aux esprits une forte de mouvement » philosophique , conforme à sa maniere de

» voir & de penser. Il s'aperçut que la
» sphère des connoissances s'étendoit ;
» qu'on commençoit à plaider la cause des
» hommes & à prononcer les mots de vertu ,
» de justice & d'égalité. Ce premier coup-
» d'œil lui indiqua un genre nouveau , le
» plus pathétique qu'on put jamais intro-
» duire sur la scène : la Philosophie s'y
» montra avec toute la pompe de l'élo-
» quence & la chaleur du sentiment
» Les larmes coulerent sur les maux de l'hu-
» manité , & tous les cœurs volèrent au-
» devant de ces maximes bienfaisantes qui
» affermissent le bonheur du monde quand
» elles sont suivies par ceux qui le gou-
» vernent. Voilà sur-tout ce qui assure à
» M. de Voltaire le titre de créateur , qu'on
» s'avise quelquefois de lui disputer ; mais
» plus il approcheroit de la perfection ;
» moins il laisseroit d'espérance à ceux qui
» viendront après lui ».

Oui , dira-t-on , Dorat loue Voltaire souvent , mais quelquefois il fait le contraire. Eh ! bien , alors , il a l'air d'un enfant , armé à la légère , qui aborde un géant

d'un air moitié grave , moitié badin , forme autour de lui le simulachre d'un combat , fait briller à ses côtés la lance tour-à-tour & l'épée , ne le touche jamais , craint de le blesser même , finit souvent par jeter ses armes & tomber aux genoux de son redoutable mais immobile adversaire : il n'y a point de mauvaise intention dans cette conduite ; & l'on voit bien qu'il veut faire au géant plus de peur que de mal. Qu'on se rappelle enfin que M. Dorat avoit , pour ainsi dire , épousé les intérêts de MM. Colardeau & le Mierre , ses amis & si dignes de l'être ; & qu'il a défendu leurs ouvrages autant qu'il l'a pu , des atteintes de la critique & de la fureur des partis. Qu'on se rappelle qu'il a toujours dit , & souvent écrit du bien des ouvrages de MM. de Beaumarchais , Dudoyer , Barthe , de Cailhava , Sedaine , Lantier , &c. &c. ; qu'il a adressé les épîtres les plus flatteuses à MM. de Champfort , de Saint - Marc , Doigny , de Pezay , &c. &c. ; que ces éloges étoient d'autant plus désintéressés qu'il n'avoit aucune relation avec quelques - uns de ces

Écrivains estimables, & que plusieurs étoient ses rivaux. Qu'on se rappelle qu'il y a peu de talens naissans qu'il n'ait encouragés, & que les jeunes Littérateurs trouvoient toujours en lui non un maître orgueilleux de les instruire, mais un ami impatient de les éclairer. Qu'on se rappelle enfin la réponse qu'il fit à cette fameuse épigramme, où l'on disoit *que ses fleurs étoient des pavots*. Cette réponse n'est point dans ses Œuvres, nous ne croyons pas qu'elle ait été imprimée, & le Lecteur peut-être ne sera pas fâché de la trouver ici.

Grace, Grace, mon cher Censeur !
 Je m'exécute, & livre à ta main vengeresse
 Mes vers, ma prose & mon brevet d'Auteur ;
 Je puis fort bien vivre heureux sans lecteur :
 Par pitié seulement laisse-moi ma maîtresse ;
 Laisse en paix les amours ; épargne au moins les
 miens.
 Je n'ai point, il est vrai, le feu de ta faillie,
 Tes agrémens. . . Mais chacun à les siens.
 On peut s'arranger dans la vie :
 Si de mes vers Églé s'ennuye,
 Pour l'amuser je lui lirai les tiens.

Nous demandons si un homme qui fait une réponse aussi douce à une épigramme qui ne l'est gueres , est méchant & satyrique ? Un ancien a dit qu'il ne connoissoit pas de concert plus agréable que d'entendre un homme dire des injures à un autre homme qui ne répondoit rien. M. Dorat a donné l'exemple d'un concert plus agréable encore , & sur-tout plus nouveau. Reste à le disculper , dira-t-on toujours , des Pamphlets nommés ci-dessus. A cela nous répondrons d'abord que dans plusieurs occasions il n'a fait que se défendre , & que la défense est de droit naturel ; que dans d'autres occasions , il s'est encore défendu croyant qu'on l'attaquoit. Pourquoi se trompoit-il , ajoutera-t-on ? C'est un malheur : mais il prouve du moins qu'il ne devenoit réellement méchant que lorsqu'il croyoit devoir l'être ; & qu'il ne l'étoit point en effet. En voilà bien assez sur cet article. On a fait à M. Dorat un reproche plus fondé , & qui mérite de notre part une attention particulière. M. Dorat , a-t-on dit , n'a composé que des ouvrages frivoles ; & tout

homme qui en écrivant n'a point en vue l'utilité publique , mérite peu l'estime & la considération du public. Nous sommes assez de l'avis de ces Censeurs : nous pensons que , le plus qu'on peut , l'on ne doit prendre la plume que pour annoncer une vérité ou pour détruire une erreur. Faire aimer la vertu , faire haïr le vice , voilà le seul & unique but auquel doit tendre tout homme de Lettres. Les Anciens croyoient que les heures s'envoloient dans le ciel , pour y rendre compte de l'usage qu'en faisoient les mortels. Nous voudrions que toutes les minutes de la vie d'un homme de Lettres allassent déposer aux pieds du Juge suprême , ou un desir de faire le bien , ou un regret de ne l'avoir pas fait. Mais vouloir que les beaux-arts apportent toujours avec eux une utilité réelle , n'est - ce pas un peu empiéter sur les droits de la Philosophie ? Nous savons que cette dernière peut s'allier avec la poésie : Anacréon , Horace , Lucrèce , Chaulieu , Boileau même dans ses Épîtres , & sur - tout Voltaire , en ont donné des

preuves. Mais combien d'autres Poètes n'ont jamais songé à renfermer dans leurs vers de grandes vérités morales. Pindare jouit d'une assez grande réputation : est-ce dans ses Odes , quelque belles qu'elles soient , qu'un citoyen ira apprendre à remplir ses devoirs , & un sage à modérer ses passions ? S'il y a quelques préceptes utiles ils y sont si clair-semés, qu'en vérité ce n'est pas la peine de les aller chercher si loin. D'ailleurs quel est le but des arts ? D'imiter la belle nature. Cette imitation n'est souvent d'aucune utilité pour les mœurs , & elle n'en est pas moins estimable. La plus belle sonate n'engage personne à faire une bonne action , & l'homme le plus vicieux verra un chef-d'œuvre de Raphaël sans devenir meilleur. Faut-il pour cela proscrire la peinture & la musique ? Les jolis vers , les beaux tableaux, les bonnes sonates sont les fleurs du monde moral : & à ceux qui demandent à quoi elles peuvent servir, nous pourrions demander à notre tour à quoi servent les fleurs du monde physique. Il faut bien croire qu'elles

sont utiles , puisque Dieu les a créées : pourquoi n'en feroit-il pas de même des autres ? S'il est vrai que l'agriculteur cueille avec plaisir dans le même champ le bluet qui réjouit sa vue & l'épi qui doit nourrir son corps , pourquoi le citoyen ne liroit-il pas avec le même plaisir des chançons & des traités de morale ? Faut-il d'ailleurs que le citoyen soit toujours occupé ? ne faut-il pas que ses travaux soient entremêlés de délassemens , & qu'il trouve enfin l'agréable à côté de l'utile ? L'intention de la nature & celle des Législateurs fut toujours que l'homme vécut vertueusement & agréablement ; & celui qui ne fait que des romans & des contes pour rire , remplit leurs vues plus qu'on ne croit. Mais c'est trop plaider une cause qui n'a pas besoin d'être plaidée. Ne faisons pas croire qu'elle est mauvaise en voulant trop prouver qu'elle est bonne. Disons plutôt , disons que dans les ouvrages de Dorat , même dans ceux qui paroissent les plus frivoles , tels que ses Poésies fugitives , il y a souvent ce que désirent les

Censeurs un peu exigeans dont nous parlons, c'est-à-dire, une philosophie qui peut-être d'autant plus utile qu'elle parle le langage des graces. Que ces Messieurs lisent attentivement *Anacréon citoyen*, les *Erreurs*, *l'Hymne sur la Bienfaisance*; *l'Épître à un Athée*, celle à un *Homme en faveur*, celle à un *jeune Philosophe*, & beaucoup d'autres. Dans tous ces ouvrages ils admireront, ils aimeront les principes d'une saine morale, revêtue de tous les atours de la poésie; ils y puiseront des leçons de bienfaisance & d'humanité; ils y apprendront l'art de plaire, & peut-être même le secret d'être heureux.

En commençant cet Éloge, nous avons promis de ne dire que la vérité; mais il nous semble que nous ne pouvons pas juger si nous l'avons toujours dite: on ne voit jamais bien clair dans sa propre cause; & celle d'un ami devient toujours personnelle à son ami. Mais dans tous les cas nous sommes à l'abri de tout reproche: les Juges mêmes les plus sévères nous pardonneront nos erreurs en faveur de

nos sentimens , & ceux qui ne nous les
pardonneront pas , désireront peut-être
d'avoir des amis qui nous ressembtent.



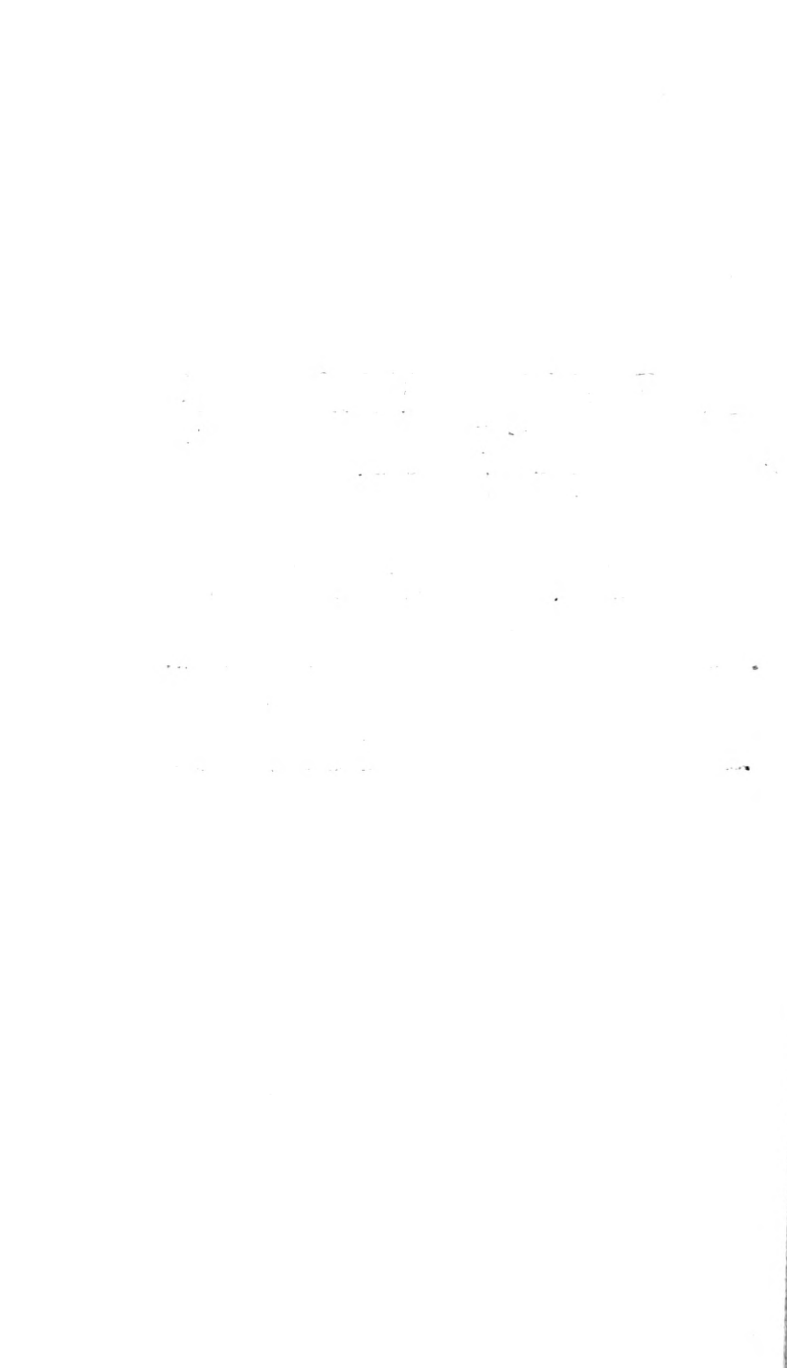
POESIES DIVERSES

RELATIVES

A C. J. DORAT.

Manibus datæ lilia plenis.

VIRGILÆ.



ÉPIÔRE

A L'OMBRE D'UN AMI.

QUE d'autres, hélas ! sur ta tombe
S'empresſent à jeter des fleurs !
A ma triſteſſe je ſuccombe,
Et ne fais t'offrir que mes pleurs.
O toi, que rien ne peut me rendre,
Je veux en vain, par ma douleur,
Redonner une ame à ta cendre,
Et des ſentimens à ton cœur.
On ne revient point à la vie ;
Tous nos regrets ſont ſuperflus :
Mais les vœux, les vœux d'une Amie,
Devroient, du moins, être entendus.
Ah ! que ma voix ne parvient-elle
Jusques dans ton affreux ſéjour,
Au ſein de la nuit éternelle
Où l'homme eſt plongé ſans retour,
Où ne deſcendent point les larmes,
Où ne pénètrent point les cris,
Où les talens ſont engloutis,
Où le rang, les vertus, les charmes,
Tombent enſemble anéantis ?

Quoi ! ce triste jour qui m'éclaire ,
Tu ne le reverras jamais !
Il luit , malgré ma peine amere ,
Et ne m'offrira plus ces traits
Où se peignoit la plus belle ame ;
C'est en vain que je les réclame :
La Parque est sourde à mes souhaits.
Pour les Meres , pour les Amantes ,
Elle fut toujours sans pitié ,
Je le fais ; mais de l'amitié
Les prieres attendrissantes ,
Devroient de ses mains dévorantes
Faire tomber le noir ciseau.
S'il est un mortel sur la terre ,
Digne d'échapper au tombeau ,
Ce n'est point l'amant de la guerre ,
Qui des humains est le fléau :
C'est l'ami vertueux , sensible ,
Unissant au charme invincible
Des talens les plus précieux ,
Mille autres dons que , sous les cieux ,
En vain on chercheroit peut-être...
Oui ; les vrais amis devroient être
Immortels , ainsi que les Dieux.
Mais il n'habite plus la terre :
Dans les abîmes du trépas.
Dorat vient de fuivre Voltaire
Je lui parle : il ne m'entend pas.

Hélas ! sa lyre enchanteresse ,
Brillante même en ses écarts ,
Sa lyre , chere au Dieu des Arts ,
Ne chantera plus la tendresse ,
Et sur les rives du Permesse ,
On ne le verra plus choilir ,
Entraîné par sa fantaisie ,
Tantôt le mirthe du plaisir ,
Tantôt la palme du génie ;
On ne verra plus les neuf Sœurs ,
De ses talens enorgueillies ,
Venir le couronner de fleurs
Au sommet du Pinde cueillies ,
Ses Rivaux se croiront vainqueurs.....
Que dis-je ? ils ne peuvent l'atteindre :
De tes nombreux imitateurs
Les efforts ne sont point à craindre ;
S'ils te reprochent des erreurs ,
Va , ce sont eux qu'il faudra plaindre.
O trop foible soulagement
Qu'offre à ma tristesse profonde
Le triomphe de son talent ,
Quand il est disparu d'un monde
Où je le cherche vainement !

Si du fond des Royaumes sombres ,
Il est vrai que les pâles ombres
Remontent , pour quelques instans ,
Et de tristes crêpes voilées ,

Autour de leurs noirs Mausolées
 Viennent errer de tems en tems ;
 Ah ! daigne , Ombre illustre & chérie ,
 Présente à mon ame attendrie ,
 Daigne recevoir ce serment !
 (Et puisse-t-il , hélas ! te plaire !)
 Mon cœur , jusqu'au dernier moment ,
 D'une amitié pure & sincère
 Te gardera le sentiment ;
 Et dans ce cœur , dans ma mémoire ,
 Immortelle comme ta gloire ,
 Tu vivras éternellement .

Par Madame la Comtesse DE BEAUHARNAIS.



P O R T R A I T D E D O R A T .

EMULE du sensible Ovide
 Jeune encor , des tendres Amans ,
 Il peignit les erreurs ainsi que les tourmens ,
 Et la Muse de l'Héroïde
 S'énorgueillit de ses accens .
 Bientôt Lycurgue des trois scènes ,
 Il donna ce Poëme , où Rival de Boileau
 Il instruit du Théâtre & les Rois & les Reines ,
 Leur ouvre en ce code nouveau
 Les routes de la gloire & les sources du beau .
 Sur les pas du bon la Fontaine ,
 Avec grace toujours & non sans quelque peine
 Il cueillit encor quelques fleurs ,

Dé l'élégant Racine & du joyeux Moliere

Il courut la double carrière ,

Il excita les ris & fit couler des pleurs.

Que n'ai-je sa touche légère ,

Pour louer tous ces riens divers

Où sa Muse facile , à l'envi de Voltaire ,

Fixe l'image passagere

Le tableau mobile & divers

De nos mœurs & de nos travers ,

De nos modes , de nos caprices ,

Se moque des fots en crédit ,

Et gaîment demande une nuit

Aux Divinités des coulisses.

Quel autre a mieux que lui dans ces riens enchan-
teurs ,

D'atours éblouissans , de brillantes couleurs ,

Revêtu ses vives pensées ,

Qui sous un air badin , quelquefois très-sensées ,

Même en les amusant instruisent les Lecteurs ?

Variété piquante , adorable Déesse ,

C'est toi qui présidas à ses nombreux travaux ,

Soit qu'il ait chanté sa Maîtresse ,

Soit que des palmes du Permesse

Il ait couronné ses Rivaux.

Que de fois je l'ai vu donner de douces larmes

Au sort de l'indigent des mortels oublié !

Que de fois je l'ai vu partager les allarmes

De l'amour malheureux , de la sainte amitié !

Qu'on ne s'étonne pas que *Verseney*, *Mirbelle*,
 Héros qu'il a créés, chers à plus d'une Belle,
 Fassent naître dans l'âme une tendre douleur ;
 A celui que je plains rien n'étoit impossible,
 Sous des dehors légers, simple, aimant & sensible
 Il suivoit moins souvent son esprit que son cœur.
 C'est peu de le louer, c'est peu de le défendre,
 Je ne remplirai point mon devoir à demi,
 Il n'est plus, il fut mon ami,
 Et je vais pleurer sur sa cendre.

Par M. le Chevalier DE CUBIERES.



ÉPITRE A M. DORAT,

Sur ses *Pieces de PIERRE-LE-GRAND &
 de ROSÉIDE.*

Par le même.

O TOI dont le double talent
 Enrichit l'une & l'autre scène ;
 Toi dont la Muse se promene
 Dans son vol rapide & brillant,
 Tantôt sous les portiques sombres,
 Où, loin des profanes regards,
Melpomene, les yeux hagards,
 Le bras nud, les cheveux épars,
 Des Héros évoque les ombres,
 Et forge ses sanglans poignards ;
 Tantôt dans ces cercles d'élite

Où pirouettent nos Marquis ,
Où *Thalie* , en riant , médite
Le plus ingénieux croquis ,
Et semblable à l'active Abeille ,
Compose son miel tour-à-tour ,
Et de la nouvelle du jour
Et de l'histoire de la veille ;
Aimable élève d'*Apollon* ,
Rival au célèbre Vallon ,
Et de *Térence* & d'*Euripide* ,
Viens , que je te dise deux mots ,
Et que nous causions à huis clos ,
Et de PIERRE & de ROSÉIDE.
Oui , malgré certains Beaux-Esprits ,
De qui la méthode nouvelle
Est de n'aimer que leurs écrits ,
J'aime fort ton œuvre jumelle ;
Mais à toi je le dis tout bas
Pour ne point donner de scandale ;
De leur colere magistrale
Je crains d'effuyer les éclats ;
Epicure veut que le monde
Soit né d'atômes sans pouvoir ,
Que du hazard la main féconde
Dans le vuide avoit fait mouvoir :
Ainsi , pour créer tes ouvrages ,
Ta main plongeait dans un cornet ,
Ces hiéroglyphes volages

Du discours mobiles images ,
Qui d'un livre animant les pages ,
Font parler le papier muet ;
Et tes Contes , tes Chanfonnettes ,
Tes Poëmes & tes Romans .
Tes Épîtres à nos Coquettes ,
Tes vers aux grands hommes du tems ,
Ton œuvre Comique , Tragique ,
Tout enfin du cornet magique ,
Un beau jour sortit arrangé ,
Sans que l'Auteur même eût songé
A ce miracle Poétique.

Tels font les systèmes divers ,
Que peut-être l'on imagine ,
Pour nous expliquer l'origine ,
Et de ta prose & de tes vers .
Ta Muse a ri de ces travers ,
Quelquefois j'en ai ri de même ,
Du hazard la force suprême
Est suspectée en plus d'un lieu ,
Et quant à moi , je n'y crois guere ,
L'Illiade m'annonce Homere ,
Et l'Univers me prouve un Dieu.

Mais loin du sujet qu'elle traite ,
S'égare ma Muse distraite ;
Revenons : lorsque ton Héros ,
Las de voir de coupable têtes
Tomber sous le fer des Bourreaux ,

Et calme au milieu des tempêtes,
D'*Amilka* brave les complots,
Cette tranquillité sublime,
En présence d'un ennemi,
Ne captive point à demi,
Et mon suffrage & mon estime ;
C'est par un mépris magnanime
Qu'un lâche doit être puni ;
Tels *Marius* & *Coligni*,
Héros si dignes qu'on les vante,
Courbent leur front sans se troubler
Sous le glaive qu'on leur présente,
Et font reculer d'épouvante
La main prête à les immoler.
A l'Auteur de *Cinna* (1), ton Maître,
Tu fis bien de le dédier,
Ce drame qui pourra peut-être
A sa gloire t'associer,
Dans l'heureux séjour qu'on renomme,
Avec quel plaisir ce grand homme,
Aura reçu tes complimens !
Quand ton ombre aimable & folâtre
L'ira joindre en ces lieux charmans,
Ce vieux Monarque du Théâtre,
Et le Législateur guerrier

(1) La Tragédie de *Pierre-le-Grand* est dédiée aux
Mânes de Corneille.

Qui te doit son apothéose ;
S'empressement de marier
Quelques branches de leur laurier
A tes cent couronnes de rose.

Zoïle jadis critiqua

Le vieil Aveugle sans patrie ;
Ne crois pas que je t'injurie
En l'honneur du *vis comica*.
On aime à disputer en France ;
Et peut-être, me dira-t-on ,
Dolcé, *Nelmour* & *Volsimon* (1).
N'ont que très-peu de ressemblance ,
Avec *Jourdain*, *Chrysale*, *Orgon* (2).
Je le fais , & réponds d'avance
Que tout genre qui plaît est bon :
Il faut un peu de tolérance
Quand on est Prêtre d'*Apollon*.
N'est-il qu'une seule carrière
Ouvrte aux esprits créateurs ?
Pour rendre l'art utile aux mœurs
Faut-il n'imiter que *Moliere* ?
La *Chaussée* aux cœurs corrompus
Commande d'heureux sacrifices ;
Moliere fait haïr les vices ,
L'autre fait aimer les vertus.

(1) Personnages de *La Comédie de Roscide*.

(2) Personnages de *Moliere*.

Que pour *Moliere* on se décide :
De *Tartuffe* & de *Mélanide*
Je suis également épris.
On peut intéresser , je pense ,
Et par les pleurs & par les ris :
De *Plaute* admirons les écrits ,
Sans proscrire ceux de *Térence*.

Poursuis donc , brigue les faveurs
De *Melpomene* & de *Thalie* ,
Que ta Muse toujours allie
L'amour des palmes & des fleurs ,
Et la sagesse & la folie.
Cesse de te plaindre pourtant
D'un Public léger , inconstant,
Qui , semblable à l'onde infidelle ,
Du bel-esprit ambitieux ,
Balotant la foible nacelle ,
Tour-à-tour l'entraîne avec elle
Dans les enfers & dans les cieux.
Du Parterre , hidre à mille têtes ,
Brave les hurlemens divers ,
Sois le *Czar* au sein des revers ,
Ainsi qu'au milieu des conquêtes :
Quand on s'expose sur les mers ,
On doit s'attendre à des tempêtes.

Eh ! qui donc n'a pas essuyé
De ce Public le vain caprice ?
Ne paroît-il pas ennuyé

De la touchante *Bérénice* ?
 Ne voit-il pas le *Fagotier* (1)
 Plus souvent que le *Misanthrope* ?
 Pour *Taconet* le *Savetier*
 N'a-t-il pas oublié *Mérope* ?
 Suis ce Public aux Boulevards ;
 Vois-y la Nation entiere ,
 A la honte des plus beaux arts ,
 Préférer *Scaron* (2) à *Moliere* ,
 A ses jugemens incertains
 Toi-même tu devois t'attendre ;
 Ce *Zulika* (3) pouvoit t'apprendre ;
 Quels feroient un jour tes destins :
 Lorsque tu l'offris au Parterre ,
 (Tu n'en as point fait un mystere)
 Ce Public , toujours inégal ,
 Claqua le jeune Mousquetaire
 Et siffla son vieux Général.

(1) Le Médecin malgré lui.

(2) Les Battus payent l'amende , *Proverbe dans le genre des Comédies de Scaron , a eu plus de trois cens représentations sur le Théâtre de Jeannot.*

(3) *Zulika* , Tragédie que M. Dorat fit jouer en 1760 , étant alors aux Mousquetaires. C'est-à-peu-près le même fond que celui de *Pierre-le-Grand*. M. Dorat dit dans la Préface de cette dernière Tragédie , que le vieux Crébillon s'étoit chargé de refaire le cinquieme Acte de *Zulika* , que les quatre premiers Actes furent reçus avec transport , mais que le cinquieme , sur lequel il comptoit le plus , échoua.



RÉPONSE DE M. DORAT

A M. le Chevalier DE CUBIERES.

J E touche à mes derniers instans ;
L'ardente feve de la vie
Ne circule plus dans mes sens :
Juge de mes malheurs , juge de mes tourmens ,
Hélas ! sans douce rêverie ,
Je vois renaître le printems.
La terre vainement plus riante & plus belle ,
Étale à mes regards sa parure nouvelle ,
Tout recommence à vivre & tout est mort pour
moi.
Du Nocher infernal la sombre voix m'appelle ,
Le chant même de Philomele
Ne m'inspire que l'effroi.
Mais les sons de ta voix suspendent mon martyre ;
De Tibulle tendre rival ,
Je n'ai pas tout perdu , tout ne va point si mal ;
Un ami me console au moment où j'expire.
Quand l'homme a parcouru son cercle limité ,
Ciel ! avec quel éclat à son heure dernière
Se présente la vérité !
C'est du fond du tombeau que cette Déesse
Fait jaillir toute sa lumière.
Sur ce globe , entre nous , quels soins m'ont
occupé ?

Long-tems j'eus le malheur de croire
(Et je fus comme un autre à ce piège attrapé ,)
Qu'on n'étoit ici - bas heureux que par la gloire.

D'abord je fis des Madrigaux

A peu près pour toutes les Belles ,
Armé de ces fripons , je courus les ruelles ,
J'y trouvai de certains rivaux
Moins profonds dans ces bagatelles ,
Qui jouirent souvent du fruit de mes travaux.

Bientôt on me vit sur la Scène

Tantôt couronnant de Cyprès

Le front sanglant de Melpomene ,

Tantôt de la folie humaine

Ebauchant de légers portraits.

Dans sa gaîté plus que folâtre ,

Avec quelque rigueur le Public m'a traité ,

Je l'avois peut-être irrité

Par mon ardeur opiniâtre ,

Par mon goût scandaleux pour l'immortalité :

Mais je le remercie avec sincérité

En quittant un plus grand Théâtre.

Qu'avois-je à faire de courir

Cette carrière affreuse où la haine & l'envie

Flétrissent le laurier qu'on s'appête à cueillir ?

Excepté les momens où je chantai Délie ,

Le seule que j'ai du chérir ,

Excepté les momens consacrés au plaisir ,

Que j'en ai perdus dans ma vie !

Je

Je sens plus que jamais , que vivre , c'est jouir ;
Devois-je n'adopter cette philosophie
Qu'à l'instant où je vais mourir ?
Ami , garde-toi bien de suivre mon exemple :
Tes pinceaux tendres & brillans
Au sommet d'Helicon doivent t'ouvrir le Temple
Où l'immortalité couronne les talens.
Du Ciel tu reçus en partage
Cette facilité , don funeste & charmant
Qui trop souvent , hélas ! du Poëte volage
Fait le plaisir & le tourment :
Crains cette perfide Sirène ;
Vers des écueils cachés tôt ou tard elle entraîne ;
Les pleurs & les regrets sont alors superflus.
Polis tes vers long-temps , des vers faits avec peine
Avec plaisir sont toujours lus.
Adieu ! Qu'il est cruel le mot que je prononce !
Ma fin s'approche , tout l'annonce ,
Hélas ! & cet adieu peut-être est le dernier (*) ;
Peut-être quand tes yeux liront ces caractères
Les miens seront fermés à la clarté du jour ,
Et ton ami peut-être au ténébreux séjour
Aura joint l'ombre de ses Peres.

(*) Ce vers étoit sans rime dans le Manuscrit de M.
D O R A T.



V E R S

*A M. le Chevalier de C*****, qui me reprochoit
de n'en avoir point fait sur la mort de M.
Dorat.*

Sous la faux de la Mort , lorsque Dorat suc-
combe ,

Pourquoi me reprocher d'étouffer mes accens ?

Ah ! mon ame , dans ces instans ,

Pour s'unir à son ame , erre autour de sa tombe.

Quand il a tout perdu , le cœur n'emprunte pas

Les vaines clameurs du Poète ;

Et s'il faut d'un ami déplorer le trépas ,

Je sens que ma lyre est muette.

Remplis & les monts & les bois

Des tendres accens de la tienne ,

Les pleurs dont j'inonde la mienne

La font discorder sous mes doigts.

Ils reviendront ces jours & plus doux & plus
calmes ,

Où d'un Auteur chéri célébrant les succès ,

Je pourrai marier à tes nombreuses palmes

Quelques branches du noir Cyprès !

Toi , cependant , poursuis ta brillante carrière :

Celui que nous pleurons tous deux ,

Tu pourras le rendre à mes vœux.
 Oui, *Dorat* n'est pas mort, il revit dans *Cubiere*.
 Je retrouve, en tes vers, son style séducteur,
 Cet Art plus difficile, & qu'il tenoit d'*Horace*,
 D'approfondir sans pésanteur
 Et d'effleurer tout avec grace ;
 Je te vois sur le Pinde assis auprès de lui ;
 Et, d'une perte irréparable,
 Tu me consolerois, en ce jour déplorable,
 Si l'on se consolait de celle d'un Ami.

M. DE LAUS DE BOISSY.



R E P O N S E

A M. DE L. DE B..

O N ne désarme point l'envie,
 Cette détestable furie
 Se plait au milieu des tombeaux,
 Elle vient les fouiller de son haleine impie,
 Et des graces & du génie
 Déchirer les derniers lambeaux.
 Hélas ! si j'ai mêlé mon hommage éphémère
 A l'Hymne (*) saint de l'amitié,

(*) Allusion à l'*Épître à l'Ombre d'un Ami*, imprimée ci-dessus.

De la douleur la plus sincere
Si j'ai partagé la moitié ,
C'étoit pour prévenir la rage
De ce monstre ennemi des morts & des vivans ,
C'étoit pour étouffer les cris de ses serpens ;
De la nef d'un ami prête à faire naufrage
Sur les flots du Permesse en butte à tous les vents ,
J'ai voulu détourner l'orage ,
De quoi m'ont servi mes accens ?
Leur douce expression dans les airs s'est perdue ;
Et tandis que ma Lyre est restée appendue
Au funebre Cyprès témoin de mes douleurs ,
Le monstre indigné de mes pleurs
S'est écrié soudain : » De cet Auteur frivole
» Pourquoi regretter les talens ?
» Il n'avoit que de faux brillans ,
» Le louer est un crime. » Il dit, siffle & s'envole :
De tels discours , tu le conçois ,
Ont rouvert tout à coup la source de mes larmes ,
Et de nouveau plongé dans de vives allarmes ,
J'ai cru perdre un ami pour la seconde fois.
Ton silence n'est point un crime ,
La douleur qui se tait est quelquefois sublime ;
Mais pourquoi dans tes vers qu'avec peine j'ai lus
Et que pourtant j'aime à relire ,
Flattes-tu l'Ami qui respire
En louant l'Ami qui n'est plus ?
La louange est permise & non la flatterie :

Que d'un encens peu mérité
On enivre les Rois & qu'on les déifie ,
Ils ne s'en fâchent pas ; moi d'une bouche amie
Je n'attends que la vérité.
De l'immortel Dorat qui moi ! suivre les traces !
Ah ! j'y prétendrois vainement ;
Chéri , favorisé des graces ,
Dorat fut leur Poëte ainfi que leur amant ,
Il nous rendit Ovide & quelquefois Tibulle ,
Je fuis de cet Auteur charmant
L'admirateur & non l'Emule ,
Ses vers vivront un fiecle & les miens un moment ,
Les miens ! qu'ai-je dit ? Ah ! ma Mufe
D'un jeu ne fait point un tourment ,
Qu'un autre fe tue en rimant ,
Plus heureux & plus fage en rimant je m'amufe.
Qu'au feul objet de mon ardeur
Mes foibles écrits puiffent plaire :
Je n'attends point d'autre falaire ,
Je borne-là ma gloire ainfi que mon bonheur.
Fidele & vrai dans mes tendreffes ,
Je n'eus jamais , jamais je n'aurai deux Maîtreffes ,
Je fens trop le prix d'une , adopter tous fes goûts ,
Sans cefse l'adorer , en être aimé fans cefse ,
Passer ma vie à fes genoux ,
Voilà tout ce qui m'intérefse :
Tels font tous mes projets , mes befoins & mes
vœux :

Peut-être qu'autrefois j'idolatrai la gloire ,
 Je ne suis plus le même & l'on peut bien le croire ,
 Qu'important ses lauriers quand on est amoureux ?
 Qu'un Poëte vanté , qu'un Scélérat aimable ,
 Soient accueillis , fêtés dans un monde agréable ,
 L'amant fidele est seul heureux.

Par M. le Chevalier DE CUBIERES.



AUX MANES DE DORAT ;

○ MON ami , tu meurs ! atteinte pressentie !
 Mais dans quel jour je la reçois !
 Époque vraiment inouïe !
 Dure fatalité qui dut marquer ma vie ,
 Et qui force à parler de soi
 Quand la douleur veut qu'on s'oublie !
 Ta dernière pensée a donc été pour moi ,
 Et ton dernier vœu pour ma gloire ! (*)
 Ce trait peut-il jamais sortir de ma mémoire
 Et de ce cœur qui fut à toi ?
 La peine & le plaisir , telle est la loi commune ,
 S'étoient toujours suivis , précédés tour-à-tour ;

(*) Qu'on m'apprenne le plutôt qu'il se pourra le succès
 de la Veuve du Malabar , cela me fera passer une bonne nuit.
Voilà les dernières paroles de M. DORAT.

Le bonheur pour moi seul est dans le même jour
Etouffé sous mon infortune ;
Quelle joie en mon ame eût pu trouver accès ,
Mon Laurier ! Qu'ai-je dit ? La tige en est flétrie ,
J'en ai vu sortir ton Cyprès ;
J'ai bu la céleste ambroisie
Dans le vase amer des regrets.
Absent , je te cherchois d'un œil involontaire ,
A ce Spectacle où tu cueillis
La Palme du *Célibataire* ,
En dépit de tes ennemis ;
A ce Théâtre où le suffrage
De ton esprit exempt des mouvemens jaloux ,
Eut au destin de mon ouvrage
Ajouté des charmes si doux.
Mais tu n'es plus , & de ténèbres
J'ai vu couvrir la scène en ces cruels momens ;
Au lieu des applaudissemens ,
Je n'ai plus entendu que des hymnes funebres ;
Au lieu de jouir , j'ai frémi ;
La douleur remplissoit mon ame ;
Et des pleurs que peut-être a fait verser mon
Drame ,
J'ai détourné le cours vers l'urne d'un ami.
Hé ! quel mortel , ô gloire épris de ton phos-
phore ,
Par la publique voix aux Cieux fut-il porté ,
Dans les pertes du cœur peut respirer encore

Les parfums de la vanité ?
Malheur irréparable ! ami doux & facile ,
Nouveau Quintilius à jamais regretté ,
Tu manqueras sans cesse à mon cœur attristé ;
Par ma douleur au moins j'imiterai Virgile.
Lorsque privé de Colardeau ,
Tu jettois des fleurs sur sa cendre ,
Ah ! comme lui dans le tombeau ,
Tu devois donc si-tôt descendre ;
Comme lui, jeune encor , dans ta course arrêté ,
Objet d'intérêt & d'allarmes ,
Tu devois pour les Arts , pour la Société ,
Rouvrir une source de larmes !
Aussi fécond qu'Ovide & souvent son rival ,
En graces où trouver ton maître ,
En honnêteté ton égal ?
Déjà ton nom célèbre & si digne de l'être ,
Ornoit mes Vers. Ah ! dans ce jour de deuil
Devoit-il donc y reparoître ,
Pour t'y montrer dans le cercueil ?

Par M. LE MIERRE, de l'*Académie Française*.



APOLOGIE
DE COLARDEAU.

AVIS DE L'IMPRIMEUR.

L'Ouvrage suivant étoit destiné à paroître dans le Mercure de France , je crois qu'il n'y a pas été inséré à cause de sa longueur, il m'est tombé entre les mains en même-tems que l'Eloge de Dorat, il m'a paru que ces deux productions étoient faites pour aller ensemble , non-seulement parce que les deux Poëtes qu'on y défend étoient amis & rivaux , mais encore parce que ces deux Ouvrages sont du même genre & du même Auteur.



APOLOGIE DE COLARDEAU,

O U

LET TRE

A MESSIEURS

LES AUTEURS DU MERCURE,

Au sujet d'un Extrait de M. de la Harpe.

MESSIEURS,

Un Littérateur de ma connoissance eut l'hiver dernier le projet de donner au Public un Recueil de Poésies sous le titre de *Tribut des Muses*. Je lui envoyai quelques vers & des notes sur les Auteurs morts les années précédentes. Parmi ces notes il s'en trouvoit une flatteuse mais juste sur M. Colardeau. C'est avec la plus grande surprise que je viens de voir dans

le dernier Mercure d'Août cette note réfutée presque mot à mot par M. de la Harpe: Si mes éloges ont du paroître exagérés à quelqu'un, je n'aurois jamais cru que ce fut à lui. Je me disois: si M. de la Harpe contredit jamais les éloges que je prodigue à Colardeau, il rétractera d'une manière indirecte ceux qu'il lui a déjà donnés. Ces deux choses ne pouvoient se concilier dans ma tête. M. de la Harpe vient de me prouver que rien ne lui est impossible: il avoit comparé Colardeau au Tasse dans son Discours académique; il vient, dans le Mercure, de le mettre presque au-dessous de rien.

S'il ne s'agissoit que de défendre ma note, je me garderois bien de répondre à M. de la Harpe. Je me suis fait une loi de ne répondre à des critiques qu'en me corrigeant; ce n'est donc point ma cause que je vais plaider: mais j'ai beau vouloir n'entrer pour rien dans cette discussion, & ne m'occuper que de M. Colardeau, ma position est telle, que je ne puis venger sa mémoire sans défendre mon jugement, & que son apologie entraînera nécessairement

ma justification. On fera surpris peut-être de cet intérêt que je prends à M. Colardeau ; je dois en faire connoître les motifs. Je l'ai rencontré cinq ou six fois dans la société ; la première fois que je le vis, je découvris en lui de la candeur, une sensibilité douce, une timidité assez semblable à la pudeur, une modestie indulgente, & cette organisation délicate qui, ne permettant point à l'ame de s'ouvrir aux passions fortes, n'y laisse entrer que ces sentimens paisibles qui font le charme de la vie, & la rendent heureuse sans la troubler. Ces qualités touchantes me charmerent : je crus m'appercevoir qu'il existoit une grande analogie entre nos ames, s'il n'en existoit aucune entre nos talens, (car je regardois cet écolier (1) comme mon maître) ; & quand il mourut je le pleurai comme un ami que les Muses devoient me donner.

(1) *Ce n'est plus Armide qui parle, c'est un écolier qui fait une antithèse*, dit M. de la Harpe, en parlant de l'Héroïde d'Armide à Renaud.

Comme un peu de méthode ne gâte jamais rien, je diviserai cette lettre en deux parties : dans la première je parlerai des Tragédies de Colardeau, & dans la seconde de ses Pièces fugitives. Ce travail exigera beaucoup de citations. si l'ouvrage vous paroît trop long, je vous prie, Messieurs, de le diviser aussi & de le faire insérer dans deux Mercurès différens. Cependant ne croyez pas que j'abuse de votre complaisance. Je citerai le moins qu'il me sera possible, & seulement lorsque j'aurai besoin d'appuyer mes raisonnemens par des exemples.

Voici ce que j'ai dit dans ma note au sujet des Tragédies : « *Le public qui avoit*
» *admiré les vers d'une Héroïde inférieure à*
» *celle de Pope, ne fit pas attention que les*
» *vers d'Astarbé & de Caliste égaloient ceux*
» *de Racine, & annonçoient un successeur*
» *de ce grand homme* ». Qu'y a-t-il donc de si reprehensible dans cette phrase ? Si j'eusse dit que Colardeau avoit dans ses plans le jugement exquis, la raison profonde, l'économie heureuse, l'ordonnance

admirable , quelquefois même l'adresse infinie , mais imperceptible , qui regne dans quelques pièces de Racine , j'aurois dit une bévue , & mérité le courroux de M. de la Harpe. Je fais que l'œil de Colardeau ne voyoit que confusément tous les ressorts d'une machine dramatique , qu'il tenoit d'une main peu sûre tous les différens fils d'une intrigue , qu'il les embrouilloit quelquefois au lieu de les démêler ; & que ne pouvant plus les dénouer , sa raison restoit égarée dans ce labyrinthe : je fais que ses incidens étant mal motivés , son dialogue en souffroit quelquefois , parce qu'un personnage ne peut parler naturellement que lorsqu'il est dans une situation naturelle , & que le style d'un ouvrage est forcé chaque fois que le plan est contraint ; mais je n'ai point donné à Colardeau le génie de Racine , je n'ai point parlé de la manière dont il inventoit , je n'ai parlé que de celle dont il écrivoit : cette dernière me plaît infiniment , je l'avoue , & je crois que si Racine avoit pu faire présent à Colardeau de son plan d'Iphigénie , Colardeau auroit

écrit cette pièce aussi bien que Racine l'a écrite, & peut-être même avec un sentiment plus exquis de l'harmonie; il n'y auroit sûrement pas laissé ce vers qu'on ne peut prononcer qu'en sifflant cinq ou six fois.

J'offris sur ses autels un secret sacrifice.

M. de la Harpe prétend que les sujets de M. Colardeau étoient *fort malheureux*. J'en conviens avec lui, & c'est sans doute ce qui a le plus nui à la réputation dramatique de M. Colardeau. Il prétend que son *style* est *facile*, mais *foible*, il prétend que *parmi beaucoup de fautes on y trouveroit quelques vers bien tournés*, mais *pas un de situation*, *pas un morceau de sentiment*, *pas un d'éloquence dramatique*, il prétend que *le dialogue manque de justesse*, *que les caractères sont mal dessinés*, & *les situations mal motivées*. Il ajoute, avec un ton un peu Magistral : *Le jeune homme, auteur de la note, ne seroit-il pas un peu confus, si en essayant l'examen des deux Tragédies de Colardeau, on lui faisoit voir les contresens de scène en scène,*

Jeûne, un dialogue (il revient au dialogue) vague, incorect, décousu, sans expression; sans effet, enfin si on lui proposoit de citer une seule page qu'on puisse comparer de très-loin à une page quelconque de Racine, soit pour la diction, soit pour les sentimens: Quel jugement! M. de la Harpe prétend que le mien est peu réfléchi: quelle épithète donnera-t-on au sien? Traiteroit-il les Pièces de Scuderi, de Pradon, de Boyer avec plus de mépris? Mais M. de la Harpe ne feroit-il pas un peu confus lui-même si on lui faisoit voir que son jugement est non-seulement dur & injuste, mais encore beaucoup moins réfléchi que le mien? Je viens de relire avec attention *Astarbé & Caliste*. Le plan m'en a paru en effet très-défectueux: mais le style de ces Pièces est en général pur, soigné, élégant, toujours noble, toujours élevé, souvent plein de force, & le Dialogue ne manque pas toujours, à beaucoup près, de vérité, de sentiment & de naturel. Si Racine n'eût jamais composé que la *Thébaïde & Alexandre*, n'est-il pas vrai qu'on auroit pu ap-

percevoir dans ces deux Pièces, toutes foibles qu'elles sont, le germe de ses grands talens? Que dis-je? ne l'y a-t-on pas apperçu lorsqu'elles ont paru, & n'ont-elles pas annoncé à la nation l'Ecrivain tragique le plus parfait? M. Colardeau étoit jeune lorsqu'il fit *Astarbé* & *Caliste* : sa mauvaise santé le força de sortir de la carrière ; mais puisque dans sa seconde Pièce on apperçoit un progrès très-marqué, qui fait si sa troisième n'auroit pas été aussi belle qu'*Andromaque*? M. Colardeau est un de ces Ecrivains rares auxquels on doit tenir compte même de ce qu'ils n'ont point fait. Pourquoi ne penserois-je pas de lui d'après ses premières esquisses, ce que dans les mêmes circonstances on a pensé de Racine? Je suis loin d'avoir, comme Despreaux, le droit de juger un Auteur contemporain; mais pourquoi n'en aurois-je pas le courage? M. de la Harpe veut que l'on attende le jugement du tems : le tems est en effet le juge le plus sûr des productions du génie : mais ses arrêts se manifestent quelquefois bien tard. Il y a des exemples qui doivent

faire trembler M. de la Harpe & tout homme qui a de grands talens. Le chef-d'œuvre du Théâtre, & peut-être de l'esprit humain, *Athalie*, est restée ignorée pendant quinze ans. Cet ouvrage dont un jour suffisoit pour faire sentir toute la beauté, le tems l'a mis bientard à sa place. Pourquoi ne pas dévancer les arrêts de ce juge suprême? Pourquoi ne pas monter à son tribunal? Pourquoi ne pas lui demander fièrement la vérité ou le forcer de la dire, comme autrefois on forçoit Prothée à révéler ses secrets, & les Pithonisses à rendre leurs oracles? On a imprimé dans ce siècle une grande quantité de pièces de Théâtre : qui fait s'il n'y a pas encore parmi elles quelque *Athalie* qui languit dans l'obscurité? Soyons vrais. Le temps ne peut rien sans les hommes : ce sont les hommes qui sont les seuls dépositaires de la vérité ; mais les hommes sont vains, jaloux, envieux, indifférens sur le sort du génie, pour n'être pas forcés de lui rendre hommage, l'admiration est pour eux un sentiment pénible qu'ils repoussent de leur ame le plus long-tems

qu'ils peuvent, & qu'ils n'y admettent que lorsque le génie qu'ils ont persécuté les éblouit enfin & les accable de sa lumière. Voilà pourquoi il y a eu en tout tems des talens méconnus, ignorés & opprimés : voilà pourquoi on n'a rendu justice à l'ouvrage inégal de Lucain que très-long-tems après la mort de ce Poète ; voilà pourquoi on a fermé les yeux pendant vingt ans sur les beautés du Tasse : voilà pourquoi enfin , sans Addisson, le beau Monstre de Milton seroit peut-être inconnu parmi-nous. M. de la Harpe dit que *le Tems amene pour l'Envie le moment du silence* ; Homère se tait depuis bien des siècles, & l'Envie parle encore.

Mais j'oublie ce que j'ai à prouver. Je prouve en citant.

SCENE III^e du V^e Aëte de Caliste.

Le Théâtre représente un appartement tendu de noir. On voit sur l'un des côtés une table où est une coupe empoisonnée.

S C I O L T O.

O soutien des Héros ! Amour de la Patrie

Etouffe dans mon sein la nature attendrie !
Qu'un pere qui punit a besoin de vertu !

CALISTE, *à part.*

Relevons à ses yeux mon courage abattu
Qu'il reconnoisse en moi l'éclat de sa famille,
Soyons digne de lui.

SCIOTO.

Tu fus jadis ma fille.

CALISTE.

Malheureux le moment où mon cœur égaré
Cessa de mériter ce nom doux & sacré.

SCIOTO.

Sais-tu que nos tyrans n'attendent que l'aurore
Pour lancer sur nos murs un feu qui les dévore ?
Qu'ils vont punir sur nous nos projets découverts
Ou vainqueurs d'indignes nous proposer des fers ?
J'oppose à nos dangers une vaine prudence ,
Altamont que séduit un rayon d'espérance
Hors des murs du Palais par son zèle entraîné
En ce moment peut-être expire assassiné.
As-tu prévu ces maux ?

CALISTE.

Eh ! pourquoi me les peindre ?
Je les ai tous causés ; je vois ce qu'il faut craindre
Et ma honte.....

S C I O L T O.

La honte est un de ces malheurs
Que ne réparent point les regrets & les pleurs.

C A L I S T E.

Mon cœur n'ignore point ces vérités terribles :
Je connois mes destins, hélas !... ils sont horribles.

S C I O L T O.

Dis-moi... De tous les biens dispensés par le sort
Quel bien préfères-tu ?

C A L I S T E.

L'honneur.

S C I O L T O.

Sans lui ?

C A L I S T E.

La mort.

S C I O L T O.

J'applaudis à ton choix... ainsi donc ton courage
De cette affreuse coupe a pressenti l'usage.

C A L I S T E.

Oui, mon pere, & sans vous ce bras déterminé
Eut versé dans mon sein le vase empoisonné.

S C I O L T O.

Sur les bords du cercueil l'humanité succombe,
L'œil mesure en tremblant l'abîme de la tombe,
Des lenteurs du poison le supplice à souffrir,
Le regret de la vie & l'horreur de mourir,
Tout peut t'intimider.

C A L I S T E.

Eh bien, frappez vous-même,
Percez ce triste cœur qui vous craint, mais vous
aime.

S C I O L T O, *tirant son poignard.*

Tu préviens ma pensée, & tel est mon dessein.
Vois-tu ce fer?... Hélas! il tremble dans ma main.
La pitié, malgré moi, rappelle à ma mémoire
Le tems de tes vertus & celui de ma gloire,
Ce tems où ma fierté rendoit graces aux Dieux
D'avoir transmis en toi le sang de mes ayeux,
Incertain, déchiré, je flotte & délibère :
Je n'ose te punir & frémis d'être pere.
Tumultueux combat ou d'une égale voix
La nature & l'honneur se disputent leurs droits.
Ma fille..... Ah ! malheureux !

C A L I S T E.

Quoi vous versez des larmes !

B iv

S C I O L T O.

Les traits du repentir , ta jeunesse , tes charmes ,
Hélas ! tout m'attendrit.

C A L I S T E.

La mort est mon espoir.

S C I O L T O.

*(Portant la main à son poignard , & lui présentant
la coupe , en détournant les yeux).*

Eh ! bien , je vais.... mais non , tiens , prends , fais
ton devoir.

C A L I S T E.

Ah ! j'y consens.

S C I O L T O.

Arrête..... O nature ! ô tendresse !
O ma chere Caliste , épargne ma foiblesse.
Hélas ! je me croyois un cœur plus inhumain ;
J'ai tenu la balance avec un bras d'airain :
Vengeur de mon pays , vengeur de ma famille ;
En Juge indifférent , j'ai condamné ma fille ;
Ma farouche vertu se borne à cet effort ;
Mes yeux ne feront point les témoins de sa mort.

C A L I S T E.

Pourquoi me fuir ? Vos mains.....

S C I O L T O.

Non, fille infortunée,
Que ta seule vertu regle ta destinée,
Le danger presse.... Entends ces cris sourds &
confus.

C A L I S T E.

Hélas !

S C I O L T O.

Adieu, je fors & ne te verrai plus.

Je demande si le dialogue de cette scène manque de justesse, s'il est incorrect, vague, décousu, sans expression, sans effet. La réponse sûrement ne fera point favorable à M. de la Harpe.

Poursuivons l'examen de Caliste. Je conviens que le plan de cette Pièce n'est pas bon. Lorsque Lothario propose d'épouser Caliste, Sciolto, pere de cette dernière, a tort de la refuser, quelque raison qu'il puisse avoir de le haïr : Caliste a le même tort ; Lothario est un scélérat dont rien ne peut excuser le crime, pas même son amour forcené : mais l'hymen peut le réparer en quelque sorte, & c'est sur les refus de sa proposition, peut-être justes, mais mal-

entendus que la Pièce est fondée presque entièrement. Cependant, quoique le malheur de Caliste soit à-peu-près irrémédiable, elle inspire une sorte d'intérêt, vû qu'elle aime encore celui qui l'a outragée. Cet intérêt est foible, j'en conviens : mais je conviens aussi que je connois peu d'actes aussi bien écrits que les deux premiers de cette Pièce. M. de la Harpe prétend qu'il n'y a pas *un vers de situation, pas un morceau de sentiment, &c....* On va voir s'il a raison. Caliste vient d'avoir une conversation avec Altamont, rival de Lothario : elle craint d'avoir trop parlé, & que sa honte & le crime de Lothario n'ayent été découverts. Depuis le malheur qui lui est arrivé, plongée dans la douleur & dans les larmes, elle étoit peu sortie de son appartement ; Lucile lui dit :

Pourquoi du sein de l'ombre & de la solitude
Traîner ici le poids de votre inquiétude ?
Pourquoi vous refuser au soin de ma pitié ?
Si vous en eussiez cru les vœux de l'amitié,
Au fond de ce Palais renfermant vos allarmes,
On n'eut point en ces lieux interrogé vos larmes.

Malheur à l'ame froide qui ne sentira pas combien ce dernier vers est heureux , combien sur-tout cette expression *interrogé vos larmes* est neuve & poétique , & combien elle est adroite dans la situation où se trouve Caliste. Cette situation étoit difficile à faire entendre , l'Auteur la rend trois ou quatre fois de la maniere la plus heureuse.

Sur la foi de mes pleurs approuvez mes refus,
 Altamont , j'ai rendu justice à vos vertus ,
 Nul mortel à mes yeux ne parut plus aimable,
 Mais telles sont les loix du destin qui m'accable,
 Que même par honneur insensible à vos soins,
 Je dois trahir vos feux ou vous estimer moins.

C'est ainsi que Caliste parle à Altamont qui la presse de l'épouser. Ces vers-là ne sont point de situation ? Caliste dit ailleurs à Lucile :

Lucile , il est des maux qu'on n'ose confier,
 L'innocence rougit de s'en justifier.

Ces vers-là ne sont pas de situation ?

Lorsque dans la troisième scène du second Acte Sciolto vient dire à sa fille que

Lothario va soumettre les Corfes mutinés ;
qu'il va partir , qu'il part , & qu'elle s'écrie :

Tombe sur moi la foudre !

Il part, vous l'ordonnez, il a pu s'y résoudre !

Il n'y a pas-là de situation ? Que le Lecteur suppose un moment que Caliste est sa sœur, il sentira combien il est affreux pour cette infortunée de se séparer pour jamais peut-être de l'homme qui l'a outragée, & qui pouvoit seul réparer cet outrage. Lorsqu'Agamemnon dit à Iphigénie : *Vous y serez, ma fille*, nous frémissons pour elle, parce que nous prévoyons qu'elle sera immolée, ne devons-nous pas frémir davantage pour Caliste, lorsque son pere lui annonce qu'elle va être déshonorée à jamais. Iphigénie ne doit perdre que la vie ; Caliste doit perdre l'honneur : depuis quand la premiere est-elle préférable à l'autre ? Je vois-là de la Tragédie, ou il n'y en a nulle part.

Que fais-je?... En préparant ces poisons destructeurs

Peut-être que mon pere y mêla quelques pleurs.

Ces vers tirés d'un monologue du cinquieme Acte ne font-ils pas de situation & de sentiment ? Je le demande à M. de la Harpe lui-même : Caliste les prononce en portant à ses levres innocentes le poison que son pere sévere mais sensible lui fait préparer. Enfin M. de la Harpe croît qu'il est impossible de trouver dans Colardeau une seule page que l'on puisse comparer de très-loin à une page quelconque des Tragédies de Racine ; je pourrois lui en citer plusieurs : je me contenterai de mettre la suivante sous les yeux du Lecteur.

Gênes toujours esclave & toujours divisée
Quitta, reprit cent fois sa chaîne mal brisée.
Nos murs tumultueux renferment dans leur sein
Une Noblesse, un peuple indociles au frein,
Deux partis opposés qui des droits de l'épée
Soutiennent tour-à-tour leur puissance usurpée :
Mais qui d'un œil jaloux l'un par l'autre observés,
Sont souvent abattus aussi-tôt qu'élevés ;
Les Nobles décorés des plus superbes titres
Sous des noms différens ont été nos arbitres ;
Les Ducs anéantis, les Comtes ont regné ;
Mais bientôt de ses fers le Génois indigné
Osa se révolter, osa se rendre libre,

Entre les grands & lui mit un juste équilibre,
Créa pour leur orgueil l'honneur du Consulat,
Et fit asseoir près d'eux ses Tribuns au Senat.
Heureux jours, mes amis, où les aîgles romaines
Sembloient revivre encor pour s'envoler vers
Gênes ;

Où des débris fumans du trône des Césars,
Nos ayeux construisoient d'invincibles remparts.
Hélas ! tout fut détruit, & les guerres civiles
D'un feu plus dévorant consumèrent nos villes.
Lasse des longs débats & du peuple & des grands,
Gênes à ses voisins mendia des tyrans,
Et l'on vit dans nos murs le François & l'Ibère
Etablir tour-à-tour leur puissance étrangère ;
Mais tous pour gouverner l'impétueux Génois,
Apportèrent ici d'insuffisantes Loix.
Enfin parmi les cris, le meurtre & le ravage
Un Doge fut élu dans des jours de carnage.
De ce titre funeste un Prêtre est revêtu.
Sur les débris épars de son siège abattu
Relevons le Senat & l'antique Tribune.
Mais pourquoi des combats éprouver la fortune ?
Malheureux le vengeur entouré de tombeaux
Qui porte chez les siens le glaive & les flambeaux !
N'allons point, ô mon fils, au milieu des ruines
Rappeller les horreurs des guerres intestines.
Vuide de légions Gênes peut aujourd'hui
Rejeter sans efforts un tyran sans appui.

Enfin pour mieux tromper sa prudence étonnée
 De ma fille avec vous célébrons l'hyménée,
 Et que ces nœuds si chers préparés par l'amour,
 De notre liberté consacrent le retour.

M. de la Harpe s'attachera peut-être à critiquer cette tirade, précisément parce que je la cite. Il le peut, j'y consens. Qu'il y trouve des foiblesses, des incorrections, des barbarismes même, pour moi j'y admirerai toujours la maniere élégante & rapide avec laquelle l'Auteur a peint les différentes révolutions arrivées au gouvernement de Gênes. Que dis-je ? N'est-ce point avec cette simplicité noble, avec cette netteté, avec cette hardiesse d'expressions que Racine écrivoit ? Et ses premiers ouvrages même, sans en excepter *Andromaque*, où l'on trouve les vers suivans.

Pour bien faire il faudroit que vous le prévinssiez....
 Je souffre tous les maux que j'ai faits devant Troye...
 Brûlé de plus de feux que je n'en allumai....

Oui, c'est vous dont l'amour naissant avec leurs
 charmes

Leur apprit le premier le pouvoir de leurs armes....

Enfin je viens à vous, & je me vois réduit
 A chercher dans vos yeux une mort qui me fuit....
 Ah ! qu'un seul des soupirs que mon cœur vous
 envoie

S'il s'échappoit vers elle y porteroit de joie !....

Les premières Pièces de Racine, dis-je ;
 ont-elles la pureté & l'élégance qui regnent
 dans Caliste ? Quant à la Pièce Angloise
 qui n'est point d'Otwai (*), je ne pense
 pas que M. Colardeau ne l'ait pas embellie.
 Le Lothario de cette Pièce est un petit
 Maître toujours fautant & dansant, qui se
 vante à tout le monde d'avoir eu les fa-
 veurs de Caliste. Voici comment il raconte
 sa bonne fortune à un certain Rossano, son
 ami.

L O T H A R I O.

Ecoute : je te dirai qu'une nuit lorsque tous les
 yeux étoient fermés par un profond sommeil, la
 lune & les étoiles brilloient seules dans l'univers ;
 j'étois seul dans la rue, un peu chaud de vin, je
 grimpai à sa fenêtre & entrai heureusement dans
 sa chambre.

(*) M. de la Harpe s'est trompé. *La belle Pénitente ou*
Caliste n'est point d'Otwai ; elle est de Rowe.

ROSSANO.

Ce moment fut sans doute heureux.

LOTHARIO.

Oh ! des plus favorables. Je trouvai la belle Caliste endormie , l'amour seul veilloit. La vertu & la fierté , gardiens ordinaires de l'honneur , dormoient ainsi qu'elle. Sa poitrine étoit agitée. Son imagination sembloit mettre quelque trouble dans son ame. Je la considérai quelques tems ; mais l'occasion ne me permit plus de différer ; plein d'ardeur , je la saisis dans mes bras : elle , avec une douce résistance , & murmurant quelques reproches , me laissa le plus heureux de tous les hommes. A quels transports charmans ne nous livrâmes-nous point pendant cette nuit ? &c.

On sent qu'un personnage qui parle de la sorte n'est pas fort tragique. Les autres ne le sont pas davantage & ne parlent gueres mieux.

Je dirai peu de chose d'Astarbé. Le plan n'en vaut pas mieux que celui de Caliste. Le style en est peut-être moins bon ; mais cela ne veut pas dire qu'il soit mauvais.

Connois Pigmalion. Monstrueux assemblage
De crimes , de remords , & d'amour & de rage,

Teint du sang de Sichée & du sang de son fils,
Monarque environné d'un peuple d'ennemis,
Hai de ses sujets, en horreur à lui-même,
Esclave infortuné d'une épouse qu'il aime,
Emporté, furieux dans ses plus doux transports,
Cruel dans ses forfaits, cruel dans ses remords,
Il est à redouter autant qu'il est à plaindre.
Dans son repentir même un tyran est à craindre.

Ce portrait d'un tyran m'a paru assez
fierement dessiné, & je crois le dernier
vers sublime.

Je ne m'abuse point, je fais qu'on me déteste,
Je fais que Tyr me voit comme un monstre funeste,
Artisan de ses maux, destructeur de ses Loix,
Ennemi de ses Dieux & tyran sous ses Rois.

C'est Astarbé qui dit ces quatre vers. J'ai
admiré le dernier hémistiche *tyran sous ses
Rois*. On ne pouvoit pas exprimer avec
plus de rapidité & de précision l'empire
que prend sur un peuple foible la Maîtresse
d'un tyran. C'est peindre à la manière de
Corneille ou de Tacite.

J'ai vu Pigmalion roulant sur la poussière
Dans cet état où l'homme au moment de périr
Joint le tourment de vivre à l'horreur de mourir.

M. de la Harpe prétend que Colardeau manque de force. La force en poésie consiste, je crois, à être précis, à ne dire ni plus ni moins que ce qu'il faut dire. Ce mérite est sur-tout celui de Racine : il est aussi celui de Colardeau. L'agonie est peinte de la manière la plus précise & la plus frappante dans le dernier vers qu'on vient de lire. Racine n'auroit pas mieux fait. Le vers qui suit m'a paru encore fort beau dans la situation.

Un ennemi mourant vaut bien qu'on le contemple.

Astarbé expirante l'adresse à Bacazar, fils du tyran qu'elle vient d'empoisonner. Je suis fâché que les Editeurs de Colardeau n'aient pas choisi ce moment de l'action pour en faire un tableau, & n'aient pas mis ce vers au bas de l'estampe.

M. de la Harpe auroit deviné, dit-il ; que ma Note étoit d'un jeune homme au ton tranchant qui y regne. Je demande à présent qui de nous deux a le plus ce ton. J'ai décidé sans appel & j'ai prononcé sans preuves, il est vrai : j'y étois forcé par

les bornes (1) étroites où j'étois renfermé ; mais que M. de la Harpe ne croye pas que cette méthode soit celle de tous les jeunes Écrivains qui ont (2) *de l'esprit & du talent*. Il y en a qui réfléchissent avant que d'écrire. J'en connois un parmi eux qui n'est que juste lorsqu'on le croit indulgent : parmi ceux qui écrivent depuis long-tems j'en connois un qui n'est que sévère lorsqu'on le croit juste.

La sévérité se concilie avec la justice ; j'en conviens. Est-ce dans le Jugement que M. de la Harpe a porté des *Perfidies à la Mode* , qu'on peut les trouver l'une & l'autre ? *Cette Piece* , dit-il , *n'a ni plan ; ni caractères , ni intérêt , ni comique , & le style , quoiqu'assez pur , n'offre pas un seul morceau remarquable*. J'avoue que cette Comédie à peu de comique. Le moule où Molière jettoit ses Chefs-d'œuvres est brisé depuis long-tems , & je crois que c'est la faute de ce siècle : mais dans la Piece de Colardeau il y a une marche ; des développemens , des caractères : les

(1) Voyez la Note du tribut des Muses.

(2) Expressions de M. de la Harpe.

deux scènes même où Florimon est pris pour l'Intendant de sa propre maison doivent faire rire, & lorsque Valmon s'apercevant de sa méprise dit :

La méprise est possible & ne m'étonne gueres,
Plus d'un époux chez lui n'est que l'homme
d'affaires.

Il dit une chose très-vraie & très-plaisante. Quant aux morceaux remarquables de cette Piece, ils sont nombreux ; ils ont été cités dernièrement dans plusieurs Journaux, ce qui me dispense de les citer ici moi-même.

M. de la Harpe s'étonne qu'un Panégyriste de Colardeau ait dit que la Lettre d'Héloïse étoit une foible copie d'un original plein de force. Pourquoi s'étonner de la vérité ? La Lettre d'Héloïse est une traduction ou une imitation. Si c'est une traduction, il est certain qu'elle est inférieure à l'original. M. l'Abbé de Lille, dans sa belle traduction des Géorgiques, n'a point surpassé Virgile, Ségrais dans sa traduction de l'Enéide ne l'a point surpassé, Annibal Caro, en Italie, Driden, en An-

gleterre, ne l'ont point surpassé, l'Abbé du Resnel dans sa traduction des Essais sur l'homme & sur la Critique, est resté inférieure à ce même Pope, Pope lui-même n'a point surpassé Homere, enfin il est constant qu'une traduction est presque toujours au-dessous de son modèle, pourquoi M. Colardeau auroit-il eu un privilège qui a manqué à tous ces beaux génies? Si la Lettre d'Héloïse est une imitation, elle devient un ouvrage à part, & M. de la Harpe alors n'a pas plus de raison de la mettre au-dessus de Pope, que je n'en ai eu de la mettre au-dessous.

J'ai dit que M. Colardeau avoit donné au Public plusieurs Ouvrages supérieurs à la Lettre d'Héloïse pour *l'invention comme pour le style*. M. de la Harpe est surpris de cette assertion : pourquoi s'étonner encore de la vérité? La Lettre d'Héloïse étant une traduction ou une imitation (ce que M. de la Harpe voudra) *l'Épître à M. Duhamel, le Poëme du Patriotisme, l'Épître à Minette*, & plusieurs Pièces fugitives, dont le fonds n'appartient qu'à

M. Colardeau , ne sont-ils pas supérieurs pour l'invention à la Lettre d'Héloïse ? La chose me paroît incontestable. Il me sera plus difficile de prouver que ces derniers Ouvrages lui sont supérieurs pour le style. Le style d'*Héloïse* est enchanteur : il est difficile à un autre que Colardeau de le surpasser ; mais je ne crois pas que Colardeau n'ait pas pû se surpasser lui-même. Quelle est la marche de l'esprit humain ? C'est de faire mieux en vieillissant. Il est bien rare que les premières productions des grands hommes ayent été les meilleures. Virgile avoit composé ses *Églogues* avant ses *Géorgiques*, la Fontaine avoit fait ses Contes avant ses Fables , Racine avoit donné la *Thébaïde* avant *Britannicus*, les premières satyres de Boileau ne valent pas la neuvième, l'*Aurore* de Corneille eut bien moins d'éclat que son *Midi*. M. de la Harpe lui-même est un exemple de ce que j'avance : je peux me tromper ; mais il me semble que le style de *Mélanie* est plus parfait que celui de *Warwich*, & j'aime mieux lire *l'Éloge de Fénélon* que

celui de Charles V. Colardeau étoit un homme , pourquoi l'excepter des loix de l'humanité ? Pour moi j'aime beaucoup à expliquer les choses sans miracles. On me dira toujours : d'où est venu le succès prodigieux de cette Lettre d'Héloïse ? Le voici : si Colardeau a été malheureux dans presque tous ses sujets , il a été infiniment heureux dans le choix de ce dernier. On a dévoré la Lettre d'Héloïse , parce que c'étoit Héloïse qui écrivoit , c'est-à-dire , la femme la plus sensible qu'il y ait peut-être jamais eu , & la plus tendre dans la situation , peut-être la plus délicate où une Amante puisse se trouver. Le nom d'Héloïse étoit consacré , que dis-je ? C'est tout ce qui nous est resté de son siècle barbare , comme l'a très-bien observé le Panégyriste (*) vainqueur dans le dernier concours. Un homme de talent a fait écrire cette femme en beaux vers , & l'on a consacré sa Lettre. Ovide a fait écrire *Pénélope* , *Hypsipile* , *Hélène* , *Médée* , *Didon* , &c. . . . Pourquoi lit-on

(*) M. Garat qui a remporté le prix de l'Éloge de Suger.

moins les Lettres de ces Amantes que celle d'Héloïse ? Colardeau écrit-il mieux qu'Ovide ? Je ne décide point la question : mais de l'aveu de M. de la Harpe, Colardeau, dans cette Lettre, a des négligences & des inégalités, & le style d'Ovide dans ses Héroïdes, est en général assez pur & assez soigné ; pourquoi donc lit-on plus souvent la Lettre d'Héloïse ? Je le répète : parce que c'est Héloïse qui l'écrit.

D'ailleurs il faut faire encore une observation que je crois indispensable. Les Ouvrages de Colardeau qui ont suivi la Lettre d'Héloïse, sont d'un genre bien différent de cette Lettre, dans cette dernière : tout est poésie de sentiment, dans presque tous les autres tout est poésie de description : on fait qu'il faut vaincre plus de difficultés dans ce genre-ci que dans l'autre, & un connoisseur pourroit bien n'avoir pas tort, en préférant les derniers Ouvrages de Colardeau, avec tous leurs défauts, à la Lettre d'Héloïse, avec toutes ses beautés. M. Colardeau avoit déjà fait cette réflexion.

Voici ce qu'il dit lui-même dans sa Préface de l'Épître à M. Duhamel, en parlant de quelques vers techniques qui sont dans cette Épître, & qui lui avoient coûté peut-être beaucoup plus que tous ceux d'Héloïse : *ces vers toujours difficiles mais pour l'ordinaire peu brillans sont le plus souvent perdus pour la gloire de l'Auteur, le mérite de la difficulté vaincue n'est senti dans tous les Arts que par les connoisseurs. La classe la plus nombreuse du Public, s'arrête plus volontiers sur les détails de pur agrément qu'on a coloriés avec moins de peine & d'étude. Le raisonnement de M. Colardeau est juste & le mien ne l'est pas moins. On attend peut-être que je l'appuie par des exemples tirés du premier & des derniers Ouvrages de M. Colardeau, & par des paralleles de ces différens morceaux : mais je n'en ferai rien : d'abord je me suis fait une loi de citer peu & j'ai dû me la faire. Ensuite si je transcrivois ici tel ou tel Morceau du Temple de Gnide, des Hommes de Prométhée, de la traduction de la premiere Nuit d'Young. Tout me*

paroît si supérieur dans ces derniers Ouvrages que je craindrois toujours de n'avoir pas cité le plus beau. M. de la Harpe me le prouveroit peut-être victorieusement, j'aime mieux qu'on m'accuse d'avoir avancé un paradoxe, que d'avoir fait une gaucherie. Qu'on se mocque, si l'on veut, de la grossiereté de mon admiration; je ne veux point exercer la finesse de la critique; Colardeau étant mort ne sentiroit point les piquures: mais moi, qui ai; pour ainsi dire, adopté ses Écrits, j'en souffrirois beaucoup; je veux m'épargner des chagrins, & à M. de la Harpe des triomphes. Que les Lecteurs, s'ils ont été tant soit peu ébranlés par mes raisonnemens, relisent les Œuvres de Colardeau; elles sont sûrement dans leurs Bibliothèques, & si tous s'accordent pour dire que j'ai tort, je me rendrai.

J'aime infiniment les Épîtres de Boileau; je les préfère même à ses Satyres: mais si je trouve dans ses Épîtres beaucoup de précision, un choix très-heureux d'expressions & d'idées, cela ne doit pas m'em-

pêcher de leur préférer l'*Épître à M. Duhamel pour la sensibilité*, comme je l'ai dit, pour la grace & pour l'abandon du style. M. de la Harpe n'est point de mon avis, il ne fait pas attention que la sensibilité de Boileau, est le plus souvent empruntée d'Horace, de Juvenal, &c. & que celle de Colardeau, dans cette *Épître*, lui appartient entièrement. Qu'on y lise ce portrait qu'il y fait de lui-même.

La Campagne à mes yeux eut toujours des attraits
 Un charme plus puissant que de vains intérêts,
 Du milieu des Cités, sans cesse m'y rappelle,
 Elle eut mes premiers goûts & je suis né pour elle.
 S'il est quelque laurier que ma main pût cueillir,
 Si d'un foible talent je puis m'enorgueillir,
 Si ma lyre fidele aux loix de l'harmonie
 Suppléa dans mes vers au défaut du génie,
 Si moins brillant que pur, plus vrai qu'ingénieux
 Jamais d'un faux éclat je n'éblouis les yeux,
 Aux bois, aux prés, aux champs je dois ces
 avantages,

C'est-là que j'esquissai mes premières images.....
 Souvent du Rossignol j'écoutai les chansons,
 Il instruisit ma Muse attentive à ses sons,
J'appris à soupirer ces notes languissantes
De la plainte amoureuse expressions touchantes :

*Je formai ces accords plus vivement frappés
A la joie , au plaisir , à l'ivresse échappés ;
Et par ces tons divers mon oreille exercée
Sut donner à ma voix l'accent de ma pensée.
Au bord de ce ruisseau qui paisible en son cours
Suit de ces prés fleuris la pente & les détours ;
J'appris l'art peu connu d'abandonner mon style ,
Et de laisser couler un vers doux & facile.*

Ne croit-on pas entendre la Musique des Anges quand on lit ces vers charmans ? Quel contraste admirable d'harmonie & d'idées dans les quatre vers que j'ai soulignés ! *Laisser couler un vers doux & facile* ; n'est-il pas une expression de génie dans le genre gracieux ? Voilà pourquoi Colardeau étoit né , pour laisser couler un vers doux & facile. Un ruisseau qui murmure , voilà Colardeau ; mais la grace chez lui n'exclut point la précision.

Nous verrons dans ta cour le Coq fier & superbe
Pour y chercher le grain éparpiller la gerbe ,
Appeller aigrement son ferrail assoupi ,
Entre mille beautés partager un épi ,
Et d'un bec amoureux distribuer entre elles ,
Des baisers qui jamais n'ont trouvé de cruelles.

Y a-t-il dans Boileau des vers mieux faits que ceux-là ? De la mollesse sans affect,

tation , de la grace sans recherche , de l'harmonie sans efforts , voilà les principaux caractères de la poésie de Colardeau. Par-tout elle est fondue & périodique sans enjambement , par-tout elle marche dans cet ordre inégal & varié qui charme par la beauté cachée des symétries & l'adresse imperceptible des contrastes. Oui , ces qualités se trouvent dans presque tous ses *Écrits* , & cependant , excepté le premier , tous ont peu réussi. M. de la Harpe a beau vouloir faire entendre le contraire , j'aime mieux en croire M. Colardeau lui-même. Je l'ai entendu se plaindre fort souvent du discrédit où la Poésie étoit tombée : il a même consigné sa plainte dans ces vers de l'*Épître à M. Duhamel* , que verrai-je , dit-il , dans les murs de Paris ?

L'aimable Poésie à jamais exilée ,

Aux traits du bel esprit sans pudeur immolée.

Et quels Ouvrages ont dû éprouver ce discrédit , si ce n'est ceux du meilleur Poète qu'il y ait eu dans ce siècle après Voltaire , & un très-petit nombre d'autres *Écrivains* ?

M. de la Harpe s'appuie d'un passage d'une *Préface* de M. Colardeau ; mais dans

une Préface , dit-on tout ce qu'on pense ? Est-on obligé à le dire ? Dit-on au Public qu'il est injuste & indifférent ? Il fut sûrement ce dernier envers M. Colardeau , s'il ne fut pas l'autre. La seule Académie Françoisse fut juste : elle seule vengea le talent oublié. J'ignore si M. Colardeau aimoit à se flatter : j'en doute ; le sacrifice qu'il fit à M. Watelet , est une preuve du contraire. Ce qu'il y a de sûr , c'est que je n'ai aucune raison de me plaindre. J'ai déjà donné plusieurs écrits , il en est très peu qui aient paru sous mon nom. Quand j'en publierai sous ce cachet que je tâcherai de rendre respectable, s'ils ne réussissent pas , je ne me plaindrai point. Dans un siècle comme celui-ci où les talens de l'esprit subissent plusieurs sortes d'oppression , où les notions du beau & du vrai sont obscurcies par le double esprit de parti & de système , quand un homme a bien fait & qu'il en est sûr , il ne doit attendre d'autre encouragement que son propre suffrage , & d'autre récompense que la conviction de sa force.

Qu'il me soit permis , en finissant , de

faire à mes Lecteurs une demande que vraisemblablement ils se sont déjà faite. C'est M. Marmontel qui a répondu au discours de réception de M. de la Harpe. Voici le Jugement que l'Auteur célèbre des Contes Moraux a porté sur M. Colardeau : *il auroit su*, dit-il, en parlant de ce Poète aimable, *il auroit su que dans ses Essais Dramatiques nous avons reconnu le talent précieux de peindre & d'émouvoir ; & singulièrement ce tour d'expression noble, facile & naturel qui dans les belles scènes de Caliste nous rappelloit la sensibilité ; l'élégance & la mélodie du style enchanteur de Racine.* Comment se peut-il que deux Membres de la même Compagnie aient une manière de penser si différente ? Comment se peut-il ? . . . mais il est tems que je me taise. Mes questions ne finiroient pas. J'ai l'honneur d'être très-parfaitement.

M E S S I E U R S ,

Votre très-humble & très-obéissant
serviteur le Chevalier D E * * *

À Versailles le 13 Septembre 1779.

GILBERT
ET UNE FURIE
DIALOGUE.

Injuriae impunitas, periculosa.

PLAUTE.

4 PRÉFACE DU TRADUCTEUR:

à des augmentations. Je crois que nos meilleures Traductions en vers d'un Poète quelconque , ne sont que de belles imitations, & que c'est en Prose seulement qu'on peut être fidelle à un texte étranger.

Je ne dis plus qu'un mot sur mon travail. La plupart des noms de ce Dialogue étoient un peu barbares, je les ai francisés : ainsi j'ai changé *Tolvaire* en *Voltaire* , *Treamdel* en *d'Alembert* , *Toderid* en *Diderot* , *Tilberg* en *Gilbert* , &c.... Ces licences sont permises aux Traducteurs , j'en ai usé , & je ne m'en repens pas : l'ouvrage Cache-mirien est de cette sorte assez bien accommodé à nos mœurs & à notre Littérature.

On fera peut-être curieux de savoir comment cet Ouvrage m'est tombé entre les mains, le voici : je suis en commerce de Lettres depuis vingt ans, avec un fameux Professeur de Cambridge, qui me l'a envoyé au mois de Décembre dernier. Ce Professeur le tenoit du Comte d'Orreri , connu par ses Lettres Philosophiques sur le Docteur Swift & par d'autres Ouvrages : & ce dernier , dans un voyage qu'il a fait

en Asie , l'avoit acheté trente dariques à un Payfan Cachemirien. Une chose beaucoup plus difficile à savoir , c'est le véritable nom de l'Auteur de ce Dialogue , le Professeur de Cambridge l'attribue à un jeune homme ; connu déjà à Cachemire par un recueil de Poésies érotiques & un Éloge en vers du grand *Tolvaïre* ; mais tant de gens ont loué ce *Tolvaïre* , & tant d'autres ont fait des Poésies érotiques , qu'il n'est pas bien sûr que le très-érudit Professeur ne se trompe pas ; cette incertitude afflige extrêmement plusieurs savans de ma connoissance. Pour les consoler un peu , s'il est possible , je me hâte de leur apprendre que le Professeur , mon ami , prépare une fort belle édition de ce Dialogue en deux Volumes in-8°. de 500 pages chacun. Ils seront enrichis de Notes , de Commentaires , & de recherches si profondes , qu'elles aideront peut-être à découvrir ce qu'on cherche depuis si long - tems à connoître.

INTERLOCUTEURS.

GILBERT, Poëte Satyrique.

UNE FURIE.

MERCURE.

*La Scène est devant la porte du Temple
du Goût.*



GILBERT

ET UNE FURIE

IN ALLOGUE.

LA FURIE.

ARRÊTE, où vas-tu? Qui es-tu?

GILBERT.

Voilà deux plaisantes questions : je suis le célèbre Gilbert, & je vais prendre place dans ce Temple.

LA FURIE.

Tu n'y entreras point.

GILBERT.

Comment ! je n'y entrerai point ! & qui m'en empêchera ?

A iv

G I L B E R T
L A F U R I E.

Moi.

G I L B E R T.
Toi !

L A F U R I E.

Oui, moi-même. Regarde ce fouet de serpens que je tiens à la main ; si tu oses faire un pas vers cette demeure sacrée , je l'allongerai soudain sur tes épaules. Ces serpens vivent encore, comme tu vois , & je ne te conseille pas de les irriter.

G I L B E R T.

Qui donc es-tu toi-même pour me parler ainsi ?

L A F U R I E.

Eh quoi ! ingrat ! tu ne me reconnois point ! tu m'as cependant quelques obligations. . . , regarde moi bien

G I L B E R T.

Pardonne , ô puissante Déesse , pardonne , je te reconnois enfin : tu es Tisiphone , la plus implacable des Furies ; tu as été long-tems mon Apollon ; mais si j'ai quelque plaisir à te revoir , je n'ai pas moins de surprise. C'est ordinairement la Critique qui veille à la porte de ce Temple.

T I S I P H O N E.

La Critique est dans le Temple même , occupée

à une Édition de Voltaire , ouvrage digne de tous les soins.

GILBERT.

Et par quel hazard la remplaces-tu ?

TISIPHONE.

Écoute : depuis quelque tems une foule de mauvais Auteurs vient assaillir le Temple du Goût ; tous prétendent avoir le droit d'y pénétrer , dernièrement même ils ont failli en enfoncer la porte. Apollon , indigné de cette audace , à prié Pluton , notre Souverain , de lui envoyer une sentinelle pour garder les avenues de son Palais , & c'est moi qu'on a chargée de ce noble emploi. J'ai déjà écarté une foule innombrable de prétendans , & n'ai laissé entrer que ceux dont j'ai bien connu les titres. Tu n'en as point que je sache : qu'est-ce donc qui t'amene ? Va-t-en , ta véritable place est à l'Hôpital des Fous.

GILBERT.

Qu'entends-je ? par Fréron ! je n'ai point de titres pour entrer là-dedans ? Eh quoi ! n'as-tu point lu mes Ouvrages , toi qui me les as inspirés ?

TISIPHONE.

J'ai bien pu te les inspirer ; mais j'aurois été bien fâchée de les lire.

G I L B E R T.

Quoi ! tu ne connois point mon *Dix-huitieme siecle* & mon *Apologie* , satyres pleines de verve & d'enthousiasme ? Mes sublimes *Odes Patriotiques* ont échappé à ton érudition ? Et mon célèbre *Début Poétique* n'a jamais frappé tes oreilles ?

T I S I P H O N E.

Jamais, je te le jure.

G I L B E R T.

Ils sont connus pourtant de tout l'univers.

T I S I P H O N E.

De tout l'univers !

G I L B E R T.

Oui, sans doute.

T I S I P H O N E.

Que tu es plaisant ! tu m'égayes moi qui n'ai jamais ri.

G I L B E R T.

Que trouves-tu donc en moi de si risible ?

T I S I P H O N E.

Ta figure d'abord , qui a quelque chose de grotesquement infernal , ta ridicule prétention à

la gloire & ton excessive vanité. Tu me rappelles ce Roi d'une Isle sauvage & presque déserte, qui, n'ayant pour Gardes & pour Officiers de sa Maison, qu'une douzaine de Nègres armés de longues perches, demandoit à tous les voyageurs, échoués sur ses côtes, si l'on parloit beaucoup de lui à la Cour de Louis XIV. Il y a déjà quelques années que je suis à cette porte, j'écoute & j'entends quelquefois ce qui se dit dans le Temple : jamais, je te le répète, il n'a été fait mention ni de tes *Satyres*, ni de tes *Odes*, ni de ton *Début Poétique* ; mais tu peux me les faire connoître. Apollon, en me plaçant ici, m'a soufflé tout son génie, il m'a donné sur-tout ce tact fin & délicat qui fait distinguer les bons Ouvrages des mauvais : si les tiens sont tels que tu le dis, je te laisserai entrer, sans cela n'espère point me fléchir. Allons, consens-tu à subir de ma part l'examen ordinaire ?

GILBERT.

Sans doute : je n'en puis rien craindre & j'en dois tout espérer.

TISIPHONE.

Commençons par tes *Satyres* ; il paroît que tu les préfères à tout : voyons, de quoi parles-tu dans ces Ouvrages ?

G I L B E R T.

De la double décadence des mœurs & des talens, & des Auteurs sur-tout qui ont le plus contribué, par leurs écrits, à corrompre le goût & l'éloquence.

T I S I P H O N E.

Fort bien. Nommes-tu ces Écrivains pernicieux qui ont voulu ramener la barbarie dans ton pays ?

G I L B E R T.

Sans doute. Tiens, écoute d'abord ce que je dis de Voltaire.

T I S I P H O N E.

(*d'un air très - surpris.*)

De Voltaire ?

G I L B E R T.

De lui-même : écoute.

Je ne puis supporter tous les vers faits sans art ,
 D'une moitié de rime habillés au hazard ,
 Seuls & jettés par ligne exactement pareille
 De leur chute uniforme importunant l'oreille ,
 Ou bouffis de grands mots qui se choquent entre
 eux ,
 L'un sur l'autre appuyés se traînant deux à deux ;

Et sa prose frivole en pointes aiguïlée ,
Pour braver l'harmonie incessamment brisée.

T I S I P H O N E.

Eh quoi ! tu as ainsi parlé de Voltaire , & tu
as l'audace de vouloir entrer dans le Temple du
Goût ?

G I L B E R T.

En quoi donc suis-je si coupable ?

T I S I P H O N E.

Et tu oses le demander ! Voltaire , qui a rebâti
ce Temple , & qui maintenant y occupe la pre-
mière place , c'est ainsi que tu le traites ! Rétracte
bien vite de pareils blasphêmes , fais une abjura-
tion solennelle devant le Temple dont tu as
outragé le Dieu.

G I L B E R T.

Pourquoi veux-tu que je mente à ce Dieu & à
moi-même ? J'ai pris pour devise il y a long-tems ,
ces deux vers de mon *Dix-huitième Siècle* :

J'ai vu les maux promis à ma sincérité ,
Et devant craindre tout , j'ai dit la vérité.

La vérité fut toujours mon idole & mon guide ;
j'en fus l'Apôtre de mon vivant , j'en veux être
le Martyr , même après ma mort.

TISIPHONE.

Insensé ! quelle erreur t'égare ? Eh quoi ! tu penfes avoir été l'Apôtre de la vérité en difant que les vers de Voltaire étoient faits fans art , habillés au hazard d'un moitié de rime , importunant l'oreille d'une chûte uniforme , ou bouffis de grands mots qui fe choquent entre eux ? Et quels vers font plus fimples , plus variés , moins monotones que ceux de la *Pucelle* & des *Poéfies fugitives* ? Un ruiſſeau près de fa fource eſt-il plus clair que le ſtyle de Voltaire ? ſon ſtyle , comme l'onde , ne coule-t-il pas fans peine & fans effort ? Eh quoi ! les vers d'*Œdipe* & de la *Henriade* font des vers *faits fans art* ? Tu n'as donc jamais lu ces deux Ouvrages , qui font les plus beaux monumens de Poéſie de ton ſiècle , & les ſeuls peut-être qui puiſſent ſoutenir la comparaifon avec ceux du ſiècle précédent ? Tu reproches à Voltaire d'*habiller ſes vers d'une moitié de rime* , & qu'importe ſi cette moitié ſuffit ? S'il n'en faut pas davantage pour être fidelle aux regles ? C'eſt avoir trouvé le vrai point de perfection , le *nequid nimis* des Anciens. Tu rimes plus que ſuffiſamment ! toi tu poſſèdes au plus haut degré ce très-petit mérite ; mais ſi tes rimes font toujours riches , vois comme tes idées font pauvres ! que dis-je ? Vois comme elles font fauſſes ; tu

immoles tout à cette manie de rimer , le goût , la raison , la décence & la vérité ; tu puises tout ton talent dans le Dictionnaire (*) de Richelet.

G I L B E R T.

Je ne croyois pas que l'on dut me faire un si grand crime d'avoir lancé quelques traits contre un Écrivain qui lui-même en a lancé contre tout le monde.

T I S I P H O N E.

Que tu me fais pitié ! Voltaire s'est armé quelquefois d'une massue pour écraser des Pigmées ; tu as cru avec une épingle pouvoit terrasser un Géant. Quoique trompé dans tes desseins , tu n'es pas moins obligé de réparer tes torts ; allons , rétracte bien vite le jugement injuste & ridicule que tu as porté sur le grand homme.

G I L B E R T.

Jamais.

T I S I P H O N E.

Ah ! ah ! tu fais le mutin ! je commençois à te trouver aimable , j'avois même pour toi des sentimens distingués ; mais tu connois ma consigne , prends-y-garde , si tu n'obéis point à Apol-

(*) Dans le Dictionnaire de rimes s'entend.

Ion ton Maître & le mien , je ferai forcée de te punir.

G I L B E R T.

Tu as beau me menacer , mon parti est pris :
Je veux de ses pareils ennemi sans retour ,
Fouetter d'un vers sanglant ces grands hommes
d'un jour.

T I S I P H O N E.

Tu parles de fouetter ! par Pluton ! tu t'adresses bien.

(*Elle le frappe*).

G I L B E R T.

Miséricorde ! arrête , effroyable Diableness ! arrête , tu me brises les os , tu me disloques les membres.

T I S I P H O N E.

Pourquoi Diable aussi me réduire au point d'en venir à ces extrémités ?

G I L B E R T.

Je souffre tous les supplices du Tartare.

T I S I P H O N E.

J'en suis plus fâchée que toi-même. Il régné entre nous une sorte de sympathie , je le sens , & meme
s'il

s'il faut te dire tout (Que cet aveu coûte cher à ma pudeur !) apprends que je t'aime , & que j'avois sur toi des projets qui t'auroient fait plaisir.

GILBERT.

Que faut-il faire pour rentrer dans tes bonnes grâces ?

TISIPHONE.

Tu viens d'insulter Voltaire , il faut que tu retournes à sa louange , & sur les mêmes rimes , les vers que tu as faits contre lui.

GILBERT.

Eh bien ! j'y consens. Tu me laisseras entrer dans le Temple ?

TISIPHONE.

Oui , si tu n'as pas fait d'autres sottises.

GILBERT, (à part.)

Je vais mentir pour entrer là dedans.

(Il rêve quelques minutes.)

TISIPHONE.

Eh bien ! tu n'as pas encore fini ?

GILBERT.

Appaise-toi ; voilà qui est fait , prête l'oreille :

B

Qui n'a point admiré ces vers qu'avec tant d'art
 Dérobant au pouvoir de l'aveugle hazard,
 A cadencés sa Muse à nulle autre pareille ?
 Ces vers qui, pour charmer & le cœur & l'oreille,
 Formés de mots choisis si bien liés entre eux,
 Tantôt volent par troupe & tantôt deux à deux ;
 Et sa prose jamais en pointes aiguïlée,
 Mais toujours par le sens avec grace brisée ?

Eh bien ! es-tu contente ?

T I S I P H O N E.

Pas trop. Ces vers sont pleins de vérité sans
 doute, mais ils sont un peu négligés.

G I L B E R T.

Tu m'as donné si peu de tems pour les faire,
 moi qui n'ai point de facilité, & à qui telle
 strophe de mes Odes a coûté un mois de travail.

T I S I P H O N E.

Il me semble cependant que tu es en verve ; &
 puisque tu parles de strophes d'Ode, je veux que
 tout de suite tu en fasses une sur le grand-
 homme que tu as dénigré. J'espère, mon petit
 ami, que tu ne me refuseras point cette grace.

G I L B E R T, (*à part.*)

Tu le veux, j'y consens. (Je vais dire tout le

contraire de ce que je pense) écoute si jamais on a mieux parlé de Voltaire :

Maître en l'art de penser , comme en celui d'écrire ,
 Corneille dans Brutus , Racine dans Zaïre ,
 De Despréaux émule , & vainqueur de Chaulieu ,
 Rival de Bossuet , d'Arioste , du Tasse ,
 Conquérant & Roi du Parnasse ,
 Des Dieux c'est le prodige , ou lui même est un Dieu.

T I S I P H O N E.

Bravo ! Voilà de beaux vers ! cette seule strophe vaut sûrement mieux que toutes tes Odes ensemble. Tu as encore un talent que je ne te connoissois pas.

G I L B E R T.

Quel est-il ?

T I S I P H O N E.

Tu déclames (*) à-peu-près comme Cerbere aboie : j'ai cru le voir & l'entendre ; je ne pense

(*) Tisiphone à raison. Gilbert récitoit ses vers d'une manière épouvantable ; il étoit sur-tout horrible lorsqu'il rendoit le portrait du Diable Anamalec , dans sa traduction de la Mort d'Abel. C'est à ce sujet qu'un Poète contemporain lui fit un jour cet impromptu :

Quand tu peins l'habitant de la nuit éternelle ,
 Plus Diable dans tes vers qu'il ne l'est dans Milton ,
 Pardonne , tu les lis d'un si terrible ton ,
 Qu'on te croit du portrait le Peintre & le modele.

B ij

pas même qu'il ait l'air plus hagard, ni la voix plus rauque & plus discordante. Quoique tu me plaîses fort, tu m'as presque fait peur.

G I L B E R T.

Trêve aux plaisanteries : tu vas me laisser entrer ?

T I S I P H O N E.

Attends. Tu as dû parler dans tes Satyres, de quelques autres Ecrivains : s'ils ont en effet du mérite, & que tu les aies traités aussi mal que Voltaire, il me sera impossible de t'accorder ce que tu desires.

G I L B E R T.

De quoi te vas-tu occuper ? Les autres Auteurs cités dans mes Satyres, ne valent pas les frais d'une rétractation ; ils ne méritent pas que tu prennes leur défense : dénués presque tous d'esprit & de génie, j'ai pu m'en moquer en toute conscience. Mais, tiens, j'ai dans ma poche mes deux chefs-d'œuvre : parcours-les, & tu verras sur qui sont tombés mes traits.

TISIPHONE, (*parcourant les deux brochures.*)

Que vois-je ? Qu'ai-je lu ? D'Alembert, Diderot, Thomas, Saint-Lambert, &c. Voilà les hommes que tu insultes ? Eh quoi ! c'est ainsi que tu parles des Ecrivains les plus distingués de ton siècle ? Voilà ceux que tu prétends être dénués d'esprit

& de génie , & dont , selon toi , je ne dois point prendre la défense ? Ignores-tu que leur place est toute prête dans ce Temple , où tu en brigues une vainement ? Que la Philosophie & les Graces ont tressé des couronnes qu'elles tiennent suspendues sur leurs sieges vacans ? Que Fontenelle , Leibnits , 'Anacréon & beaucoup d'autres les attendent pour les embrasser ? Comment ! tu n'as vu que de l'*emphase* dans le touchant *Éloge de Marc-Aurèle* ? Dans le savant *Essai sur les Éloges* ? Que je te plains ! toi , mon doux ami , qui n'as jamais broyé que du fiel & du vinaigre , tu enrages sans doute de voir un homme éloquent donner si bien l'exemple & le précepte d'un Art qui te fut toujours inconnu , d'un Art , le seul peut-être dont les grands talens & les grands exploits obtiennent leur véritable récompense. Vois-tu comme mes serpens s'agitent , & d'eux-mêmes s'élancent vers toi , impatiens de te punir ? Rends graces à la main qui les enchaîne. Quoi ! tu as osé porter un anathème absurde sur l'estimable Poème des *Saisons* ? L'Auteur de cet Ouvrage parle - t - il comme toi un langage bizarre , entortillé & gigantesque ? Y trouves-tu une *candeur insolente* ? Y trouves-tu une *Nation* (*) *galante qui rayonne*

(*) Toutes ces expressions sont de Gilbert. Voyez *mon Apologie*.

*des sottises des Grands ? Une Mere qui court répandre sa fille ? Une fortune qui épouse les aïeux d'un Marquis ou d'un Comte ? Et mille autres mots aussi disparates , hurlant d'effroi de se voir accouplés ? Mais si les graces philosophiques & quelquefois sévères de ce Poëme ont glissé sur ton ame , devois-tu oublier que le même Auteur a donné le Conte charmant de *Sara Th.* & des Poésies anacréontiques dignes du vieillard célèbre dont elles portent le nom ? C'est à un Prédicateur que tu compares ce Poëte aimable : vas ! si tous prêchoient comme lui , on ne dormiroit pas à leurs Sermons.*

G I L B E R T.

Tu as beau me prêcher toi-même , vas ! Apollon n'auroit pas mieux jugé les Auteurs que tu veux défendre.

T I S I P H O N E.

Eh ! quoi ? Tu prêtes à un Dieu tes ridicules & tes vices ? Tu ajoutes le blasphème à l'injure ? j'avois pitié de toi ; mais ce sacrilège est trop digne de châtiment : je serois punie moi-même de le laisser impuni. *(Elle le frappe.)*

G I L B E R T.

Que fais-tu donc , Crocodile infernal ? Cesse tes mauvaises manieres. Comment veux-tu qu'on

suive avec toi une conversation , si tu frappes toujours ? Rien ne distrair davantage ; causons posément , & plus de jeux de mains , je t'en conjure.

T I S I P H O N E.

Quelle idée as-tu donc d'Apollon , si tu le crois capable d'adopter ton jugement sur d'Alembert & Diderot ? N'eussent-ils fait que concevoir & entreprendre l'Encyclopédie , ces deux mortels feroient dignes de tes respects & de ses hommages. Sais-tu bien que tu n'aurois pas été capable d'en écrire seulement une demie page de cette Encyclopédie sur laquelle tu plaisantes sans l'avoir lue ? Qu'il n'y a pas un article qui ne renferme plus de raison , d'idées lumineuses , de vues neuves & profondes qu'on n'en trouve dans tous tes Ouvrages ? Que les articles même qu'on a le plus critiqués , te feroient une réputation , & te mériteroient peut-être une place dans ce Temple ? Tu reproches à l'Auteur de la *Préface* de se croire un grand-homme : supposons un moment qu'il eut l'orgueil que tu lui attribues , fais-tu qu'il seroit justifié peut-être par cette seule production ? Tu n'ignores pas que ce n'est point la quantité , mais la bonté des Ouvrages qui rend leurs Auteurs immortels ; tu n'ignores pas qu'Anacréon & Tibulle n'ont laissé que quelques pages ; qu'Horace , avec son petit volume , s'élève & plane sur des milliers

d'in-folios ; Mais si tu ajoutes à cette Préface, l'*Essai sur les Gens de Lettres*, les *Réflexions sur l'abus de la critique en matiere de Religion*, l'*Éloge de Montesquieu*, l'*Analyse de l'Esprit des Loix*, &c. ; pourras-tu refuser à d'Alembert ton estime & ton admiration ? Quel homme , tourmenté sans cesse par le besoin de dire la vérité, l'a couverte d'une gaze plus adroite ? Par la maniere dont il s'exprime , on devine tout ce qu'il ne dit pas , & l'on gagne autant à le deviner qu'à l'entendre. Tu as lu l'*Éloge de Richardson*, l'*Épître Dédicatoire du Pere de Famille*. Le *Pere de Famille* lui-même, l'*Essai sur la Poésie Dramatique*, & tu oses insulter à Diderot ! Tombe aux pieds de ce Philosophe ; mais garde toi de les baisser , tu n'en es pas digne ; tes levres souillées tant de fois par le mensonge , ne doivent pas même toucher à sa chaussure. Si tu les as lus ses écrits , dis-moi , où as-tu trouvé plus d'enthousiasme pour le bien , plus d'amour de l'humanité ? Écrit-il une phrase d'où ne s'élancent comme d'un brasier ardent , les flammes sacrées de la vertu ? Sans doute , chez lui , tout n'est pas également animé , également sublime ; sa pensée brûlante , quand elle sort de son cerveau , s'éteint quelquefois dans les chaînes glacées d'une langue timide & pusillanime , le moule étroit où il est forcé de la jeter , la rapetisse & la défigure ; mais fais-tu , mon cher féal , ce qu'il pourroit te dire ,

s'il avoit lu tes libelles rimés ? Sais-tu ce qu'à sa place je te demanderois moi-même ? Est-ce au Cyclope difforme , te dirois-je , est-ce au louche fatyre à remarquer une tache sur le sein de Vénus ?

G I L B E R T.

Permets moi , à mon tour , de te faire une question.

T I S I P H O N E.

Volontiers.

G I L B E R T.

Où diable as-tu pris toutes les connoissances Littéraires que tu viens de m'étaler ? Ce n'est pas dans le Tartare que l'on peut s'orner l'esprit : comment se fait-il donc que . . .

T I S I P H O N E.

Ne t'ai-je pas déjà dit qu'Apollon , en me plaçant ici , m'avoit initiée dans tous ses mysteres ? Tu vois en moi une dixieme Muse.

G I L B E R T.

Eh quoi ! tu as de l'esprit & du goût , & tu refuses d'admirer en moi l'un & l'autre ?

T I S I P H O N E.

Ecoute : il est certain que tes Écrits annoncent une sorte de talent pour tourner laborieusement des vers ; mais voilà tout. C'est à mon grand regret que je n'ai pu y découvrir autre chose ; & ce très-

foible mérite ne suffit pas pour entrer dans ce Temple.

G I L B E R T.

Je n'y entrerai donc jamais ?

T I S I P H O N E.

Si tu veux faire amende honorable à ces Messieurs que tu as insultés , peut-être qu'Apollon.....

G I L B E R T, *à part.*

Elle veut que je mente encore , obéissons.
Saint Lambert, noble Auteur, qu'une troupe pé-
dante
Poursuit avec fureur quand Voltaire le vante.

T I S I P H O N E.

Laisse-là tes grands vers , tu parles d'un Poëte gracieux , prends le rithme des Graces ; tes alexandrins d'ailleurs m'ont un peu ennuyée , tu m'as fait haïr ce Mètre.

G I L B E R T.

Il faut avouer que tu es bien exigeante ; mais n'importe , je vais commencer :

Que j'aime la Muse facile ,
Qui nous a peint en vers charmans
Des Saisons le cercle mobile ,
Leur durée & leurs changemens !

Janus , Cérès , Flore & Pomone
Se reconnoissent dans ses chants ;
On y trouve , même en tout tems ,
Les fruits de l'Eté , de l'Automne ,
Et toutes les fleurs du Printems.

T I S I P H O N E.

Fort bien ! en voilà un de justifié , passe aux autres.

G I L B E R T.

Thomas d'une palme éternelle
A couronné l'auguste front
De l'adorable Marc-Aurelle.
Les Muses toujours aimeront
Le Peintre , ainsi que le Modele ,
Et tous les deux au double Mont ,
L'un près de l'autre s'affieront
Et tour-à-tour partageront
L'encens de la troupe immortelle.

T I S I P H O N E.

Nas-tu plus rien à dire sur celui-là ?

G I L B E R T.

Qu'en pourrois-je dire encore ?

T I S I P H O N E.

Pourquoi ne pas parler de son *Ode sur le Tems* ,
la meilleure que l'Académie ait couronnée , &
qui sûrement vaut mieux que toutes les tiennes ?

G I L B E R T.

Qu'a-t-il besoin de mon suffrage ?
Le Dieu , que sa Muse a chanté ,
Plein de respect pour son ouvrage ,
Doit l'offrir à l'éternité.

T I S I P H O N E.

A merveille ! il ne t'en reste plus que deux à
justifier , & tu le feras sans peine : ceux-là doivent
t'inspirer beaucoup.

G I L B E R T.

Graces à leur travail immense ,
Et que rien ne sauroit payer ,
Tous les rayons de la science
Sont réunis en un foyer.
De-là , sur la nature entière ,
Sur les mœurs & sur les écrits ,
Partent des faisceaux de lumière
Qui désormais , dans leur carrière ,
Guideront les sages esprits.
Non moins puissant que le tonnerre
Hercule avoit purgé la terre
De mille monstres furieux ,
Ces deux mortels l'ont éclairée ,
De l'erreur par-tout révéree
Ils ont , d'une main assurée ,

Renversé l'autel odieux ;
Soudain la vérité sacrée
Est apparue à tous les yeux ;
Et plonger au fond de l'Averne ,
Les préjugés impérieux ,
Est un effort plus glorieux
Que d'abattre l'Hydre de Lerne.

T I S I P H O N E.

On ne peut mieux juger. Je suis si contente de toi , qu'il faut que je t'embrasse. (*Elle l'embrasse*).

G I L B E R T.

Ahi ! ahi ! miséricorde ! prends pitié de moi ,
finis tes caresses , je t'en conjure.

T I S I P H O N E.

Eh quoi ! tu fais le petit cruel ! de quoi te plains - tu ? N'es-tu pas trop heureux qu'une Divinité te fasses des avances ?

G I L B E R T.

Oui , certes ! me voilà joliment arrangé ! les maudits Serpens qui te servent de coëffure , ont failli me dévorer ; tiens , regarde : l'un m'a emporté le nez & l'autre une oreille.

T I S I P H O N E , (*riant*).

Ah ! ah ! ah ! ah ! te voilà comme je te voulois ,

plus tu feras laid aux yeux des autres, & plus tu me sembleras beau : je te trouve charmant. Depuis long-tems je cherche un mari , tu me conviens fort , voilà ma main , accepte-la ; je te conduirai aux Enfers , Cerbère est bien vieux , il s'endort quelquefois , je te ferai nommer son Colleague , tu le remplaceras pendant son sommeil & graces à ma recommandation , tu auras de bons appointemens.

G I L B E R T.

Qui ! moi ? Je deviendrois l'époux d'une Furie ? Barbare qu'oses-tu me proposer ? Je ne veux ni de toi , ni de ta main , ni de la place que tu m'offres. Je ne te demande qu'une grace , fais-moi rendre mon nez & mon oreille.

T I S I P H O N E.

Ton oreille ? Jamais : tes alexandrins ont trop écorché la mienne.

G I L B E R T.

Que me veut cet autre avec son *in-folio* & son accueil sinistre ?

M E R C U R E.

(*Un in-folio sous le bras*).

Je suis Mercure : Apollon m'envoie ici pour exécuter ses ordres souverains. Tu viens de faire

des vers à la louange de ses favoris, que tu avois insultés de ton vivant , & tu crois par-là avoir apaisé sa colere ; mais par le pouvoir qu'à ce Dieu fatidique de lire dans l'ame des mortels leurs plus secrètes pensées , il a découvert que ces Éloges forcés étoient seulement sur tes lèvres & non dans ton cœur , & que tu avois menti pour entrer plutôt dans ce Temple ; l'air même d'ironie avec lequel tu as récité ces vers , auroit dû faire comprendre à Tisiphone. . . .

TISIPHONE, (*frappant Gilbert*).

Comment , petit fripon ! non content de refuser ma main , tu t'es encore joué de ma bonne foi ?

(*Elle le frappe*).

GILBERT.

Laisse-le donc parler , tu viens de l'interrompre mal-à-propos. Ces ordres d'Apollon quels sont-ils ?

MERCURE.

Tu le sauras trop tôt. Tu as cru ne donner que des louanges outrées à Voltaire , d'Alembert , Thomas, Diderot , &c... Apprends d'abord qu'elles étoient justes , que l'éloge le plus impartial qu'on ait jamais fait de tes ennemis est sorti de ta propre bouche , qui pour la première fois a servi d'organe à la vérité.

G I L B E R T.

Quoi ! j'ai été l'organe de la vérité , en disant que Voltaire étoit Maître en l'art de penser comme en celui d'écrire , Corneille dans Brutus , Racine dans Zaïre ? J'ai été l'organe de la vérité , en le nommant l'Emule de Despréaux , le rival de l'Arioste , le Roi du Parnasse , un prodige , un Dieu ? J'ai été l'organe de la vérité en disant du bien de l'Éloge de Marc-Aurelle , de l'Ode sur le Tems & du Poëme des Saisons ? J'ai été l'organe de la vérité , en louant la Philosophie & le courage de Messieurs d'Alembert & Diderot ?

M E R C U R E.

Oui , Gilbert , oui. Apollon n'est point sujet à se tromper comme vous autres hommes ; les jugemens qu'il porte sont infailibles , & tels sont , à ce qu'il m'a dit , les derniers que tu as portés. Comme c'est un tourment cruel pour l'Envie que de rendre justice au mérite , fois puni d'abord par cette conviction , qu'elle soit ton premier châtiment. Tu vas en subir un autre un peu moins doux , mais aussi peu inévitable.

G I L B E R T.

Eh ! quoi donc ? M'interdiroit-on l'entrée de ce Temple ?

MERCURE.

MERCURE.

Non , tu y entreras ; mais ne crois pas y être assis sur un siège d'or & couronné de lauriers & de flammes , comme ceux qui l'habitent. Apollon t'y a désigné une place dans le coin le plus obscur ; & , pour te punir d'avoir mal parlé de l'Encyclopédie , il te condamne à servir de lutrin à cet Ouvrage immortel ; c'est à-dire , à porter éternellement & alternativement sur tes grosses épaules chaque volume de cette Collection , selon que les Habitans du Temple auront besoin de la consulter.

GILBERT.

Qu'entends-je ? Juste Ciel ! quel supplice ! avoir éternellement un in-folio sur l'échine & servir de risée à tout le Parnasse ! j'aimerois mieux cent fois descendre dans le Tartare , & comme les Danaïdes y remplir sans cesse un tonneau percé. Dieu cruel ! & toi , Furie exécration ! laissez-moi tous deux , je ne veux plus entrer dans ce Temple.

MERCURE.

Le choix n'est plus en ton pouvoir. Les arrêts d'Apollon sont aussi irrévocables que ceux du destin. Allons ! courbe le dos & laisse-toi charger.

GILBERT.

Jamais je n'y consentirai.

Tu fais le méchant ! Tisiphone , mettez à la raison cette vilaine Ecce. (*Elle le frappe*).

G I L B E R T.

Arrête , Tisiphone , arrête : je me rends. Je suis le plus foible , il faut bien que je cède. Un nez coupé , une oreille emportée , force coups de fouet , & , ce qui est plus cruel encore , un emploi de Porte-faix ; voilà ce que l'on gagne à faire des Satyres.

M E R C U R E lui impose le volume , & le fait entrer tout courbé dans le Temple. Tisiphone lui donne encore quelques coups de fouet pour le faire avancer , & l'on entend un long & universel éclat de rire retentir dans le Temple du Goût , à-peu près comme on l'entendit dans l'Olimpe lorsque Vulcain tout en boitant y versa le nectar aux Dieux & aux Déeses.

E I N.

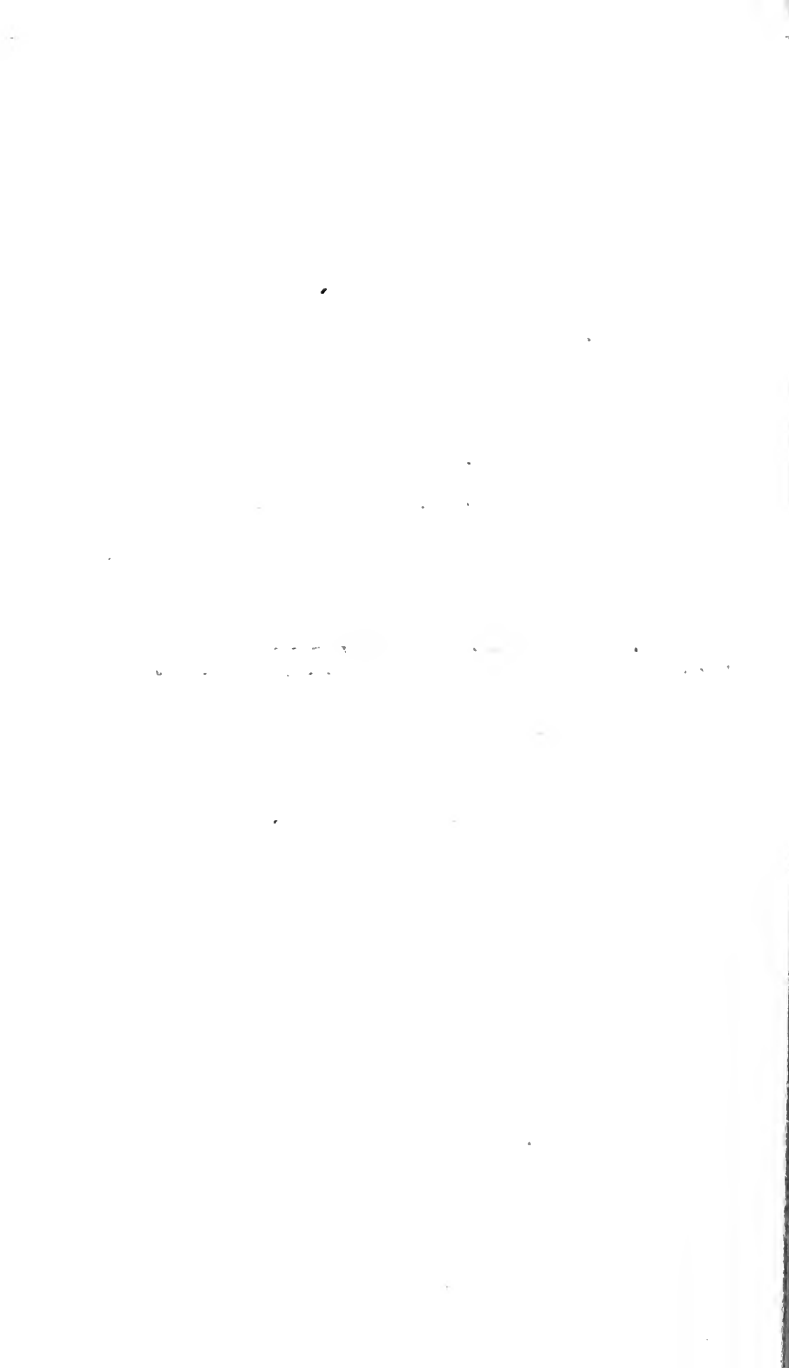
LA VENGEANCE
DE PLUTON,

O U

SUITE DES MUSES RIVALES.

EN UN ACTE,

En Vers & en Prose.



P R É F A C E.

L'EUROPE a perdu , presque la même année , Voltaire , Rousseau , Linnetis ; Haller , le Beau , le Chevalier de Laurés ; le Lord Chatam , Garrick & le Kain. Ces Morts multipliées m'ont donné l'idée de la Pièce que je présente au Public. Comme je la destinois au Théâtre , j'ai cru pouvoir y célébrer deux hommes qui s'y sont illustrés. Les noms d'Esopus & de Roscius ont passé jusqu'à nous avec ceux de Cicéron & de Térence ; j'avoue que je suis un peu Anglois sur l'article des talens , je les admire , je les honore par-tout où ils se trouvent , & je les louerois même ayant à m'en plaindre. Tout ce que je regrette , c'est de n'avoir pas pu , dans cette bagatelle , célébrer tous ceux que la mort nous a enlevés , il m'a été impossible de les y placer tous , je voulois faire une Pièce de Théâtre & non une Liste mortuaire , ainsi j'ai dû choisir non les plus

intéressans mais les plus théâtraux ; pour les rendre plus théâtraux encore , j'en ai fait paroître trois sous l'habit le plus pittoresque que j'ai pu imaginer , sans blesser les vraisemblances. J. Jacques , comme on fait , s'est montré quelque tems dans Paris avec un habit d'Arménien , Haller étoit Médecin , & le rôle de Vendôme est le dernier que le Kain ait joué , en conséquence j'ai imaginé que le Kain en habit guerrier , Haller en robe noire & Rousseau avec un turban , frapperoient davantage que s'ils avoient paru avec leur vêtement ordinaire. Le Théâtre étant le trône de l'illusion , pour y parler à l'ame il faut sur-tout y parler aux yeux. Quoique les principaux Acteurs de ma Pièce ne soient pas tous morts le même jour , je l'ai supposé & je l'ai dû , MM. les Critiques le trouveront mauvais peut-être , mais ils doivent savoir que ces rapprochemens sont permis , autorisés même par les loix du Théâtre , ils pourront me faire tant de reproches plus graves & plus mérités que je n'insisterai point là-dessus. Les deux

premières femmes de Haller sont mortes avant lui, mais la troisième lui a-t-elle survécu ? Voilà encore une grande question, si Haller a laissé une veuve, il est clair que dans ma Pièce j'ai eu tort de lui donner trois épouses, & que j'aurais dû ne lui en donner que deux.

C'est en Province que j'ai fait cette Bagatelle, lorsqu'elle fut achevée, je l'envoyai à Paris à Monsieur de M..., & je le priai de la présenter aux Comédiens François : voici ce qu'il m'écrivit à ce sujet.

» Mon cher ami, la Comédie a entendu
» votre Pièce, hier 18 du courant, c'est
» M. Courville qui l'a lue, ces Messieurs
» & ces Dames l'ont trouvée intéressante
» & bien écrite, mais des considérations
» particulières ne leur permettent point
» de la représenter, &c. ».

De Paris le 19 Mai 1779.

P E R S O N N A G E S.

PLUTON.

MINOS.

MERCURE.

APOLLON.

ATROPOS.

CARON.

L'Ombre de HALLER.

L'Ombre de LE KAIN.

L'Ombre de GARRICK.

L'Ombre de ROUSSEAU.

TROIS OMBRES, heureuses

Epouses de Haller.

CLOTHO.

LACHÉSIS.

LES ARTS.

SUITE D'APOLLON.

} Personnages
muets.

La Scène est dans le Palais de Pluton.



LA VENGEANCE DE PLUTON.



*La Scène représente le Palais de Pluton.
Son Trone est au milieu du Théâtre ou
sur l'un des côtés, & non loin on voit
une Estrade où vont s'asseoir les Ombres
après qu'on les a jugées.*



SCENE PREMIERE.
PLUTON, MINOS, MERCURE.

PLUTON.

APOLLON a formé ce projet téméraire !

MERCURE.

Oui rien n'est plus certain , Momus est peu discret ,
C'est de lui que je tiens cet important secret.

PLUTON.

Il prétend m'enlever Voltaire !
Ignore-t-il la loi du sort ,

A iv.

S L A V E N G E A N C E

Qui veut que les Héros , les Sages , les Poëtes
 De l'Elisée après leur mort
 Peuplant les aimables retraites ,
 Y goûtent à jamais un bonheur sans remord ?
 Aristote , Sophocle , Anacréon , Virgile
 Déjà depuis long-tems habitent cet asyle.

M E R C U R E.

Voltaire est plus grand qu'eux , Voltaire a mérité
 Une plus brillante couronne ,
 Et des Loix du destin qui n'exceptent personne ,
 Voltaire doit être excepté ;
 Apollon le prétend. Sans que rien les arrête ,
 Déjà de cet Auteur divin
 Les Muses célèbrent la fête (*),
 Et chacune déjà pour en parer sa tête ,
 L'attend une palme à la main.

P L U T O N.

Que je plains d'Apollon l'audacieux délire !
 Il peut tout sur les cœurs par ses charmans concerts ;
 Mais pense-t-il qu'armé seulement de sa lyre ,
 Il triomphera des Enfers ?

M E R C U R E

Le Dieu Mars dont souvent il a chanté la gloire ,
 Doit lui prêter un sûr appui ,

(*) Allusion aux *Muses Rivaies*. Jolie pièce de M. de
 14 Harpe.

Et dans l'Elisée aujourd'hui
Tous deux doivent entrer par la porte d'ivoire.

P L U T O N.

Neptune, sans pâlir, voit la fureur des flots ,
Tel de mon agresseur impie
Je vois tous les lâches complots.
Qu'on fasse venir Atropos ,
Je veux l'opposer seule à tant de perfidie.

(*A Minos*).

Et vous , Minos , préparez-vous
A juger les ombres plaintives
Que la Parque dans son courroux ,
Va nous envoyer sur ces rives.

*Pluton monte sur son Trone & Minos prend
place à son côté.*

S C E N E I I.

PLUTON, MINOS, ATROPOS.

P L U T O N.

À INFLEXIBLE Divinité

Dont la rigueur prompt à me plaire ,
Peuple de citoyens mon Palais redouté ,
Défendez votre Maître & servez ma colere.

Le téméraire Dieu du jour
Veut avec le Dieu Mars descendre en ce séjour ,

Je songe à le punir & non à le combattre.
 Préparez , aiguissez vos ciseaux inhumains :

A T R O P O S.

Quelles têtes faut-il abattre ?
 Parle , de tout mortel la vie est dans nos mains.

P L U T O N.

Il reste encore sur la terre
 Des Auteurs qu'Apollon & chérit & révere ,
 Abrégez de leurs jours le tissu glorieux ,
 Et qu'ils viennent tous en ces lieux
 Joindre le célèbre Voltaire.

A T R O P O S.

Déjà du blond Phébus je savois le dessein ,
 Et pour punir ce téméraire ,
 Je viens de lui ravir son meilleur Médecin.

P L U T O N.

Qu'avez-vous fait ? O Cieux !

A T R O P O S.

Ce que je devois faire.

P L U T O N.

Eh quoi donc ! ne savez-vous pas
 Combien un Médecin là-haut m'est nécessaire ?
 Qu'il y remplit le ministère
 Que vous exercez ici-bas ?

A T R O P O S.

Loin de raffermir ta couronne,
Celui-ci pouvoit l'ébranler ;
L'insolent ne tuoit personne.

P L U T O N.

O prodige ! qu'il vienne à l'instant me parler.

S C E N E I I I.

L'Ombre de HALLER, PLUTON, MINOS,
A T R O P O S.

P L U T O N , à l'Ombre.

COMMENT te nommes-tu ?

L'Ombre de HALLER *vêtue en Médecin, mais
simplement & sans aucune espee de charge.*

Haller.

P L U T O N , à M I N O S.

Minos , interrogez cette Ombre ;
Sachez de ses forfaits & l'espece & le nombre ;
Pluton, vous le savez , fouscrit à vos Arrêts ,
Je les attends avec impatience.

(A Atropos).

Vous , à qui j'ai remis mes plus chers intérêts ;
Allez , continuez de servir ma vengeance.

Atropos sort.

SCENE IV.

L'Ombre de HALLER, PLUTON, MINOS,

M I N O S.

Q U'AS-TU fait sur la terre ?

H A L L E R.

Au sortir du berceau ,
Apollon m'enflamma de l'amour de la gloire
Dont j'ai brûlé jusqu'au tombeau.

M I N O S.

Quels furent tes travaux ? Raconte m'en l'histoire.

H A L L E R.

J'instruisis tour-à-tour & charmai les humains ;
Ami de tous les arts & de la tolérance ,
Je fus presque chez les Germains ,
Ce que Voltaire fut en France.

Clio me plut toujours : cette Divinité ,
Récompensant mes soins, mon assiduité ,
Ouvrit à mes regards les archives du monde ,
Et mon œil philosophe y lut la vérité ,
Que ma plume libre & féconde
Transmit à la postérité.

Bientôt de Geneve & de Rome.

J'étudiai les intérêts ,
Sans prendre aucun parti que celui de la paix ;
Bientôt je fus plus sage & j'étudiai l'homme.

Dans ce dédale obscur , par un effort nouveau ,
Appuyé des secours d'une heureuse science ,
Je portai le double flambeau
De la raison & de l'expérience.
Sur le Luth de Pindare en vers nobles , heureux ,
Je chantai les Alpes antiques ;
Et ces monts qu'Annibal avoit rendus fameux ;
Vont l'être plus encor , graces à mes Cantiques.
J'éveillai de ces monts les sensibles échos ,
Je leur fis répéter ces plaintes admirées
Ces vers plus touchans & plus beaux
Que j'allois soupirer sur les tristes tombeaux
De mes épouses adorées.
Le vice dans mes vers fut toujours combattu ,
D'horreur à son aspect mon ame étoit saisie ,
Je revêtis enfin & parai la vertu
Des atours de la Poésie.

M I N O S.

Arrête ! qu'est-ce que tu dis ?
La vertu dès long tems sur la terre est proscrite,

H A L L E B.

Eh bien ! j'en ai donné malgré ses ennemis,
Le précepte dans mes écrits
Et l'exemple dans ma conduite.

M I N O S.

S'il faut en croire tes discours ,

L'Hyménée a souvent couronné tes amours,
N'as-tu fait nul affront à la foi conjugale ?

H A L L E R.

Non. Dans ma couche nuptiale
Je n'ai jamais porté d'adultère desir ;
Jamais je n'ai souffert ni donné de scandale.
Sans la vertu point de plaisir :
Telle fut toujours ma morale.

M I N O S.

L'art savant d'Esculape inspire le respect,
Quoiqu'à certains Esprits il semble un peu suspect,
Tu cultivas cet art utile , mais perfide ,
Dis-moi : n'as-tu jamais fait descendre ici-bas
Quelqu'un *incognito* ?

H A L L E R.

Non ; je ne le crois pas.
L'expérience fut mon guide ;
En tout temps je suivis les loix :
Elles n'égarent point ; mais l'on peut quelquefois
Être innocemment homicide.
D'un succès dans cet art on ne peut s'assurer ,
Et de rien , entre nous , je ne voudrais jurer.

M I N O S.

Tes talens , ta franchise & ta vaste science
Sont dignes qu'on les récompense :

Dans le séjour Elisien
 Tu mérites que l'on te place
 Entre Pindare & Galien ;
 Tel est mon jugement.

H A L L E R.

J'ose attendre une grace
 Qui fera plus chère à mon cœur.
 Respectable Minos , de cet excès d'honneur
 Quelques Ombres seroient jalouses :
 Pour prévenir leur plainte & combler mon bonheur ,
 Placez-moi près de mes épouses.

P L U T O N.

Ce qu'il demande est juste ; il faut le contenter.

A un de ses Gardes.

Qu'on les fasse venir !

L'Ombre de Haller va se placer sur l'estrade.

S C E N E V.

ATROPOS, LES PRÉCÉDENS.

A T R O P O S , à Pluton.

D U I S - J E te présenter ,

O Souverain de l'Onde noire !

Un mortel adoré des filles de mémoire ,
 Dont je viens à l'instant de trancher le destin ?

P L U T O N.

Comment se nomme-t-il ?

A T R O P O S.

L E K A I N.

Cet Acteur, d'Apollon faisoit chérir la gloire,
Et la fienne déjà voloit dans l'univers.

De ses jours j'ai coupé la trame
Au moment que du plus beau drame
Sur la scène François il récitoit les vers.
Jamais il ne montra plus de talent, plus d'ame ;
Il y jouoit Vendôme & la mort l'a saisi
Comme il disoit ces mots : *Es-tu content, Couci ?*

P L U T O N.

Le Kain ! ah ! ma joie est extrême ;
Son nom avoit déjà pénétré dans ces lieux :
Qu'il vienne, qu'il paroisse au plutôt à mes yeux,
Je veux l'interroger moi-même.

S C E N E V I.

L'Ombre de L E K A I N *en habit de Vendôme*,
LES PRÉCÉDENS, *excepté Atropos.*

P L U T O N.

ES-T-IL vrai qu'Apollon, par tes talens chéris,
A souvent fait verser les plus aimables larmes,
Et qu'ils prêtoient de nouveaux charmes
Aux talens de ses favoris ?

L E K A I N.

LE K A I N.

Oui, Seigneur, de mon art tout un peuple idolâtre,
Pour me voir & m'entendre, accouroit au Théâtre:
Il me combloit souvent d'éloges répétés;
Mais je ne pense pas les avoir mérités.

P L U T O N.

La modestie ici n'est pas fort nécessaire;
En parlant à son Juge il faut être sincère,
D'ailleurs aux grands talens on permet la fierté,
Lorsqu'ils sont descendus dans ces demeures som-
bres :

On y pense tout haut, & le séjour des Ombres
Est celui de la vérité.

LE K A I N.

J'obéis donc, Seigneur. Le grand Baron, du
Fresne,

Avoient reçu du Ciel, pour regner sur la scène,
Les plus rares bienfaits, les plus heureux présens;
Organes enchanteurs, taille, traits imposans,
Ils avoient tout; pour eux s'épuisa la nature;
Fideles au costume, adroits dans leur parure,
Tous deux offroient à l'œil du spectateur surpris,
La stature d'Hector, les graces de Pâris.

Moins fortuné, du Ciel je ne reçus qu'une ame;
Ce fut mon seul trésor, mais elle étoit de flamme:

B

Elle fut mon seul maître & me tint lieu de tout ;
Seule elle m'enseigna tous les secrets du goût ,
Seule elle m'instruisit des finesse d'un rôle ,
Me fit seule accorder le geste & la parole ,
A tous mes traits enfin donnant de la grandeur ;
Elle seule en beauté transforma ma laideur .
Ma voix n'avoit d'abord ni grace , ni souplesse ,
Seule elle en adoucit l'àpreté , la rudesse :
Fallut-il exprimer la clémence , l'amour ,
Le dépit , la fureur ? Ma voix fut tour-à-tour
Tendre , soumise , fière , ironique , terrible ;
Elle acquit tous les tons. En ce moment horrible
Où cédant aux soupçons qui déchirent son sein ,
Orosmane poursuit , un poignard à la main ,
Les jours infortunés d'une femme innocente ,
Concentrée , étouffée & pourtant menaçante ,
Elle n'eut plus , glaçant les cœurs & les esprits ,
Que des rugissemens , des sanglots & des cris ;
Mais même en déployant toute sa violence ,
Elle fut moins sublime encor que mon silence .
Mon silence effrayoit lorsque dans Manlius ,
Trahi , je me taisois devant Servilius .

Il se tait un instant.

P L U T O N .

Quand tu représentois ce Conquérant impie ,
Qui convertit le monde à sa Religion ,

Tu faisois, m'a-t-on dit , verser , même à l'envie ,
Des larmes d'admiration ,
Et Mahomet sembloit retourner à la vie.

LE K A I N.

Oui , de cet Imposteur audacieux , cruel ,
Qui plongea dans le sang & le Trône & l'Autel ,
Jamais on n'embellit d'un charme plus tragique ,
Les jalouses amours , la sombre politique.
Tous mes concitoyens dans ce Drame enchanteur ,
Admiroient à la fois le Poète & l'Acteur ,
Et ce spectacle offroit à leur ame attendrie ,
Tout ce qu'eut de plus grand notre double génie.

P L U T O N.

Depuis que je t'ai fait descendre au monument
Ils ont pu réparer ta perte ,
Ils ont laissé la lice ouverte
Et tu renaïs pour eux peut-être en ce moment.

LE K A I N.

Qui leur rendra Néron ? De ce tyran atroce
Qui leur rendra jamais le sourire féroce ?
L'hypocrite bonté de ce Tygre adouci ,
Qui de meurtres , de rapt , d'adulteres noirci ,
Feint de laisser fléchir sa colere farouche ,
Et dont l'ame sembloit s'exhaler par ma bouche ?
Qui leur rendra Tancrede en ce double moment
Où le Guerrier triomphe , où succombe l'Amant ?

Le vengeur de Ninus sortant du mausolée
 Où de sa propre main sa Mere est immolée ?
 Qui leur rendra sur-tout l'élève d'Annibal ,
 Ce Nicomede altier si craint de son Rival ,
 Et qui si finement à l'Envoyé de Rome
 Rappelle les leçons qu'il reçut d'un grand homme ?
 Qui leur rendra Warwick ? Sévere ? Gengiskan ?
 L'impétueux Zamore aux genoux de Guzman ?
 Et tant d'autres encor qu'adore Melpomene ?
 François , avec yvresse ils voyoient sur la Scène
 Ressusciter leurs Rois ainsi que leurs Héros ,
 Qui leur rendra Baïard sur son lit de repos ?
 Qui leur rendra Vendôme ?

P L U T O N.

Arrête ,
 Vendôme par ta voix , exprimoit son remord ,
 Lorsqu'Atropos , sœur de la mort ,
 Sous le cizeau fatal a fait tomber ta tête ,
 Redis-nous d'un Héros le repentir touchant ;
 Que les tristes échos du ténébreux empire
 Du Cygne au moment qu'il expire
 Répètent le sublime chant.

LE K A I N *déclame les vers suivans*
d'Adélaïde du Guesclin.

» Trop fortunés époux , oui , mon ame attendrie
 » Imite votre exemple & chérit la patrie.

» Allez apprendre au Roi, pour qui vous combattez,
 » Mon crime , mes remords & vos félicités :
 » Allez , ainsi que vous je vais le reconnoître ,
 » Sur nos remparts soumis amenez votre Maître ,
 » Il est déjà le mien , nous allons à ses pieds
 » Abbaïsser sans regret nos fronts humiliés ,
 » J'égalerais pour lui votre intrépide zele.
 » Bon François , meilleur frere , ami , sujet fidele ,
 » Es-tu content , Couci ? »

P L U T O N.

Je le suis , & Minos
 Sans t'admirer n'a pu t'entendre ,
 Il va te juger & m'apprendre
 Quel prix je dois à tes travaux.
 Parlez , Minos.

M I N O S.

Cette Ombre est digne
 D'entrer dans l'Elisée, & son talent insigne
 Doit l'y faire placer à côté de Baron.

P L U T O N.

Soucris à cet Arrêt qu'à dicté la raison.

L E K A I N.

On pourroit m'accorder une faveur plus chere ;
 Puis-je la demander ?

P L U T O N.

Parle.

Près de Voltaire
 Ne pourrois-je être assis ? Je dois à ses talens
 Mes succès les plus chers , même les plus brillans ,
 Et je voudrois du moins dans l'heureuse retraite.....

PLUTON.

J'approuve le vœu de ton cœur ;
 A côté du plus grand Poëte
 On verra le plus grand Acteur.
Il est conduit sur l'Estrade.

SCENE VII.

ATROPOS , LES PRÉCÉDENS , CARON.

ATROPOS.

DES Auteurs qui charmoient la terre
 Le plus fameux après Voltaire
 Vient de tomber sous mon ciseau ;
 J'ai tranché le destin de J. JACQUES ROUSSEAU ,
 Et mis par ce seul coup le comble à ta vengeance.

PLUTON.

Jean-Jacques ! ô bonheur ! qu'il vienne en ma
 présence !

ATROPOS.

Un obstacle l'arrête & ne lui permet pas

De pénétrer si-tôt au séjour du trépas ,
Il est encor sur le rivage
Du fleuve redouté.

P L U T O N.

Qui donc retient ses pas ?

A T R O P O S.

Il n'a pu payer son passage.
Je t'amene Caron, fléchis sa dureté.

P L U T O N à Caron.

J'apprends que de Rousseau la carrière est finie ,
N'exige rien de lui , qu'il passe , & du génie
Qu'on respecte la pauvreté.

C A R O N.

Tu feras satisfait.

(*Il sort*).

S C E N E V I I I.

A T R O P O S , L E S P R É C É D E N S.

A T R O P O S.

U N É Ombre assez folâtre
Vient de nous arriver , Garrick étoit son nom :
Londre , à ce qu'on m'a dit , en étoit idolâtre.

P L U T O N.

On connoit en ces lieux sa réputation :
Qu'elle vienne :

B iv

Il n'est pas facile
 De la conduire à tes genoux ,
 A tes ordres sacrés plaifamment indocile ,
 Sans cefle elle les brave & fe moque de nous.
 Sur nos fronts de finiftre augure
 La gaité n'eut jamais des droits ,
 Pardonne , en voyant fa figure ,
 Les trois parques ont ri pour la premiere fois.
 Au lieu d'aboyer à fa vue ,
 Cerbere a laiffé dans les airs
 Sa triple gueule fufpendue
 Et n'a plus défendu la porte des Enfers.
 La voici , mes fœurs la conduifent ,
 De fes devoirs en vain fans doute elles l'inftroient.

S C E N E I X.

L'Ombre de GARRICK *conduite par Clotho &
 Lachéfis ,*
 ATROPOS , LES PRÉCÉDENS.

G A R R I C K.

E S T - C E là le Seigneur Pluton ?

A T R O P O S.

C'est lui-même.

G A R R I C K.

J'ai vu fon portrait dans Milton ;
 Il eft refemblant.

A T R O P O S.

Téméraire !

Quand tu devrois frémir !

G A R R I C K.

Et cette Ombre sévère

Assise à son côté ?

A T R O P O S.

C'est ton Juge , Minos.

G A R R I C K.

Ah ! ah ! des Harangueurs voilà donc les Tribunes ?

Fort bien ! les Esprits infernaux

Ont une Chambre des Communes ?

S'y chamaille-t-on bien ?

A T R O P O S à *Pluton.*

Ces insolens propos

Te doivent offenser ? Pour prix de ses bons mots ,

Ordonne qu'à l'instant on le livre aux Furies ,

Et qu'à coups de serpens. . . .

P L U T O N.

Non , ses plaisanteries

N'ont rien qui me puisse outrager ;

Non , Minos va l'interroger ,

Et s'il est en effet coupable ,

Il faudra le punir & non pas me venger ;

G A R R I C K.

Il raisonne bien pour un Diable.

M I N O S.

Quels travaux de ta vie ont occupé le cours ?

G A R R I C K.

J'ai fait rire & pleurer.

M I N O S.

As-tu de ce discours

Quelque garant certain ?

G A R R I C K.

Oui, toute l'Angleterre.

M I N O S.

Un menfonge en ces lieux a coûté cher fouvent :
Prends-y garde, on a vu peu d'hommes fur la terre
Réunir ce double talent.

G A R R I C K.

Je les ai réunis & vous pouvez m'en croire,
Emule de Préville & rival de le Kain,
J'ai chauffé tour à tour, & toujours avec gloire
Le Cothurne & le Brodequin.
Acteur fur l'une & l'autre fcene,
Je repréſentois à mon choix,
Un Citoyen de Sparte, un Archonte d'Athene;
On me voyoit un jour fous la pourpre romaine,
Je paroifſois une autrefois
Sous le chapeau d'un Quaker ou le bandeau des
Rois;
Favori de Thalie, ami de Melpomene,

Tantôt j'étois Sofie & tantôt Richard trois ;
Mais couvert d'un chapeau , d'un turban ou d'un
casque ,
De chaque passion j'offrois toujours le masque.
Lorsque par Iago (1) trompé ,
En proie à mon humeur jalouse ,
Sur son lit nuptial de ses larmes trempé
J'étouffois de mes mains mon innocente épouse ,
On voyoit tour à tour se peindre sur mon front ,
Mille caractères terribles ;
De la fureur sur-tout les symptômes horribles
Y paroissent gravés ainsi que mon affront ;
Mais lorsqu'éclairé sur mon crime ,
Je baignois , j'arrosais des pleurs du repentir
Le corps inanimé de ma chaste victime ,
A tous les cœurs remplis d'un effroi légitime ,
Ma douleur se faisoit sentir ,
Et mon remord plus qu'elle encore étoit sublime.
Tous les rares talens que le Ciel me donna
Eclatoient alors sans se nuire ,
Et l'on pleuroit Desdemona
Autant que l'on pleure Zaïre.
Dans les Commerces de Windsor
Un autre jour me voyoit-on paroître ?
Je prenois un nouvel effort
Et le héros devenoit petit-maître.

(1) Personnage de la Tragédie d'Othello, le plus odieux
peut-être qu'on ait jamais mis sur la scène.

De l'art, dans ce passage incroyable & soudain ,
 J'offrois la diverse merveille ;
 Car le Falstaf (1) du lendemain
 Etoit l'Othello de la veille.

M I N O S.

S'il est ainsi, jamais personne autant que toi
 N'eut le don de charmer & la cour & la ville.

G A R R I C K.

Oui, si je n'avois point là-haut laissé Préville
 Qui, moins universel, est plus parfait que moi.

M I N O S.

Cette noble candeur, digne d'être prisee,
 Ajoute un nouveau lustre à tes talens heureux,
 Et je pense qu'on doit leur ouvrir l'Elisée,
 Quelle est dans ce séjour la place que tu veux ?

G A R R I C K.

De Caron j'ai passé la barque
 Avec quelques Anglois que Messieurs de Boston
 Venoient de dépêcher au ténébreux Monarque
 Par les ordres de Wasington ,
 S'il n'est dans leurs récits ni mensonge, ni feinte,
 Des Lords furent présens à mon dernier soupir,
 Et je fus inhumé dans cette noble enceinte
 Où reposent les Rois, près du grand Sakespeir.

(1) Personnage très-ridicule des Commerces de Windsor,
 Comédie de Shakespear.

Garrick, après sa mort, est l'égal d'Alexandre.
 Je crois donc ici-bas avoir droit à l'honneur
 Qu'on rendit là-haut à ma cendre.

P L U T O N.

Je t'en réserve un plus flatteur.

Quoique maître d'un grand Empire,
 Quelquefois je m'ennuie, & je sens que le rire
 Est bon à la santé; pour chasser ma langueur,
 Dans l'un des souterrains de ce séjour noirâtre
 Je veux que l'on dresse un Théâtre,
 Je t'en fais le premier Acteur,
 Et qui plus est le Directeur,
 Minos y consent?

M I N O S.

Oui, Seigneur.

A T R O P O S.

Voici Jean-Jacque enfin que Caron vous amene.

L'Ombre de Garrick va se placer sur l'Estrade.



S C E N E X.

L'Ombre de JEAN-JACQUES ROUSSEAU,
en habit d'Arménien.

CARON, PLUTON, MINOS, ATROPOS,
&c.

P L U T O N.

M A I S est-ce bien lui que je vois ?
Un habit à l'Arménienne !
On m'a dit qu'il vivoit aux rives de la Seine,
Que même il étoit Genevois.

A T R O P O S.

Oui ; mais ennemi de la mode ,
Par singularité , je crois ,
Il changeoit d'habit quelquefois
Et prenoit celui-là , d'ailleurs assez commode ;
C'est celui qu'il portoit alors que j'ai coupé
La trame de ses jours.

P L U T O N.

Il paroît occupé
De méditations sublimes.

A Minos.

Que par vous à l'instant son Arrêt soit rendu !

M I N O S à J. J. Rousseau.

Homme , te voilà descendu

Dans les redoutables abîmes,
Où tu vas recevoir le loyer qui t'est dû.
Dis-nous tes vertus & tes crimes.

J. J. R O U S S E A U.

Pourquoi m'interroger en vers ? Tu veux savoir
la vérité, laisse-là le langage du mensonge.

M I N O S.

D'où te vient cette phrénésie ?
Tu m'étonnes vraiment ! hais-tu la Poésie ?

J. J. R O U S S E A U.

Oui, les vers sont funestes à la société, je l'ai
prouvé, & pour ne point lui nuire, j'ai eu grand
soin de n'en faire que fort peu de bons. Laisse-là
ce jargon puérile, sans quoi notre Dialogue ne
fera qu'une suite de dissonances, tu m'entendras
peut-être, mais je ne t'entendrai point.

M I N O S.

Quoique l'art des vers ne soit pas aussi dangé-
reux que tu l'as prétendu, dans ce moment néan-
moins tu as une sorte de raison, & je veux bien
descendre à ton niveau. Je vais t'interroger sur
ta vie & sur tes Ouvrages. Songe que tu répon-
dras à ton Juge, & que d'après tes réponses tu
seras plongé dans le Tartare, ou admis dans l'E-
lisée. Qu'as-tu fait sur la terre ?

J. J. R O U S S E A U.

Tout le bien que j'ai pu.

M I N O S.

C'est-à-dire , fort peu : car pour en faire beaucoup , il faut être armé du pouvoir , il faut regner par les Loix ou par les armes ; il faut tenir la balance de Thémis ou le sceptre des Rois , & tu n'as été qu'un simple Citoyen.

J. J. R O U S S E A U.

Crois-tu donc que le Philosophe n'ait pas autant de pouvoir sur les hommes que le Monarque ? L'Empire le plus étendu est celui du génie. Les Rois ne font pas toujours tout le bien qu'ils veulent. Ils trouvent des obstacles insurmontables , le génie les franchit , ses moindres desirs deviennent des loix. Auguste , du haut de son Trone , à moins influé sur le bonheur des hommes que Socrate du fond de son Ecole. Les bienfaits du premier furent passagers , ceux de l'autre seront éternels.

M I N O S.

Mais quels moyens as-tu pris pour faire le bien ?

J. J. R O U S S E A U.

J'ai dit la vérité.

M I N O S.

C'est bien quelque chose , mais ce n'est pas tout : as-tu joint l'exemple au précepte ?

J.

J. J. ROUSSEAU.

Pas toujours, je l'avoue : au contraire, ma vie a été une antithèse continuelle, & mes actions ont presque toujours réfuté mes écrits. J'ai dit que les Sciences & les Arts avoient corrompu les mœurs, & je les ai cultivés toute ma vie. J'ai dit aux hommes : Voulez vous être heureux ? Allez dans les forêts, vivez avec les bêtes sauvages, & j'ai vécu dans les Villes avec des hommes civilisés. J'ai dit aux François qu'ils n'avoient que de la détestable Musique, & j'ai fait de la Musique françoise excellente. J'ai écrit contre les Pièces de Théâtre & les Romans, & j'ai fait des Romans & des Pièces de Théâtre. J'ai très-mal parlé des femmes, & je les idolatrois, enfin mon desir le plus vif étoit de voir les hommes heureux, & je haïssois les hommes.

M I N O S.

Je ne vois pas dans tout cela le bien que tu as pu faire.

J. J. ROUSSEAU.

Tu ne le vois pas ?

M I N O S.

Non, en vérité.

J. J. ROUSSEAU.

Tant pis pour toi.

Cet on sec & tranchant étoit bon quand tu vivois parmi les hommes ; mais songe encore une fois que tu parles à ton Juge , & si tu crains qu'il ne te condamne , ne dédaigne pas de le corrompre , tu dois aimer à bien parler de toi , car tu n'as pas manqué d'orgueil , tu as dit quelque part que dans un Gouvernement éclairé on t'auroit élevé des statues.

J. J. R O U S S E A U.

Oui , je l'ai dit , & quel autre eut plus que moi le droit de le dire ? Quel autre par ses Écrits , a rendu plus de services à l'humanité ? J'ai prouvé aux François , il est vrai , que leur Musique étoit détestable , ou plutôt qu'ils n'en avoient point ; mais ma Lettre célèbre n'a fait mal à personne & vois le bien qui en a résulté. Le François indocile à la voix du goût & de la raison , admiroit la psalmodie ennuyeuse d'un chant traînant , monotone & soporifique , & ma Lettre a donné lieu à l'heureuse révolution qui vient de transporter sur ses Théâtres la Musique d'Italie. Le François a un plaisir de plus , & son Opéra un vice de moins.

M I N O S.

Je ne vois pas quel bien peuvent faire à l'humanité des notes de Musique combinées d'une certaine manière plutôt que d'une autre , & je crois qu'on

peut être heureux sans connoître la vertu des doubles & des triples croches.

J. J. R O U S S E A U.

A la bonne heure. Passons à des objets plus essentiels. La liberté de l'homme a-t-elle jamais eu un défenseur plus ardent que moi ? L'homme étoit esclave au berceau , des liens funestes tenoient prisonniers ses membres délicats ; dans un âge plus avancé , des chaînes odieuses chargeoient & chargent même encore ses mains robustes , n'est-ce pas moi qui l'ai presque affranchi de la double servitude des nourrices & des tyrans ? Est-il un seul homme élevé selon mes principes , qui ne me dut ses vertus & son bonheur ? Quel pere n'auroit point voulu m'avoir pour le Gouverneur de son fils ? Quelle mere n'auroit point voulu que son fils ressemblât à Emile ? Les combats généraux & particuliers font descendre ici-bas le tiers des hommes , n'ai je pas fait tous mes efforts pour abolir ces usages dont rien n'égale la barbarie , si ce n'est le ridicule ? N'est-ce pas moi qui ai tonné dans l'ame de l'adultere ? N'est-ce pas moi qui ai fait rougir pour la première fois peut-être ce contempteur des propriétés les plus sacrées ? Quelle couche nuptiale ne seroit point sous les ailes des Anges , si ceux qui y reposent suivoient mes préceptes ? Quelle mere de famille ne seroit point sur la terre l'image de la Divinité , si elle ressembloit

en tout à Julie ? Quelle cabane enfin habitée par des époux chastes & fideles , ne seroit point le sanctuaire de la vertu. Enfin quoique les hommes m'aient toujours persécuté , ai je tracé une seule ligne qui ne m'ait pas été inspirée par le desir de les voir heureux ? S'il en est une seule , qu'on me la montre ; je consens , pour l'expier , à retourner dans l'Isle des Peupliers , à y reprendre ma dépouille charnelle & à redescendre vivant dans le Tartare.

M I N O S.

Vouloir le bien est beaucoup ; mais il faut encore savoir supporter le mal. On t'a persécuté , dis-tu , qu'as-tu opposé à tes ennemis ?

J. J. R O U S S E A U.

Ma vertu.

M I N O S.

Mais ta vertu a été colomniée ; qui a été son vengeur ?

J. J. R O U S S E A U.

Le tems. Quand je donnai ma Lettre sur la Musique , cette brochure souleva contre moi la moitié de la Nation chez laquelle je l'écrivis. Toute la populace musicale se mit sous les armes , on me chassa du Temple de l'harmonie ; ne sachant où trouver ma personne , que j'avois mise à couvert de tant de fureur , on y brûla mon Image , on en fit un sacrifice au Dieu de

la Musique. Je laissai passer l'orage , je revins quand il fut calmé , & les auteurs de mon supplice furent les admirateurs de mon talent. Ma patrie que j'avois honorée , crut me déshonorer en condamnant *Emile* , le meilleur de mes Ouvrages & le plus beau peut-être de tous les livres. J'aurois pû dénoncer ma patrie au reste de l'univers & terrasser mes Concitoyens avec l'arme de l'Éloquence , arme terrible & redoutable que je ne maniai jamais (*) inglorieusement : je me vengeai d'une manière plus noble pour moi & moins dangereuse pour eux. Je renonçai à ma patrie , j'ôtai à cette mere injuste le droit de m'appeller son fils , & je me tus.

M I N O S.

Mais si j'en crois des bruits parvenus jusques dans ce séjour , les Tribunaux te dénoncerent ; qu'opposas-tu à leurs anathêmes ?

J. J. R O U S S E A U.

Le silence.

M I N O S.

L'envie te calomnia ; qu'opposas-tu à ses manéges ?

(*) Comme Jean-Jacques Rousseau a inventé plusieurs mots , on a cru pouvoir mettre celui-ci dans sa bouche , il n'est pas plus extraordinaire que *Déslecher* , *Mensutude* , *tourbe* philosophesque , &c. . . .

J. J. ROUSSEAU.

Le silence.

M I N O S.

Le silence est bon ; mais il est dangereux de se taire quand on est innocent : on est cru coupable , & l'on meurt pauvre & persécuté. Tel fut ton sort.

J. J. ROUSSEAU.

Je ferois bien fâché d'être mort autrement. La postérité dira : le Philosophe le plus éloquent & le plus sensible est mort pauvre dans le sein de la Nation la plus éclairée. A peine , au moment d'expirer , a-t-il pu trouver une place pour reposer sa tête. Si j'étois mort comme un financier , elle ne diroit rien.

M I N O S.

Je ferai plus juste que tes contemporains , j'admire tes talens & tes vertus , & je décide que l'on te place dans l'Elisée entre Socrate & Diogene.

J. J. ROUSSEAU.

Soit. J'ai imité l'un dans ma conduite & l'autre dans mes Écrits : je serai là avec mes Pairs. De tems en tems je prierai Diogene de me prêter son tonneau ; j'y ferai entrer Socrate , & tout en prenant de la ciguë , s'il lui en reste encore , nous jaserons de l'immortalité de l'ame.

M I N O S.

Ce projet est sage , je n'y trouve que la ciguë

d'inutile; quand on est mort, on n'en a plus besoin.

J. J. ROUSSEAU.

Il en faut toujours un peu ; c'est le thé des Philosophes.

SCENE XI.

MERCURE, LES PRÉCÉDENS.

MERCURE.

DIEU puissant des Enfers, je t'annonce Apollon,
 PLUTON, *descendant de son Trone ainsi que Minos.*
 Apollon ! le Dieu Mars l'accompagne-t-il ?

MERCURE.

Non.

Il voit les Dieux de son Parnasse
 L'un sur l'autre tomber sous les fatals cizeaux,
 Forcé de dépouiller son inutile audace

Il vient pour te demander grace,
 Et pour fléchir enfin le courroux d'Atropos ;

Il est sous ces parvis funebres,
 Peut-on l'introduire à son tour ?

PLUTON.

Oui.



SCENE XII.

APOLLON, LES PRÉCÉDENS.

PLUTON.

DANS l'empire des ténèbres,
Que vient faire le Dieu du jour ?

APOLLON.

Implorer ta clémence.

PLUTON.

Il te fied bien , perfide ,
D'abaïffer à mes pieds un front obéïffant ,
Quand je fais le fujet qui dans ces lieux te guide !
Quand tu veux m'enlever ! . . .

APOLLON.

Pardonne , Dieu puiffant ,
Il eft vrai qu'un instant de t'enlever Voltaire
J'ai formé le projet infenfé , téméraire ,
Pardonne ; ce mortel me fut toujours fi cher ,
Que frappé plus que lui du coup qui nous fépare ,
J'ai cru qu'aux antres du Tenare
Il me feroit permis de venir l'arracher.

PLUTON.

Quoi ! ne favois tu pas ? . . .

APOLLON.

Je favois tout , pardonne ,
Qu'à ton jufté courroux fuccède la pitié ,

Je devins criminel par excès d'amitié ;
Un Dieu même ose tout quand l'amitié l'ordonne.

Si mes pleurs qui baignent ta main ,
Si de mon repentir ces touchans interprètes
Te peuvent émouvoir , de ces sombres retraites
Laisse du moins sortir & Garrick & le Kain.
Du séjour où leurs noms de bouche en bouche
volent

Que ton ordre leur ouvre une fois les sentiers.
Jamais les grands Auteurs n'expirent tout entiers ;
Leurs Écrits immortels de leur mort nous con-
solent.

Homere est-il mort ? Non. Son poëme savant
A la postérité l'a transmis tout vivant.
Sous la faux du trépas lorsqu'un Acteur succombe ,
Son talent avec lui dispaçoit sous la tombe ,

Rien ne lui survit que son nom.
On lit , on lit encor les Écrits de Baron ,
Mais de son jeu noble & sublime
Que nous reste-t-il ? Rien. A mes cris, à mes pleurs
Rends donc ces célèbres Acteurs
Et fois une fois magnanime.

L'Ombre de LE KAIN à *Apollon*.

» On ne voit point deux fois le rivage des morts : (*)
» Quand nous avons tous deux passé les sombres
bords ,

(*) Vers de Racine.

» En vain vous espérez que Pluton nous renvoie ,
 » Et l'avare Achéron ne lache point sa proie ».

P L U T O N .

Il te répond pour moi : ne crois pas cependant
 Qu'aux pleurs du repentir mon cœur soit insensible ,
 De l'amour autrefois il subit l'ascendant ;
 Je suis juste , sévère & non pas inflexible.

A P O L L O N .

Voici donc , ç'en est fait , l'éternelle prison
 De mes sujets les plus célèbres !
 A peine avois-je atteint ma neuvième (*) maison ,
 Ils étoient descendus dans ces palais funebres.
 O disgrâce , qui me confond !

(*A Pluton*).

Puisqu'enfin tes fureurs expirent ,
 Epargne au moins ceux qui respirent ,
 Laisse vivre sur-tout d'Alembert & Buffon.

P L U T O N .

Déjà je te l'ai dit , ton repentir me touche ,
 Ils vivront. Le ciseau de la Parque farouche
 Respectera long-tems la trame de leurs jours.

(*) Voltaire , Rousseau , Haller , Garrick , le Kain
 & plusieurs autres hommes célèbres sont morts presque dans
 l'espace de neuf mois. Il a fallu supposer , pour faire cette
 Pièce , que les quatre derniers étoient morts le même jour.
 On sait que ces rapprochemens sont permis au Théâtre.

A P O L L O N.

Ta bonté m'enhardit ô généreux Monarque !

Mon cœur s'en souviendra toujours,
Mais j'ose en espérer une plus chère marque,
ANTOINETTE & LOUIS, imitant les Césars,
M'ont fouri du haut de leur Trône ;
On voit fleurir autour de leur double Couronne,
L'Olive de Minerve & la palme des Arts.
Prolonge, tu le peux, leurs belles destinées.
J'implore cette grace encor.

P L U T O N.

Je ferai durer leurs années
Autant que celles de Nestor,
J'en jure par le stix ; tout le peuple de France
Depuis assez long-tems m'intercede pour eux,
Que de ce peuple aimable ils comblent l'espérance,
Qu'ils vivent pour le rendre heureux.

L'Ombre de G A R R I C K.

Respectable Pluton, quand j'étois sur la terre,
On m'a souvent parlé de ce charmant parterre
Où Votre Majesté prend quelquefois le frais,
Du desir de le voir mon ame est embrasée,
Et je voudrois savoir enfin si l'Elisée

Vaut mieux que nos Jardins Anglois.

P L U T O N.

N'en doute point : il a tout ce qui peut séduire ;

44 LA VENGEANCE, &c.

Et moi-même bientôt je prétends t'y conduire
Avec les Ombres que voilà.

A T R O P O S.

Trois Ombres encore sont-là
Qui demandent Haller.

H A L L E R.

*Les appercevant dans la Couliſſe & s'élançant
dans leurs bras.*

Ah ! ce ſont mes Epouſes.

*Ces trois Ombres vêtues de blanc , commencent
une danſe agréable autour de Haller, & lui mettent
chacune ſur la tête une Couronne de Myrthe
entremêlée de Laurier.*

A P O L L O N.

Les Arts m'ont ſuivi dans ces lieux
Avant que de fouler les riantes pelouſes
De l'aſyle des bienheureux.

(*A Pluton*).

Permetts qu'ils te rendent hommage,
Et qu'au moins dans leurs nobles jeux,
De ma reconnoiſſance ils te tracent l'image.

*Les Arts ſe mêlent aux trois Ombres heureuſes ,
& continuent le Ballet qui termine la Piece.*

F I N.

PIECES

DÉTACHÉES.



ÉPIÎTRE

D'UN CURÉ ANGLOIS,
AUX ÉDITEURS DE VOLTAIRE.

Pour dix & sept livres (1)-sterling,
Eh quoi ! j'aurai l'Œuvre complete
De ce Philosophe-Poëte ,
Qui surpassa Pope & Fielding !
Ah ! vraiment j'en ferai l'emplette.
Il faut qu'en cet âge éclairé ,
Tout Ministre des Cieux s'éclaire ,
Et je crois qu'un sage Curé
Doit lire plus que son Breviaire.
Il faut que doux & tolérant ,
Il soit l'ami , non le tyran
Du pécheur qui s'obstine à vivre
Au sein de l'irréligion ,
Qui , toujours plus foible , se livre
A l'aimable tentation ,
Dont le charme fatal l'enivre.

(1) Le prix de l'Edition *in-8°*. est de quinze louis : dix & sept livres sterling font un peu plus que cette somme ; mais un Poëte n'est pas obligé de calculer aussi rigoureusement qu'un Banquier.

Quels troubles n'ont pas excités
En Angleterre comme en France
Le fanatisme & l'ignorance ,
Couple affreux , monstres détestés ,
Qui dans le sein de l'innocence
Plongent leurs fers ensanglantés ?
S'il se trouve encor des Garaffes
Parmi les Prêtres d'un Dieu bon ,
Loin de suivre jamais leurs traces ,
Je veux imiter Fénélon.
Trop sûr que la chair est fragile ,
Ce Prélat , des plus indulgens ,
En l'honneur du saint Evangile
Ne faisoit point tuer les gens :
De sa douce philosophie
Voltaire fut l'Apôtre ardent ;
Il s'est montré même souvent
Versé dans la Théologie.
Clarke , (1) plus dignement que lui
A-t-il parlé de ce grand Être
Qui de l'Orphelin est l'appui
Et des Rois le Juge & le Maître ?
Je fais qu'on l'a par fois traité
D'Écrivain impie & frivole ,
Lui , (ce fait n'est plus contesté)
Qui mieux que l'Ange de l'Ecole ,

(1) Auteur d'un Ouvrage célèbre sur l'existence de Dieu.

A défini la Trinité (1).

Interprète de la sagesse ,
Alors qu'il traduit Salomon ,
Je ne ferai point de Sermon
Sans y mêler avec adresse ,
Ces intéressantes leçons
Qu'embellit des plus nobles sons
Sa Poésie enchanteresse.
Sur ces mortels dont le cœur brut
Est si difficile à réduire ,
Et que pourtant j'aime à conduire
Dans l'étroit chemin du salut ,
Quel zèle ! quel brûlant délire !
Quels transports ! quels saints mouvemens !
Fera naître en certains momens
L'Acte deuxième de Zaïre !
S'il en est dont le souvenir
Ennemi de toute indulgence ,
Se plaise à tramer , à nourrir
Quelque noir projet de vengeance ,
Pourront-ils , quand le fier Gusman
Pardonne au Rival qui l'abhorre ,
Pourront-ils écouter encore
La voix de leur ressentiment ?

(1) La puissance , l'amour avec l'intelligence ,
Unis & divisés , composent son essence.

HENRIADE , chant 10.

A l'aspect du remord sincere
Et du sublime repentir
D'un frere prêt à se punir
De l'horrible meurtre d'un frere,
S'il est encor quelque Nemours,
Amant de quelque Adélaïde,
Quel mortel, lâche parricide,
Embrâsé des mêmes amours,
Quel mortel, pour trancher ses jours,
Ira mendier le secours
D'une main vénale ou perfide?

O combien aux Écrits charmans
Du plus aimable des Génies,
Combien mes Ouailles chéries
Devront d'agréables momens !
Il fera leur code & leur guide :
Le soir, pour les défennuyer
D'un travail souvent insipide,
Au coin de mon humble foyer
Je leur lirai le bon Candide ;
Le bon Zadig aura son tour :
Nous y verrons que l'Être auguste ,
Le seul digne de notre amour ,
N'abandonne jamais le juste :
De-là nous livrant au sommeil
Le cœur tout plein de son image ,
Dès que les chevaux du Soleil ,
Quittant des Mers l'humide plage ,

Viendront à l'Orient vermeil
 S'ouvrir un radieux passage ,
 Nous irons de notre réveil
 Lui présenter le pur hommage.

Affez long-tems je fus épris
 De la Littérature grecque ,
 De Rome & de ses beaux Esprits ;
 J'ai Sophocle , Homere , Sénèque ,
 Que souvent je lis & relis ,
 Mais votre Auteur , à mon avis ,
 Vaut toute ma Bibliothèque ,
 Et je n'aurois point ses Écrits !
 Je les aurai , je le répète :
 Pour dix & sept livres sterling ,
 Oui , certes, je ferai l'emplette
 De ce Philosophe-Poëte ,
 Qui surpassa Pope & Fielding.



LES COURONNES ,

ALLÉGORIE.

SUR le sommet du mont sacré ,
 Non loin de la source limpide ,
 D'où coule l'onde Aganippide ,
 S'élève un Temple révére :
 C'est-là que les doctes Armides ,

D ij

Qu'entoure un nuage d'encens ,
Sur un Autel , où des serpens
Croisent leurs aiguillons perfides ;
Rangent en vertes pyramides
Des Couronnes pour les talens ,
Couronnes qu'en certains momens
Dévorent les regards avides
De mille rivaux différens.
Il en est que Flore a treffées
Avec les roses du Printems ;
D'autres brillent entrelacées
De violettes , de pensées ,
De lauriers , de lys éclatans.
Chez les Muses & chez les Graces ,
Dont les zéphirs suivent les traces ,
Il est des fleurs dans tous les tems.
Là , tout mortel dont le génie
Cher aux Filles de l'harmonie ,
A cadancé d'heureux accords ,
Sur un fauteuil rival des trones ,
Obtient une de ces Couronnes ,
Pour prix de ses nobles efforts.
Il en est même pour l'envie
Et pour tout rimeur clandestin ,
Du monstre sectateur impie ;
Et celles-ci , j'en suis certain ,
Sont de chardons mêlés d'ortie ;
Mais le nom de cette furie

Est assez triste à prononcer ,
Dira-t-on , votre allégorie
Ne pouvoit-elle s'en passer ?
Hélas ! on la voit se glisser
Dans la meilleure Compagnie ;
Elle est à la Ville , à la Cour ,
Et la chose est facile à croire ;
Mais son véritable séjour
Est sur-tout celui de la gloire.
Ah ! je l'ai nommée à regret ;
Mes amis , oublions-là vite ,
Elle entre un peu dans mon sujet ,
Et voilà pourquoi je la cite.

Deux Abbés , des Muses chéris ,
Venoient de passer l'onde noire ;
Le Dieu du Temple de Mémoire
Pleuroit encor ces favoris :
Pour les remplacer au Parnasse
Deux concurrens furent élus ,
Tout le Pinde les avoit lus ,
Il ne put blâmer leur audace.
L'un , émule de Crébillon ,
En vers avoués d'Apollon ,
Et composés sous ses auspices ,
A peint des plus vives couleurs
De Lanassa (1) les sacrifices ,

(1) Nom de famille de la veuve du Malabar.

Et d'Hipermnestre les malheurs.
Le Roi de la Cour Poétique
Fit couronner son front tragique
De ces lauriers verts & sanglans ,
Qui pour les Maîtres de la scène,
Croissent depuis quelques mille ans
Dans les Jardins de Melpomene.

Dans plus d'un agréable écrit ,
Où la raison est embellie ,
L'autre a fait revivre l'esprit
De l'antique Chevalerie :
Par les Amours , sur tous les tons ,
Sa lyre facile est montée ;
Toujours divers , c'est le Protée
Des modernes Anacréons.
Pour prix de ses métamorphoses ,
Et d'un mérite reconnu ,
Il eut la couronne de roses ,
Et fut à souper retenu.
Ce fut Monsieur l'Abbé Virgile ,
Qui leur distribua ces dons ;
Et la couronne de chardons
Fut pour Monsieur l'Abbé Zoïle.





LE PALAIS DE MELPOMENE,

A L L É G O R I E.

CHEZ un peuple ami des talens,
Autrefois d'un palais auguste
Thespis jetta les fondemens;
Depuis on y plaça son buste.
Artistes plus audacieux,
Eschile, Sophocle, Euripide,
Eleverent jusques aux Cieux
Ce noble édifice ou des Dieux
La sainte Majesté réside.
Des barbares en peu de tems
Démolirent tous ses portiques,
Et de leurs débris magnifiques
Couvrirent la poudre des champs.
Sous le beau ciel de l'Aufonie,
Lorsqu'aux filles de l'harmonie
Octave eut accordé la paix;
Les Romains eurent quelque envie
De relever ce vieux Palais;
Leur maniere étoit fort correcte,
Mais pour bâtir ce n'est pas tout,
Ils n'en purent venir à bout
Faute d'un habile Architecte.

François, vous fûtes plus heureux :

Déjà le Palais merveilleux
Gissoit enterré sous les herbes ;
Corneille à neuf le rebâtit ,
Et sur huit colonnes superbes
Sa main fierement l'affermir ;
Pour en relever la structure ,
Racine aussi-tôt l'embellit
Des ornemens que lui fournit
Un art frere de la nature.
Sans cesse de ces deux rivaux
On fait de savans paralleles ,
L'un, dit-on, n'eut point de modeles ,
L'autre n'aura jamais d'égaux ;
Lequel faut-il que l'on préfere ?
Je n'en fais rien , sur ces débats
Si je prononce , c'est tout bas ,
Pour ne point m'attirer d'affaire.
Du vieux Corneille , on en convient ,
Les bases sont toujours solides ,
Et l'œil avec peine parvient
Au faite de ses pyramides ;
Racine est moins dans les hauteurs :
Mais d'après certains amateurs
Dont la sagesse me rassure ,
Athalie & Britannicus
Sont des morceaux d'architecture
Que je trouve assez bien conçus.
Après Corneille , après Racine ,

Le Palais parut un moment
Tout prêt à tomber en ruine ,
Crébillon vint heureusement.
D'un noir Démon farouche esclave
Crebillon chargea l'architrave
Des plus sanguinaires tableaux ;
De meurtres toujours altérée ,
L'horrible famille d'Atrée
Y revit sous ses durs pinceaux.

Non moins habile que nos peres
Voltaire agit tout autrement ,
Pour rétablir le monument ,
Il employa (1) l'ordre charmant
Qui des atours de ses trois freres
Se compose agréablement ,
Et s'embellit par les contraires ;
On admira de ses desseins
Et le génie & l'artifice ,
Mais que ses travaux furent vains !
Ne faut-il pas que tout périsse ?
Les Vandales , les Visigoths
Abattirent l'aigle romaine ,
Chers François , il est des fléaux
Plus dangereux pour Melpomene ,

(1) L'Auteur désigne ici l'ordre composite qui emprunte les beautés du dorique , du corinthien , de l'ionien , & qui toutefois est un ordre à part.

Dieux ! combien d'Attila nouveaux
 Veulent envahir son domaine !
 Voyez , voyez , de toutes parts
 S'avancer leurs troupes bizarres.....
 Mes amis , craignez les Barbares ,
 Ils sont déjà sur vos remparts.



QUESTIONS D'UN HOMME.

QUI PEUT LE BIEN.

LE riche fier de sa dépense ,
 Du haut de son char fastueux ,
 Insulte à l'homme vertueux
 Fier de son honnête indigence ;
 Ne faudroit-il pas , si l'on pense
 A corriger un tel abus ,
 Que nos modernes Lucullus
 Bornassent à leurs revenus
 Leur magnifique extravagance ?
 Et que Messieurs les Parvenus
 Eussent un peu moins d'arrogance ?

Lorsqu'en un réduit clandestin
 Où se plaît le Dieu des Orgies ,
 Aux vives lueurs des bougies ,
 On noye à loisir son chagrin
 Dans le nectar & l'ambroisie ,
 Assez promptement on oublie

Que la veuve , que l'orphelin ,
Peuvent ne point avoir de pain
Pour soutenir leur triste vie.
Ne faudroit-il pas , le matin
Où l'on a toute sa mémoire ,
Leur tendre une indulgente main ,
Et qu'après le plaisir de boire
On goûtât celui d'être humain ?

Consumés d'éternelles flammes ,
Les Céladons , les Amadis ,
Sans espoir , adoroient leurs Dames ;
Il n'est plus , comme au tems jadis ,
Il n'est plus de ces nobles ames.
Fourbes , volages , indiscrets ,
Nos Messieurs vieillis dans le crime ,
D'un sexe aimable & qu'on opprime ,
Trahissent les moindres secrets ;
Avec nous ils sont des modeles
Et de franchise & d'équité ,
Ne seroit-ce qu'avec les belles
Qu'on peut manquer de probité ?

A l'impérieux Jansenisme ,
Burlesque tyran des esprits ,
Vient de succéder , dans Paris ,
Le superbe & dur égoïsme
De lui-même toujours épris ;
Mais ne seroit-il pas plus sage
Que tout Narcisse d'aujourd'hui

Eut moins de dédain pour autrui
Et put s'estimer davantage ?

Que vois-je sur les flots amers ?
Un monstre plus barbare encore :
A sa voix l'empire des mers
Du sang des hommes se colore.....
Je te reconnois, Dieu cruel,
Qui te plais à troubler la terre,
Implacable Dieu de la guerre,
Je vois ton glaive criminel,
J'entends le bruit de ton tonnerre....
Qu'on vante les faits glorieux
De ces jeunes audacieux
Que tu pousses dans la carrière,
Soit : mais ne vaudroit-il pas mieux
Que l'on vit régner en tous lieux
La paix du bon Abbé Saint Pierre ?

De tems en tems à l'Opéra,
Sur le b mol & le b quarre,
S'élève une guerre bizarre,
Qui plus qu'une autre durera,
Il est tel chef-d'œuvre lyrique
Qui pourroit de la république
Détruire à la fin le repos ;
Pour terminer en moins de mots
Cette querelle assez comique,
Par qui nos amphions nouveaux
Sont exposés à la critique,

Ne feroit-il pas à propos
Qu'on apprît un peu de Musique ?
Mais c'est trop présenter aux yeux
Des tableaux qui peuvent déplaire ;
Voyons l'empire littéraire ,
Peut-être que tout y va mieux ;
Que dis-je ?... Des haines infâmes
Divisent tous les beaux esprits ,
Et des Muses les favoris
Se détestent comme des femmes.
A travers les nombreux sifflets
Qu'autour d'eux le public fait bruire ,
Ces Messieurs ardens à se nuire ,
Dans mille éphémères pamphlets ,
Se disputent un vain empire.....
D'où vient cette étrange furcur ?
S'ils pouvoient s'aimer davantage ,
N'auroient-ils pas plus de bonheur ,
Plus de gloire même en partage ?
Et sur-tout, dussé-je par eux
Me voir accablé d'épigrammes ,
Ne faudroit-il pas que leurs Drames
Fussent un peu moins ténébreux ?

F I N.

